

ALEXANDRA MIGNAULT

**À UN PAS  
suivi de  
ÉCRIRE POUR L'ÉTERNITÉ**

Mémoire présenté  
à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université Laval  
dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires  
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES  
FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC

2012



# RÉSUMÉ

## Partie créative

### À un pas

Nous sommes tous à un pas de la mort. Ou presque. Comment vivre avec cette menace qui plane toujours au-dessus de nos têtes ? Comment vivre avec la perte d'êtres chers ? Dix nouvelles qui décortiquent la mort sous plusieurs angles, qui se font écho entre elles dans une structure architecturale particulière, qui sont intrinsèquement liées, comme la mort et la vie. De ce thème macabre jaillit, paradoxalement, surtout une passion pour la vie, un désir de vivre. La vie est parfois plus forte que tout. Quand la mort ne s'en mêle pas.

## Partie réflexive

### Écrire pour l'éternité

Pourquoi écrire ? Tous les humains sont voués à mourir un jour, à disparaître. Mais les écrits, eux, restent. L'écriture ne meurt pas. Elle existe pour toujours. Écrire pour laisser une trace, pour défier la mort un mot à la fois. Écrire pour fuir la mort en s'inscrivant dans la pérennité, en déjouant le temps. Écrire pour ne pas mourir. Écrire pour vivre. Encore. Mieux.

Écrire, c'est une passion, une façon de vivre, un souffle, une exaltation. Écrire encore et encore. Toujours. À jamais. Pour l'éternité.

L'obsession de la mort peut donc être un thème inspirant pour des nouvelles, mais aussi la raison inconsciente qui pousse à écrire ces mêmes nouvelles. La mort omniprésente s'impose partout. Après tout, elle fait partie de la vie.



## REMERCIEMENTS

En tout premier lieu, je tiens à remercier mon directeur, Neil Bissoondath, pour m'avoir appris énormément tout au long de la rédaction de ce mémoire. Ses commentaires précieux et constructifs m'ont guidée, encouragée et incitée à me surpasser, me permettant ainsi d'être fière du travail accompli.

Un énorme merci à ma sœur Raphaëlle pour les nombreuses lectures, pour ses commentaires justes et indispensables. Merci à ma mère et ma sœur de toujours être là, de me soutenir, de croire en moi.

Merci à mon père qui m'a transmis malgré lui une soif de vivre, ici et maintenant, parce que demain n'est jamais certain et qui, sans le savoir, m'a inspiré le thème central de ce mémoire.

Merci à mes amis avec qui je partage des rires, des rêves et des discussions sans fin. En votre compagnie, la vie s'avère plus éclatante, pétillante, savoureuse.

Merci à mes auteurs préférés qui me fascinent, me stimulent, me passionnent. C'est de vous lire qui m'a donné un souffle pour écrire moi aussi.

Je réitère à chacun de vous, toute ma gratitude. Merci de m'avoir souvent répété que vous aviez hâte de me lire. Voilà, vous le pouvez.



## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iii
REMERCIEMENTS .....	v
À UN PAS .....	1
Une dernière valse .....	7
Vivre à nouveau .....	15
À la folie .....	19
Tout s'écroule.....	27
Seulement en finir .....	33
Impossible d'en finir.....	37
Tout s'expose .....	41
À la dérive.....	49
Vivre sans toi .....	57
Un dernier mot .....	67
ÉCRIRE POUR L'ÉTERNITÉ.....	77
Une mer d'étoiles et de mots.....	81
Rêver, lire et écrire .....	83
Défier la mort .....	87
Vivre .....	97
Écrire, écrire et encore écrire, toujours.....	107
BIBLIOGRAPHIE .....	109





**À UN PAS**



À mon père,  
qui ne lira  
malheureusement jamais  
ce qu'il m'a inspiré.



*Chaque instant de la vie est un pas vers la mort*  
Pierre Corneille, *Tite et Bérénice*



## Une dernière valse

Une lueur illumine la pénombre, me réveille. Moi qui ai tant apprécié le soleil, je ne laisse plus que des parcelles de lumière s'infiltrer à travers les rideaux. Je ne veux plus voir le jour qui se lève ; le soleil qui ne dort pas et qui brille ; ne plus entendre les murmures du vent et des oiseaux. Ne plus être conscient de cette vie qui subsiste dehors, de cette autre journée à vivre. Sans elle. J'enfouis ma tête sous l'oreiller. Je voudrais dormir. Pour toujours.

Les mains tremblantes, je verse deux verres de vin blanc de son chardonnay préféré. Je les apporte au salon et les dépose sur la table basse. Un geste si simple, si difficile maintenant. Mes jambes et mon dos me supportent de moins en moins. Amandine va entrer dans la pièce, se blottir au creux de mes bras, m'embrasser dans le cou, boire ce vin avec moi pendant que je lui ferai la lecture de *L'amour aux temps du choléra*. J'adore lui lire des histoires où l'amour est plus fort que tout, indestructible. La coupe reste intacte devant moi. Pour ne plus voir ce verre plein, je le bois, et me retiens de terminer la bouteille de chardonnay.

Assis seul dans un fauteuil, une couverture sur les jambes pour me réchauffer, je relis des passages de mes œuvres favorites. Les mots me surprennent encore. Comme si je les lisais pour la première fois. Des détails s'esquivent de ma mémoire qui chancèle. La littérature peut sauver n'importe qui de l'ennui. Parce que tout y est possible. L'imaginaire est mieux que tout. Mieux que la vie parfois. *La vraie vie, c'est la littérature*, disait Proust. Et, les livres, c'est *l'antidote contre le redoutable venin de la vieillesse*, pensait le personnage dans *Le vieux qui lisait des romans d'amour*.

Depuis la mort d'Amandine, la maison s'écroule presque sous le poids des livres. Il y en a d'innombrables dans la bibliothèque en bois qui orne un mur entier dans le salon, sur la table, sur le plancher, dans la chambre, partout, dans chacune des pièces. Je ne cesse d'en acheter encore et encore. Comme si Amandine pouvait être dissimulée entre deux pages, entre deux mots. Elle n'est nulle part. Elle est partout. Les livres me tiennent compagnie. Parfois, j'en ouvre un seulement pour en sentir l'odeur, pour tenir l'objet dans mes mains, comme si le monde pouvait encore m'appartenir, comme si je pouvais encore rêver, encore imaginer à l'infini...

Mes yeux errent sur le piano qui s'impose dans le salon.

La première fois que j'ai vu Amandine, c'était derrière un piano, dans un bar. Je ne pouvais pas détacher mes yeux d'elle, de ses doigts délicats qui pianotaient sur les touches blanches et noires. Sa tête dodelinait légèrement, suivait la cadence. Son âme semblait en transe avec la musique, ne faisait qu'un avec elle. Après sa prestation, un autre pianiste a pris sa relève et elle s'est assise au bar pour discuter avec le barman en buvant un verre de vin blanc. Ses doigts se hasardaient dans sa longue chevelure raide qui tombait jusqu'à ses fesses. Ses jambes se croisaient et se décroisaient. Elle se penchait, s'approchait de l'homme derrière le comptoir, créait presque une intimité avec lui. Une complicité émanait d'eux. Cette femme me subjuguait. Je l'aimais sans la connaître. Est-ce que c'était possible ? Je l'ai regardée longtemps avant d'oser l'aborder en la félicitant pour son concert. Du bout des lèvres, elle m'a remercié de ces compliments, mais je pressentais que ces éloges ne la comblaient pas. J'ai appris plus tard le pourquoi de ses réticences à accepter mon admiration. Elle rêvait de tellement plus : ne plus être confinée dans les bars miteux, avoir une vraie carrière de soliste et vivre de son art. Ce qu'elle a réalisé par la suite. Je me suis assis près d'elle et j'ai engagé la conversation. Elle avait un regard profond où je décelais une douceur et une tristesse infinies. Je l'ai invitée à danser, elle m'a rabroué : « Pourquoi je danserais avec vous ? ». Ce à quoi je lui ai rétorqué : « Pourquoi pas ? » Elle a échangé un regard amusé avec le serveur et elle m'a finalement tendu la main tandis que le pianiste entamait *Sonate au clair de lune* de Beethoven. Pendant qu'on dansait, elle m'a révélé son nom : Amandine. Elle me l'a soufflé à l'oreille, me l'offrant tel un présent. Son parfum aux effluves discrets et fruités me grisait. Je suis revenu la voir tous les soirs suivants, jusqu'à ce qu'elle consente à m'accompagner au restaurant. J'ai persévéré jusqu'à ce qu'elle n'ait plus envie de me quitter.

J'écoute le dernier disque de ma femme, l'imagine encore là, qui joue au piano, comme si elle était seule au monde, et en même temps, comme si tous pouvaient l'entendre, comme si chaque note pouvait changer le cours de l'histoire, émouvoir les gens. Les yeux en l'air, elle cherche l'inspiration, fredonne, enlève et replace le crayon qui retient ses cheveux. Je m'enivre de musique, enterre le silence, calcule les jours en espérant que le compte à rebours cesse bientôt. Je scrute les aiguilles de l'horloge au-dessus du foyer. Presque la même heure que la dernière fois où mon regard s'est attardé là. Le temps s'étire quand je le supplie de se dissiper. Les minutes, qui tombent l'une après l'autre, me narguent, m'obligent à vivre la suivante. Le temps est là, omniprésent,



tel un ennemi infatigable. Impossible d'y déroger, de fuir. Lui aussi existe malgré lui. Les gens se plaignent que le temps passe trop vite ; ils devraient prendre ma place.

La mort ne m'a jamais fait peur. C'était une chose abstraite, très loin de moi. Comme si mourir ne pouvait arriver qu'aux autres. Et maintenant, je suis prêt pour ma dernière valse. Il ne me reste rien d'autre à espérer. Avec Amandine, je ne vieillissais pas ; je vivais. Sans elle, je survivais. Mes mains souffrent de ne plus être touchées, se recroquevillent sur elles-mêmes ; mes doigts bougent avec difficulté. Mon marasme et ma maigreur contribuent au froid qui m'habite. Mon corps s'endort peu à peu ; il m'abandonne. Tout me déserte. La vie se tait, m'ignore, m'exclut. Il ne me reste que mes souvenirs. Que je ressasse.

On sonne à la porte. Je n'ai pas envie de répondre ; je ne veux voir personne. Je ne bouge pas. La sonnette résonne à nouveau. Je veux la paix ; ne pas être dérangé. Est-ce trop demander ? Encore ce bruit strident. Laissez-moi tranquille. Je ne me souviens pas la dernière fois que quelqu'un est venu me visiter. Peut-être devrais-je aller voir ? Je me lève avec difficulté, baisse le volume de la musique, me dirige lentement vers la porte et m'apprête à m'insurger contre cette personne insistante, mais en voyant son sourire, ma mauvaise humeur s'estompe.

– Je m'appelle Léa. Je suis votre nouvelle voisine. Je vous apporte un gâteau au fromage. J'espère que je ne vous importune pas... J'entendais de la musique alors...

Léa, une jeune femme au début de la trentaine, à l'allure un peu garçonne, avec ses cheveux noirs très courts, sa grande taille et la carrure de ses épaules, dégage tout de même une étonnante féminité.

– Non, vous ne me dérangez pas, j'attends de rendre l'âme. J'ai le temps.

Léa lève les sourcils, étonnée de ma réponse, mais elle garde sa contenance et continue de me sourire. Je ressens déjà de l'affection pour cette inconnue qui fait les choses à l'envers. C'est moi qui aurais dû lui apporter un plat pour lui souhaiter la bienvenue. Mais cela ne m'a pas effleuré l'esprit. J'ignorais même que j'avais des nouveaux voisins. Et n'est-ce pas une coutume qu'on ne voit que dans les séries américaines ? Une tradition inventée qui n'arrive que dans les fictions ?

– Entrez. Voulez-vous prendre un morceau avec moi ? Je n'ai pas souvent de la compagnie... Moi, c'est Thomas.

Qu'est-ce qui me prend d'inviter une parfaite étrangère dans mon antre ? Je fuis les gens depuis tellement longtemps. Peu importe. Elle va refuser. Pourquoi une jeune femme accepterait-elle de passer du temps avec un vieux grincheux ?

– J’aimerais ça, mais je dois partir travailler. Je pourrais peut-être revenir demain ?

Elle se dérobe ; exactement ce que je présumais.

\*\*\*

Tous les deux assis dans la salle à manger, l’un en face de l’autre, nous dégustons du gâteau en silence. J’apprécie la délicatesse de Léa de ne pas regarder le désordre qui l’entoure. J’éprouve de la honte d’étaler ainsi mon laisser-aller, de partager ma tanière bordélique. Je ne pensais pas qu’elle reviendrait, malgré ce qu’elle avait dit. Peut-être m’a-t-elle pris en pitié ? Non, aucun attendrissement déplacé dans son regard. Tant mieux. Rien de pire que d’inspirer un tel sentiment.

Léa pourrait être ma fille. Amandine et moi aurions dû concevoir des enfants. La solitude me pèserait moins. Mais seul notre amour nous importait.

– Vous avez l’air perdu dans vos pensées. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps, murmure Léa comme si elle craignait de me réveiller.

Je la retiens par la main. Qu’est-ce qui m’arrive ? Suis-je seul au point de m’attacher à la première personne qui s’adresse à moi ?

– J’aimerais que vous restiez encore un peu. Parlez-moi de vous.

Léa lâche ma main après l’avoir furtivement serrée. Elle hésite un peu, puis :

– Je viens d’emménager. Je suis chef cuisinière au bistro français, à quelques rues d’ici. Je suis une gourmande. La nourriture et le vin me passionnent, me réconfortent. Et en plus, il s’agit d’un bon prétexte pour rencontrer des gens. Je ne sais pas trop quoi dire d’autre à mon sujet...

– Vous habitez seule ?

– Non, avec mon copain Benjamin. À votre tour de m’en dire plus.

– J’enseignais la littérature à l’université. Ma femme, Amandine, était une grande soliste. Elle est décédée il y a plus d’un an. Elle me manque. Terriblement. J’ai l’impression de ne vivre que pour la rejoindre bientôt...

Le regard de Léa s’assombrit. Elle se mord la lèvre et prend son temps avant de répondre.

– C’est triste ce que vous dites. Sans vouloir vous vexer, je ne comprends pas un tel amour. Si absolu. Je crois que vous pouvez vivre, même sans elle. Même si elle vous

manque. On ne doit pas exister uniquement dans le regard de l'autre. Peut-être ai-je tort ? Euh... Pardon. Je ne devrais pas vous dire ça. Je parle trop. Parfois, il s'avère étrangement plus facile de converser avec des inconnus qu'avec nos proches...

– Ne vous excusez pas. Vous avez probablement raison. Mais je n'y arrive pas. Je ne veux pas vous embêter avec mes histoires. Je radote toujours la même chose. Du moins, moi, je suis exténué de m'entendre.

Léa éclate d'un rire spontané, discret. Je n'ai pas ri depuis si longtemps.

– Vous ne m'ennuyez pas. Au contraire. Parlez-moi encore d'Amandine.

Le regard attentif et sincère de Léa me pousse à me confier.

– J'ai peur de l'oublier. Tant que je pense à Amandine, elle continue d'exister. Ses mots d'amour, écrits sur des bouts de papier, dispersés dans la maison, que je retrouvais après son départ. Sa façon de s'étirer le matin avant d'aller faire son jogging. Sa manière de prendre soin de ses mains pour protéger son art. Sa voix douce, puissante, unique. Son désordre. Sa gourmandise. Son rire contagieux, chantant. Sa manie d'avoir peur de tout, de toujours vouloir plus. Le quotidien avec elle me manque. Écouter ses compositions me permet de la sentir tout près. Comme si la musique m'enlaçait à sa place.

– Vous deviez être un professeur intéressant. Je pourrais vous écouter pendant des heures. Mais, je dois rentrer, Benjamin m'attend.

Je raccompagne Léa à la porte.

– Vous le connaissez depuis longtemps votre copain ?

– Quelques années.

Elle esquivait les questions personnelles. Je n'insiste pas.

– Merci, mademoiselle Léa, pour votre écoute. Ce fut un plaisir de discuter avec vous.

– Ce fut un plaisir partagé, monsieur Thomas. À la prochaine.

\*\*\*

– Tu sais, je faisais souvent la lecture à Amandine. Oui, bien sûr, je te l'ai déjà dit. Je me répète encore. Si je te parle de ça, c'est que j'aimerais bien partager ce plaisir avec toi. Qu'en penses-tu ?

Depuis notre première rencontre, il y a quelques semaines, Léa passe souvent me voir. Nous jacassons comme de vieux amis. Surtout, elle m'écoute.

– J'aimerais vraiment ça ! On peut même commencer maintenant ; j'ai une heure ou deux devant moi.

Je me dirige vers la bibliothèque, les jambes moins pesantes. Je survole les titres à la recherche d'une histoire d'amour. Pour que Léa finisse par croire que cela existe. Après quelques tergiversations entre *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, *L'Amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence, *Belle du seigneur* d'Albert Cohen, *L'écume des jours* de Boris Vian ou *L'amour aux temps du choléra* de Gabriel García Márquez que je décide de garder pour plus tard, je saisis *Une ardente patience* d'Antonio Skármeta, retourne m'asseoir près de Léa sur le divan, mets mes lunettes et ouvre le roman.

– Voilà, celui-là sera parfait. Un hommage à la poésie et à Pablo Neruda. Un homme réussit à séduire une femme grâce à la poésie. *La poésie n'est pas à celui qui l'écrit mais à celui qui s'en sert !* Je n'ai pas oublié cette réplique que le facteur dit au poète. Maintenant, je me tais. Pour laisser la place aux mots et à la poésie.

Léa m'écoute, le regard avide, curieux.

Deux heures plus tard, Léa m'interrompt, affirmant avoir déjà hâte à sa prochaine visite.

– Je vais devoir ardemment patienter... pour connaître la suite d'*Une ardente patience*!

Léa part travailler en riant, satisfaite de son jeu de mots. Après son départ, je ris à mon tour et réalise que j'attends aussi avec impatience sa prochaine visite ; sa présence chasse le silence.

\*\*\*

Je me réveille, sors tout de suite du lit. Léa me visitera aujourd'hui. Nous avons terminé *Les Yeux bleus de Mistassini* de Jacques Poulin. Un nouveau livre nous attend. J'ouvre les rideaux. Il pleut. La pluie effacera la lourdeur de l'humidité, rafraîchira l'air.

Demain, ce sera mon anniversaire. J'espère vivre une plus belle journée que l'an dernier. Personne ne m'avait adressé la parole. J'ignorais si j'avais encore une voix. Amandine me préparait souvent des pique-niques, surtout à ma fête. Pour ce premier

anniversaire sans elle, j'avais décidé de poursuivre la tradition, à sa mémoire. Je n'y avais pas vraiment pris goût. Au parc, on ne semblait pas remarquer ma présence. Même les enfants qui jouaient au ballon près de moi ne paraissaient pas me voir. Était-ce Amandine qui me propulsait dans le monde ? Sans elle, je n'existais plus ? Les gens m'effleuraient, me bouscullaient. J'étais invisible. En retournant chez moi, j'écoutais le bruit de mes pas sur le pavé, le bruissement du vent dans les feuilles des arbres, rejeté de la beauté du monde, exténué de faire comme si... Comme si elle était toujours là. Avec moi. Comme si la vie continuait. Alors qu'elle ne rimait plus à rien. Comme si j'étais toujours le même homme. Alors que ce n'était pas le cas. Dévasté, je n'étais plus ressorti de la journée ni les jours suivants.

La pluie inonde la rue. Deux enfants pataugent, s'arrosent en sautant à pieds joints dans l'eau, penchent la tête vers l'arrière et ouvrent la bouche pour goûter la pluie. Les plaisirs sont si simples lorsqu'on est enfant.

Léa me suit dans la cuisine où elle dépose plusieurs plats dans le réfrigérateur pendant que j'ouvre une bouteille de vin rouge, un cabernet sauvignon. Au début, j'étais gêné de toutes ses attentions. Mais Léa n'a jamais écouté mes protestations.

– Merci de me permettre de partager à nouveau une bouteille.

Pour toute réponse, Léa me sourit en prenant le verre que je lui tends. Je lui rends son sourire, et nous nous installons au salon.

– Demain, c'est mon anniversaire. Tu as sûrement mieux à faire que d'accompagner un vieux acariâtre, mais... Est-ce que tu voudrais aller au restaurant ? Tu peux même inviter Benjamin si tu veux.

– Oui, mais comme tu es un vieillard que j'apprécie beaucoup... Je vais me libérer, avec grand plaisir, me rassure Léa, enjouée. Ce sera juste nous deux, parce que Benjamin est parti pour la semaine. Moi aussi, je voulais te demander quelque chose. Est-ce que tu accepterais qu'on échange les rôles ? Je souhaite que tu découvres cette histoire.

– Bien sûr que j'accepte ! Avec plaisir même ! Quelle bonne idée ! Je t'écoute, mademoiselle Léa.

Ravie, Léa sort un roman de son sac à main, l'ouvre et s'empresse d'en entamer la lecture sans me dévoiler le titre ou l'auteur.

– *Je me souviens encore de ce petit matin où mon père m'emmena pour la première fois visiter le Cimetière des Livres Oubliés.*

Léa me regarde les yeux brillants.

– Idée inspirante ce cimetière de livres, non ? C'est ce qui m'a attirée, fascinée. Monsieur Thomas, tu vas adorer *L'ombre du vent* de Carlos Ruiz Zafón. Il y a des histoires d'amour, comme tu les aimes, du mystère et aussi des livres uniques, spéciaux.

Léa prend son rôle au sérieux. Sa voix s'avère toute en nuances, posée et envoûtante. Amandine aurait apprécié la candeur et l'enthousiasme de Léa. J'aurais vraiment aimé qu'elle rencontre cette charmante personne, inespérée, inattendue, qui m'attendait pourtant au détour, à ma porte.

Demain, je sortirai. Je me promènerai lentement, lirai dans un parc, observerai les gens vivre, essaierai de deviner leur vie, leur en inventerai une, flânerai dans un café, feuilletterai le journal, avant de rejoindre Léa au restaurant. On boira du vin rouge, puisque Léa préfère le rouge, même si je le digère difficilement maintenant. Il semble que ce n'est pas ça qui va me tuer... On rigolera ensemble. On discutera de tout et de rien. Je lui raconterai encore des bribes d'Amandine. Léa prendra mon bras sur le chemin du retour.

Oui, sans aucun doute, demain sera une belle journée.

## Vivre à nouveau

Ma main qui tient fermement la sienne me rassure : Élisabeth est bien là, près de moi, vivante. Elle s'avance de quelques pas pour déposer les fleurs dans le trou béant, s'arrête près du bord, comme si elle voulait le rejoindre dans ce gouffre. Ses jambes ne la supportent plus ; elle vacille et tombe. Je la relève et secoue les flocons sur son manteau. Le froid de la fine couche de neige me saisit et m'engourdit malgré le soleil qui plombe. La douleur s'imprègne dans son visage. Son regard atone m'effraie. Les gens se dispersent après avoir échangé des murmures, des mots de sympathie avec ma sœur qui les écoute, hoche imperceptiblement la tête, mais ne dit rien.

Je m'approche de François et lui souffle à l'oreille de ne pas m'attendre, que je raccompagne Élisabeth. Mon amoureux me serre dans ses bras, me retient quelques instants.

Une fois à l'intérieur de son condo, je demande à Élisabeth si elle veut se reposer, si elle a faim. Elle ne me répond pas et me regarde comme si j'étais une étrangère. Elle est ailleurs, très loin... Absente. Pas ici. Pas avec moi. Peut-être là-bas, sur la chaussée. Peut-être un peu avec lui, enfouie, disparue. Comment puis-je la retrouver ?

Élie s'échappe de mon étreinte et se dirige vers la salle de bain. Je pourrais la suivre, mais je m'abstiens ; elle ressent sans doute le besoin d'être seule, de se réfugier dans l'eau.

J'erre dans le salon en attendant qu'elle sorte. Tout ici rappelle la présence de Mathias. Sur la table basse, des fleurs fanées s'écrasent dans un vase en verre transparent où l'eau est verdâtre. Le dernier bouquet offert par Mathias. Dans la bibliothèque en bois, des photographies de voyage révèlent des moments de bonheur : une plage de sable fin sur laquelle s'étend Élisabeth ; un baiser échangé sur un bateau ; un fonds marin d'un bleu profond où s'expose un mérou brun et un plongeur.

Il y a quelques années, Élisabeth a décidé de s'inscrire à des cours de plongée sous-marine. Elle rêvait de nager dans les profondeurs de l'eau, de côtoyer les poissons, d'admirer de près les beautés aquatiques. Mathias était son professeur de plongée. C'était le début de leur histoire. Si seulement je pouvais en changer la fin... Ce que

j'aimerais retourner là-bas, creuser le sol à mains nues, l'extirper, qu'il soit encore ici, avec ma sœur, amoureux, que leur récit se poursuive...

Elle est là depuis longtemps. Je m'approche de la salle de bain et l'interpelle. Aucune réponse. Je pousse doucement la porte et m'approche. Élie est allongée, ses bras pendent hors de la baignoire, elle fixe le plafond d'un regard hagard et ne bouge pas. Il n'y a pas d'eau dans le bain. Elle porte toujours ses vêtements. Je me retiens de pleurer en la déshabillant.

Elle se courbe dans un coin, frissonne, baisse les yeux et se rend compte que le bain est vide. Elle se redresse pour atteindre le robinet. L'eau semble l'apaiser, la reconforter. Ses yeux me regardent puis, se posent sur la porte, m'intiment de sortir. Je la laisse seule à nouveau, mais je ne m'éloigne pas.

Son état catatonique m'inquiète. Je voudrais qu'elle parle, pleure, crie, explose de colère. Peu importe. Mais qu'elle réagisse. Impossible de vivre quand la mort prend toute la place, quand elle anesthésie.

Sur le mur du couloir, devant moi, une toile d'Élie m'attriste. Tant de passion, de joie, de vie fulgurante dans cet univers abstrait et coloré. À quoi ressembleront ces prochaines toiles ? À des dégradés de tons sombres ?

Je n'entends plus les clapotis de l'eau. J'entre précipitamment dans la salle de bain. Ses cheveux blonds bouclés ondulent autour d'elle. Sa tête est submergée. Les traits de son visage sont sereins, détendus. Affolée, je l'agrippe par les bras et la tire ; elle reprend son souffle. Pourquoi l'ai-je laissée seule ? Essayait-elle de mourir ? Je hurle presque. Elle essaie de se libérer de mes bras, évite mon regard et ma question. Je l'oblige à sortir du bain. Elle obtempère, n'ayant pas la force de me tenir tête. Je l'enroule dans une serviette, lui frotte le dos pour la réchauffer.

Dans sa chambre, j'essaie de lui mettre un pyjama, mais elle me pousse doucement, ouvre un tiroir, celui de Mathias, et met une chemise de son amoureux. Je la force à ingurgiter un comprimé. Elle ne dort plus depuis des jours. Ce n'est pas de sommeil qu'elle a besoin, mais de ne plus se réveiller, me dit-elle. Aucune chance que je la laisse sombrer. Je l'aide à s'étendre sur son lit et la borde en remontant les couvertures jusqu'à son menton. Le sommeil s'immisce peu à peu. Elle s'endort enfin. Allongée à ses côtés, j'écoute sa respiration de peur qu'elle s'arrête. Je pleure en silence.



Et si Élie était morte dans l'accident ?

Le téléphone qui sonne en pleine nuit. François qui répond et qui me passe rapidement le combiné. La panique dans son regard. Mon cœur qui se serre. La voix de ma mère, si faible que j'ai de la difficulté à comprendre ce qu'elle chuchote, peut-être en raison de cette nouvelle indicible. François et moi qui nous précipitons à l'hôpital. Le médecin qui nous assure que ma sœur a eu de la chance. Une chance que Mathias n'a pas eue. Je m'en veux d'être soulagée que ce ne soit pas elle qu'on a enterré aujourd'hui.

Élisabeth se retourne et pose son bras sur moi, comme si elle était avec lui. Elle se réveille, enlève son bras et hume la manche de sa chemise. Ma sœur lève les yeux vers moi. Pour la première fois depuis des jours, son regard absent s'estompe, laisse place à un regard empreint de tristesse. Une lueur d'espoir ; elle s'éveille, reprend quelque peu vie.

– Son odeur commence à s'évaporer... Dis-moi que l'image de son corps inerte va aussi disparaître. Je n'en peux plus de le voir comme ça, quand je ferme les yeux. Comment peindre maintenant avec cette image dans ma tête ?

Elle attend des réponses. Je n'en ai pas. Je la serre dans mes bras. La tête enfouie dans mon cou, elle murmure :

– Merci d'être restée.

– Je serai toujours là pour toi, ma petite Élie.

– Je me sens si seule maintenant. Enfin, je suis presque seule.

Élisabeth s'échappe de mes bras et caresse son ventre rebondi.

– Ma fille n'est même pas née, elle n'a plus de père et je suis déjà une mère pitoyable. Cette semaine, parfois, je l'ai oubliée. Comment est-ce possible d'oublier son bébé ?

– Élie, ne sois pas si dure avec toi, tu vas être une merveilleuse mère. Tu es bouleversée. Laisse-toi le temps...

Ma sœur reste silencieuse quelques minutes, les mains sur la courbe de son ventre.

– Marie, comment vivre sans lui ? Comment vivre à nouveau ?

– Je ne sais pas...

Je pose mes mains sur les siennes.

– Mais tu dois y arriver. Pour elle.

Élisabeth esquisse un faible sourire en s'adressant à son ventre.

– Oui, pour toi, ma puce...

Un sanglot l'empêche de finir sa phrase. Des larmes voilent son regard. Elle pleure. Enfin.

## À la folie

– Maman, quand on va voir Félix ?

Sara me tire la main en m'interrogeant. Je la prends dans mes bras et la serre très fort. Je caresse ses fins cheveux échevelés. Elle murmure que je l'étouffe. Lorsque je relâche mon étreinte, elle m'observe avec un regard pétillant d'un bleu-vert empreint de curiosité et passe sa main sur mon visage pour effacer mes larmes. Ses mains sont réconfortantes et douces. Même à quatre ans, elle a gardé sa peau satinée de bébé. Je lui réponds que j'ignore quand nous verrons son oncle. Sans perdre son ton enjoué, elle se remémore des moments passés au parc avec mon frère et jacasse jusqu'à la garderie, avant de partir en courant jouer avec ses amis. Sara ressemble à Félix avec son énergie débordante. Elle aime s'amuser, ne tient pas en place et ne veut jamais dormir ; elle préfère profiter de chaque instant de la journée, s'endort tard, après que je lui ai raconté une histoire, mais le lendemain matin, elle rebondit tout de même avec l'insouciance de l'enfance et une soif d'apprendre.

Pour Sara, Félix n'a pas changé. Peut-être qu'elle croit que sa condition est temporaire. Comme si c'était un jeu auquel il jouait. Pourtant, je n'ai pas cessé de lui expliquer la situation. Peut-être est-ce elle qui a raison ; Félix n'est pas différent, mais sa vie l'est. Il faut garder espoir, s'accrocher.

En marchant vers la librairie, je songe à mon privilège d'aimer autant mon travail. Depuis deux ans, je possède la librairie *À la folie* grâce à mon grand-père qui m'a offert l'argent de mon héritage à l'avance. Je ne voulais pas accepter, mais il a insisté et mon refus l'aurait vexé. Il y a un coin lecture avec des coussins colorés pour les enfants. D'imposants fauteuils ornent la place centrale ainsi que les abords des fenêtres. J'offre du café, du thé et des pâtisseries. Des lancements de livres, des séances de signatures, des conférences, des clubs de lecture et plusieurs autres activités qui concernent la littérature se déroulent ici. Sur les murs, on trouve des toiles d'artistes, des peintres ou des photographes de la région. Félix adorait y venir passer quelques heures par semaine. Ces visites me manquent.

Quand nous étions adolescents, Félix et moi passions nos après-midi à réinventer le monde. Je me rappelle presque mot pour mot encore aujourd'hui une conversation

que nous avons eue un jour, assis sur le bord de notre piscine creusée. Nos pantalons remontés jusqu'aux genoux, nous fixions nos pieds dans l'eau, hypnotisés par les mouvements circulaires de nos jambes. Félix voulait qu'on parle de notre avenir. Il aimait se projeter dans le futur et remettait tout à plus tard, ce qui explique peut-être pourquoi il préférait l'avenir au présent ou au passé. Avec l'avenir s'ouvrait un horizon infini de possibilités. Il m'avait demandé ce que je voulais faire plus tard quand nous allions être grands. Sa réponse à lui changeait constamment, tandis que la mienne demeurait la même : être libraire. C'était mon rêve de devenir propriétaire d'une librairie. Ce jour-là, Félix souhaitait être pilote d'avion. Le mois précédent, il s'imaginait médecin. Le mois suivant, le journalisme lui convenait. Et plus tard, son choix ultime, ce serait rédacteur publicitaire. Tout et rien l'intéressait. Il voulait tout faire et tout essayer, de peur de passer à côté de quelque chose. La vie le passionnait et le rendait gourmand. À la blague, je lui avais alors répondu que je craignais d'être à bord d'un avion piloté par lui. Il m'avait remerciée en grimaçant. Mon frère m'appelait « petite sœur », même si j'étais plus âgée que lui, aimant mieux penser le contraire, appréciant l'idée de me protéger. Il désirait voyager et trimballer ses enfants partout dans le monde avec lui. Je suis une rêveuse, mais Félix l'est encore plus que moi. Lui, il est utopiste. Sans doute est-ce un peu pour ça qu'il a fini par opter pour la publicité comme métier ; il vend du rêve.

– Est-ce que tu veux des enfants, toi ? m'avait-il demandé en me prenant par les épaules.

– Oui. Une fille et un garçon. Comme nous.

– Tu oublies Maude.

Félix caressait mes courts cheveux teints en rouge. Maintenant, j'arbore ma couleur naturelle, châtain avec des reflets dorés, mais à l'époque de mon adolescence, mes cheveux changeaient souvent de teintes. Félix, quant à lui, rasait ses cheveux. Il disait que son crâne était populaire auprès des filles. Avec son regard ténébreux, ses lèvres généreuses et son sens inné pour la séduction, il lui suffisait de presque rien pour charmer les filles. En vieillissant, il a cessé de se raser la tête, sa chevelure hirsute, faussement négligée, plaît tout autant.

– Non, mais elle est tellement indépendante et solitaire. C'est justement pour ça que j'en veux deux. Quand il y a trois enfants, il me semble qu'il y en a toujours un en retrait. Comme Maude.

– Il n’y a pas toujours quelqu’un à part des autres. C’est juste Maude qui préfère se tenir à l’écart.

Félix s’était tu quelques instants, puis il m’avait posé une autre question.

– Tu crois qu’on va vivre vieux, petite sœur ?

– Pourquoi tu me demandes ça ? Tu poses bien des questions bizarres aujourd’hui ! Tu sais que je n’aime pas parler de ça. Ça me fait peur. Je ne veux pas le savoir. Je n’ai pas autant confiance en l’avenir que toi... Il m’effraie... et en même temps, il m’intrigue.

Félix m’avait regardée avec un regard tendre puis, lentement, avait posé ses lèvres sur mon front.

– Inquiète-toi pas, petite sœur, on va vivre vieux tous les deux. On va mourir à cent ans dans notre sommeil. On a beaucoup de temps. Comme papa et maman n’arrêtent pas de nous répéter.

J’allais me relever quand, en me prenant par surprise, Félix m’avait poussée dans l’eau. En comprenant son intention, j’avais tiré sur son chandail pour l’entraîner avec moi. Nos vêtements étaient lourds, mais nous étions restés longtemps à s’amuser, à s’arroser, à rire aux éclats, confiants de notre sort prochain, de nos lendemains qui s’esquissaient. L’avenir nous réservait beaucoup plus de surprises que nous aurions pu l’imaginer.

Vers la fin de l’avant-midi, j’entrevois mon grand-père dans une allée tandis que je conseille une cliente. Il porte des lunettes qui lui donnent un air sérieux et pensif, mais son sourire atténue cette impression. Avec son regard rieur, Léon semble toujours sur le point de préparer un mauvais coup. Aucune trace de sa chevelure blanche cachée sous une teinture brune. Il ne paraît pas ses soixante-quinze ans. Léon promène ses doigts sur les livres, se penche la tête pour en lire les titres, s’attarde sur un en particulier, le retourne dans ses mains, découvre la quatrième de couverture, l’ouvre pour y enfouir son nez, hume les pages. Il m’a appris à apprécier l’arôme des livres. Pour lui, la lecture interpelle tous les sens.

Léon habite près de la librairie et vient souvent passer l’heure du lunch avec moi. Je me sens privilégiée puisqu’il faut souvent prendre rendez-vous pour avoir la chance de l’attraper. Il multiplie les sorties romantiques et les activités sportives pour se garder en forme, ce qui lui confère presque un agenda aussi chargé que le mien. Depuis

que ma grand-mère Gisèle est décédée, Léon n'a pas perdu de temps ; il essaie de conquérir toutes les veuves et les célibataires de la ville. Il ne supporte pas la solitude et adore courtiser, sa plus grande passion. C'est à se demander comment il a pu rester toute sa vie avec la même femme. Mais Léon n'avait pas cessé de séduire pour autant, seulement il ne charmait alors qu'une femme : la sienne.

Après le repas, nous nous promenons dans le Vieux-Port. Nous fixons le fleuve, hypnotisés. L'horizon nous attire. Félix qui aime tant l'eau. Félix qui n'est pas là. Je me promets de revenir ici avec lui dès qu'il ira mieux.

Je m'accroche au bras de Léon qui brise le silence et me raconte avec entrain les derniers jours, ses dernières sorties, ses dernières conquêtes. Malgré tout ce babillage, ses yeux ne mentent pas ; derrière son regard vif se cache une tristesse. Il s'affaire dans tous les sens, se tient constamment occupé pour s'assurer de ne pas avoir le temps de réfléchir, pour oublier l'absence de Gisèle, pour éloigner la peur, celle de vieillir, de manquer de temps, de mourir. Il ne m'en parle pas, mais je le sais. J'aimerais pouvoir le reconforter, mais qu'est-ce que j'en sais moi à vingt-neuf ans ce qu'est vieillir ?

Léon s'inquiète pour moi. Je lui assure que je vais bien contrairement à Maude et à mes parents. Ma mère pleure tout le temps, elle ne pense qu'à ça. Mon père, quant à lui, il n'en parle pas, il fait presque comme si Félix n'était pas inconscient. Mes parents ont toujours formé un couple solide, qui risque maintenant d'éclater à cause du malheur qui frappe notre famille ; ils ne réussissent plus à communiquer. De son côté, Maude agit en infirmière ; elle est trop rationnelle face à la situation. Nier l'évidence n'est pas une solution. Comment les aider ? Léon me promet d'aller visiter Félix, d'en profiter pour voir Maude et d'appeler mes parents. Je ne sais pas ce que je ferais sans lui. À mes yeux, c'est le pilier de la famille, celui qui nous unit, nous rassemble. Il m'a tellement appris. Il me racontait des histoires quand j'étais petite, m'a transmis la passion des livres. Il jouait le rôle des personnages en changeant sa voix. J'étais émerveillée, subjuguée par les mots. Je poursuis cet apprentissage avec ma fille maintenant. Plus tard, il nous a appris à skier, à Félix, Maude et moi. Je devine qu'il se sent coupable pour l'accident de Félix, même s'il n'était pas présent. À ma connaissance, il ne s'adonne d'ailleurs plus à ce sport.

Je déteste le voir comme ça, endormi dans un lit d'hôpital avec un soluté, des tubes, entouré d'appareils sophistiqués auxquels je ne comprends presque rien. Pourquoi lui ? Lui qui s'imaginait mourir vieux, dans son sommeil. Je lui prends la main. Sait-il que je suis là ? M'entend-il ? Comment savoir ?

Les médecins ne peuvent guère nous rassurer quant à son état. Et même s'il se réveille, il ne sera plus jamais le même. Je crains le pire. Maude, elle, espère. Normalement, je manifeste davantage d'optimisme que ma sœur, mais là, j'essaie de rester réaliste. Je débordais d'espoir, mais plus le temps passe, plus il faut se rendre à l'évidence. Ce qui est plus facile à dire qu'à faire... Impossible d'accepter de perdre Félix.

Je me retourne en entendant des pas derrière moi. Maude se trouve là, vêtue d'un habit blanc. La rigidité de ses traits et ses cheveux noués lui donnent un air dur que l'esquisse de son sourire atténue. Elle ressemble à Léon ; j'ai pensé la même chose en le voyant aujourd'hui. Son sourire doit apaiser la famille de ses patients.

– Salut, Maude. Je croyais que maman serait là.

Maude me regarde à peine ; elle observe Félix, s'efforçant de déceler un changement dans son état.

– Je l'ai convaincue de rentrer se reposer. Elle est épuisée.

– Maude, qu'est-ce qui va se passer maintenant ? On fait quoi ? On attend ? Est-ce qu'il ne faudrait pas prendre une décision ? Je veux dire...

Maude me lance un regard courroucé. Elle s'apprête à s'emporter, puis elle se ravise.

– Je ne peux pas croire que tu penses à ça. Félix n'est pas mort, me répond-elle en réprimant sa colère. Il peut se réveiller à tout moment. Rien n'est certain. Alors, on attend. C'est tout. Si c'est trop te demander, ne viens plus.

Elle se dirige vers la porte sans me saluer. Je la retiens par le bras.

– Cesse de m'en vouloir. Ce n'est pas de ma faute s'il est là. J'essaie juste de comprendre. Je souhaite plus que tout qu'il se réveille. Arrête de me repousser, j'ai besoin de toi, tu n'es pas la seule à souffrir.

Maude baisse les yeux, mord sa lèvre inférieure et essaie de se dégager de ma main qui la retient, mais je la tire brusquement vers moi et la serre dans mes bras. Elle me rend mon étreinte et murmure des excuses sans conviction avant de retourner travailler.

Je caresse les cheveux, le visage, les bras, les mains de Félix et embrasse son front.

– Je t’aime, petit frère. Réveille-toi. J’ai besoin de toi. Tu ne peux pas mourir maintenant. Tu te souviens, tu m’as dit qu’on allait mourir vieux. Depuis quand vingt-sept ans, c’est vieux ? Allez, je t’en prie...

Je pose ma tête sur lui. J’aurais envie de le secouer pour le réanimer.

Plus tard, quelqu’un entre dans la chambre, je lève la tête en pensant voir Maude à nouveau, mais j’aperçois Jules, mon amoureux, avec Sara dans les bras.

– Quand je lui ai dit que tu étais ici, elle a vraiment insisté pour voir Félix.

Sara me regarde piteusement comme si elle pensait que j’allais la disputer. Je lui souris. Elle tend les bras vers Félix. Jules la pose sur le lit, près de son oncle. Sara lui fredonne des paroles dans l’oreille. Je lui demande ce qu’elle chante et elle me regarde avec un grand sourire.

– C’est la chanson de Félix. Il va vouloir se réveiller pour la chanter avec moi. Tu sais, tu la connais. Des garçons et des filles... Chante toi aussi.

J’ignore de quoi elle parle. Je me penche tout de même de l’autre côté du lit, et comprends enfin les paroles, celles de Françoise Hardy. Félix mettait souvent sa musique quand j’étais enceinte et après la naissance de Sara. Il aime particulièrement cet air parce que notre mère nous le récitait quand nous étions enfants. Sara et moi chantons, presque à l’unisson.

*– Tous les garçons et les filles de mon âge se promènent dans la rue deux par deux. Tous les garçons et les filles de mon âge savent bien ce que c’est d’être heureux. Et les yeux dans les yeux et la main dans la main, ils s’en vont amoureux sans peur du lendemain...*

Maude revient dans la chambre puis, discute avec Jules.

– Maman ! Maman ! Félix a souri. Je te l’avais dit, il essaie de chanter avec nous.

Incrédule, je hausse les épaules en regardant Maude. Cette dernière s’approche. Penchées sur Félix, Maude et moi l’observons attentivement comme si le seul fait de le regarder pouvait accomplir un miracle. Sara recommence à chantonner.

Je tressaille. Félix a serré ma main qui tenait la sienne. Soudain, il ouvre les yeux.



Jules sort de la chambre.

Maude demande à Félix de hocher la tête s'il nous reconnaît. Il ne bouge pas. Aucune réponse dans son regard vide et inexpressif.

Sara est surexcitée. Elle passe son bras autour du cou de son oncle.

– Je le savais ! Je le savais que tu allais vouloir chanter avec moi.

Jules revient dans la chambre avec un médecin. Il prend Sara dans ses bras, mais elle s'accroche au cou de Félix. Jules réussit à lui faire lâcher son emprise et l'entraîne à l'extérieur de la chambre.

Félix ferme les paupières, puis il cesse de respirer.

– NON !

Maude et moi avons crié en même temps. Une machine affiche une ligne horizontale, émet un bruit et signale l'arrêt cardiaque de Félix. Une équipe médicale accourt dans la chambre. Maude et moi sortons pour ne pas nuire à leur travail. Je supplie en silence Félix de ne pas nous quitter. *Allez, petit frère, réveille-toi ! N'abandonne pas.*

Devant moi, les lèvres du médecin bougent. Ils ont tout tenté. Sans succès. Je n'entends plus rien. Je ne vois qu'une ligne horizontale, le signal de la fin...

Maude s'éloigne pour appeler nos parents et Léon. La professionnelle en elle ne réalise pas encore. Moi non plus. Impossible de prendre conscience de l'innommable.

Je rejoins Jules et Sara plus loin dans le couloir. Des larmes inondent mes joues. Jules me serre dans ses bras. Sara nous regarde sans comprendre. Elle veut retourner à la chambre. Elle va s'en vouloir d'avoir cessé de chanter. Comment une enfant de quatre ans va-t-elle comprendre que ce n'est pas de sa faute ? Que sa chanson n'y est pour rien ?

Tout s'est passé si vite. Est-ce vraiment arrivé ? Avons-nous rêvé quand nous avons pensé qu'il était sauvé ?

Félix a rendu l'âme. Il s'est réveillé avant de partir. Pour nous dire au revoir à sa manière ? Félix, fermant les yeux, pour toujours. Cette image accapare mon esprit.

– Maman ?

Je sursaute en entendant Sara.

– Oui, ma chérie ?

– Si Félix ouvre les yeux, cela veut dire qu’il est guéri... Alors pourquoi tu pleures ?

Que puis-je lui répondre ? Je lance un regard implorant à Jules. Il essaie d’expliquer la situation à Sara. Elle écoute attentivement. Elle fait la moue, fronce les sourcils et nous observe avec un regard interrogateur.

– Mais quand on va le voir alors ?

## Tout s'écroule

Le bruit de mes doigts qui pianotent sur les touches de mon clavier rompt le silence de la maison. La fin n'aboutissant toujours pas, je cesse d'écrire, retournant au début du scénario pour le relire. La fin s'impose toujours. Sans prévenir, elle surgit. Impossible de la défier. Il faut savoir l'attendre, la reconnaître, sans s'acharner.

Les yeux fixés sur l'écran, tout en jonglant avec les mots, je tiens entre mes paumes une tasse de thé vert qui me brûle les lèvres quand je le sirote. Pelotonnée à mes pieds, Gaspard se met à ronronner, se frotte la tête sur mes jambes, me rappelant à la réalité, quémendant un peu d'attention de ma part.

Encore une journée où je ne suis pas sortie, complètement absorbée par mon travail, coupée du monde extérieur, ancrée dans un univers imaginaire. Plus rien n'existe à part ces personnes qui me ressemblent et ne me ressemblent pas à la fois. Mon scénario progresse, il ne reste que la dernière scène à finaliser. Je préfère réécrire, retravailler et peaufiner afin de retarder le moment d'écrire le mot ultime. J'éprouve toujours de la difficulté avec la fin des récits puisque je ne veux pas abandonner mes personnages qui m'habitent complètement. Chaque jour, ils me dévoilent ce qui leur arrive. En ce moment, un homme alcoolique me raconte sa vie dans la rue après avoir abandonné sa femme, son fils. Un jour, se sachant condamné, il essaie de reprendre contact avec son fils qui l'a effacé de son existence, pour qui il est déjà mort. Réussiront-ils à renouer une relation après tant d'années, avant que l'homme ne décède ? Comment se terminera cette histoire ?

Dans le salon, Gaspard s'installe près de moi sur le divan pour recevoir des caresses. J'allume la télévision pour me plonger dans la réalité en écoutant les informations de dix-huit heures. Après ça, j'irai prendre l'air. Promis. Mes doigts se figent sur la télécommande. Mes yeux fixent le téléviseur. Les images d'horreur me happent, me coupent la respiration. Le monde s'est écroulé pendant que j'écrivais. Comment cela se peut-il ? Comment je peux être là, naïvement, m'amuser, détenir le pouvoir de vie ou de mort sur des personnages pendant que dans la vraie vie les gens meurent réellement ? Pourquoi mon écriture et mes personnages me hantent à ce moment-ci ? Parfois la fiction rattrape la réalité. C'est terriblement inquiétant. Peut-être aurais-je dû rester coupée du monde encore un peu ? Ne pas savoir, est-ce mieux ?

Gaspard n'est pas dérangé le moins du monde par la télévision. À l'abri des inquiétudes, il se laisse bercer par mes mains qui le cajolent. Pourquoi la vie n'est pas toujours si simple ? Se laisser apprivoiser. Savourer la tendresse. Non, dans la vie réelle, la violence prend souvent davantage de place que la douceur. Voilà une bonne raison d'écrire. Rééquilibrer le désordre. Questionner l'existence humaine. Comprendre la cruauté. Tout me ramène à l'écriture. Ma vie et l'écriture ne font qu'un, se confondent.

Un attentat à Madrid. Est-ce vraiment possible ? Pourquoi est-ce plus difficile de croire la réalité que la fiction ? Plusieurs trains ont été attaqués. Plusieurs morts. Encore. Quand est-ce que le terrorisme va s'arrêter ? Dans quel monde vivons-nous ? Nous ne pouvons même plus aller travailler tranquillement sans craindre de nous faire attaquer. Trois ans après les attentats du 11 septembre, nous ne sommes toujours pas à l'abri. Avons-nous déjà été en sécurité ? Le terrorisme me rend défaitiste, alarmiste. Ou est-ce la vie qui provoque ce pessimisme ?

Je me sens consternée devant la cruauté dont peut faire preuve l'humain et impuissante à regarder ces images. De loin. De l'autre côté de l'Atlantique. Il faut éteindre la télévision. Chasser ces images atroces. Mais je ne peux pas. Elles repassent en boucle. Effarée, je les regarde. Comme pour accepter que le monde ne tourne pas rond.

Le téléphone sonne. Hypnotisée par la télévision, je ne réponds pas.

Ces images de Madrid s'amalgament dans ma tête avec celles de New York. Comme si tous les attentats se ressemblaient. Comme s'ils pouvaient avoir un lien entre eux. Comme si le malheur et les victimes étaient les mêmes. Je me souviens de ce jour fatidique dans les moindres détails. Cette date, je ne l'oublierai jamais, tel est le cas pour le monde entier, mais pour moi, cette journée-là ne représente pas seulement les attentats contre le World Trade Center...

C'était un mardi. Normalement, je commence à écrire vers huit heures. Mais ce n'était pas un matin comme les autres. Au lieu de me plonger dans mon scénario ce matin-là, j'étais à l'hôpital avec mon copain pour une échographie. J'en étais à mon cinquième mois de grossesse ; c'était le grand jour pour découvrir le sexe du bébé. En fait, mon amoureux voulait le savoir tandis que je désirais garder la surprise pour l'accouchement. Mais allez savoir, il réussirait peut-être à me convaincre pendant l'échographie. Tel était son but du moins. Il avait pris congé pour m'accompagner. J'étais fébrile.

Au moment où j'ai su que c'était une fille — j'avais effectivement changé d'idée —, le sexe n'avait plus la moindre importance parce qu'il n'y avait plus de bébé ; son cœur ne battait plus. Mon enfant était mort en moi et je le croyais toujours vivant. Pourquoi n'avais-je pas senti que le cœur de l'être dans mon ventre avait cessé de battre ? Était-ce de ma faute ?

La voix du médecin me paraissait loin. Je n'arrivais pas à saisir ce qu'il me disait. Il parlait d'expulsion du fœtus... Fœtus rejeté par mon corps... Sinon... Provoquer un accouchement... J'avais cessé de respirer dès que j'avais entendu le mot *mort*. Tout le reste m'importait peu. Ma fille était morte. Ce sont les seuls mots qui résonnaient dans ma tête.

Plus tard, dans le couloir, mon copain ne parlait pas. Son bras entourait mes épaules, me guidant, me pressant d'avancer pour m'éloigner au plus vite de cet endroit maudit. Comme si la réalité pouvait changer en mettant de la distance entre nous et eux, les médecins et les infirmières, porteurs de mauvaises nouvelles. En passant devant une chambre, j'ai remarqué que plusieurs infirmières étaient rivées à l'écran d'une télévision. J'ai détourné les yeux. Je ne voulais pas savoir ce qu'elles regardaient. Des patients attendaient pendant qu'elles s'intéressaient à ce qui se passait dans le monde, pendant que des gens mouraient probablement sur l'étage. Elles prenaient le temps d'écouter la télé, pendant que moi, j'avais cessé de respirer. Oppressée, je retenais mon souffle, fermais les yeux pour éloigner le cauchemar. À ce moment-là, je ne pouvais pas savoir qu'un monde s'écroulait... en même temps que le mien. L'existence de milliers de personnes s'effondrait.

Dans la voiture, Charles et moi n'avions pas échangé un mot. Ni l'un ni l'autre ne savait quoi dire. Nous regardions la route devant nous dans un lourd silence. Charles a allumé la radio pour atténuer cette pesanteur. Et c'est à ce moment que nous avons pris conscience de ce qui se déroulait à New York. Nos regards ébahis se sont croisés. Les larmes que je refoulais se sont mises à déambuler sur mes joues. Charles a caressé mon visage et il a pris ma main dans la sienne. Après avoir stationné la voiture dans la cour, il s'est tourné vers moi qui pleurais toujours et il m'a serrée dans ses bras. Dans mon souvenir, nous sommes restés là vraiment longtemps, nous protégeant du monde extérieur. J'étais inconsolable.

Plus tard, un peu calmée, je suis rentrée dans la maison me précipitant pour allumer la télévision. La planète entière observait à répétition ces avions qui percutaient les tours. J'aurais eu envie de me lever et de hurler : « Moi aussi je vis un drame. J'ai

également besoin d'être secourue. J'ai besoin d'attention. Moi aussi, ça s'écroule autour de moi. MOI. Regardez-moi. Aidez-moi. » Pendant que tous pensaient à ces milliers de victimes, je ne pensais qu'à mon malheur. Comme si cet événement aux États-Unis était loin de moi, m'indifférait. Pourtant ce n'était pas le cas. J'étais abasourdie, attristée, apeurée et révoltée. Pour essayer de m'apaiser, Charles m'a dit que peut-être c'était mieux de ne pas donner naissance à un enfant dans un monde de fou pareil. À ces mots, je n'ai rien répliqué, j'ai feint de n'avoir rien entendu, mais j'avais presque envie de l'étrangler.

Cette journée-là et les jours qui ont suivi, j'étais obnubilée par la télévision. Comme beaucoup de monde. Pour oublier mon cataclysme, j'observais celui des autres. Mon effondrement se mêlait à la tristesse et à l'appréhension que je ressentais devant les événements. Je ne savais plus quoi penser. J'espérais me réveiller de ce cauchemar. Cela ne pouvait être que cela, non ? Comment les tours que j'avais admirées à ma dernière visite dans la Grosse Pomme pouvaient avoir disparu ? Comment était-ce possible que de tels actes terroristes existent ? Était-ce l'aube d'une Troisième Guerre mondiale ? Je n'étais en sécurité nulle part. Je pouvais me faire attaquer n'importe où. Mon avion pouvait s'écraser contre un édifice. Je pouvais perdre mon bébé. Un être pouvait mourir dans mon ventre, avant même de naître et de vivre. La vie me laissait tomber, m'abandonnait. Elle me filait entre les doigts. Insaisissable.

Les deux événements sont indissociables dans ma tête. Quand j'entends parler du 11 septembre, je pense à la perte de mon bébé. Deux horribles souvenirs.

Je n'ai pas pu écrire pendant des semaines. Charles a tout fait pour me changer les idées. Il redoublait de tendresse et d'attentions envers moi ; il me proposait de nouvelles activités, me disait que quand nous allions être prêts, nous allions pouvoir concevoir un autre bébé. Je ne voulais pas d'un autre enfant, je désirais celui que j'avais perdu. Ma fille. Irrationnelle, je souhaitais l'impossible et ne parvenais pas à y déroger. Je n'avais plus envie de faire l'amour. Je m'esquivais dès que Charles essayait de m'approcher.

Avec le recul maintenant, je ne sais vraiment pas pourquoi je ne pouvais pas accepter son réconfort, pourquoi je le fuyais, pourquoi je m'isolais, quand il était sans doute le seul à pouvoir m'aider. Charles a essayé de me comprendre ; il a été d'une patience exemplaire ; nous avons consulté un psychologue ; il a tout essayé pour m'atteindre, me supporter, m'aimer. Je ne pouvais pas me déplacer d'un pas sans qu'il se trouve là, près de moi, ce qui m'exaspérait et m'étouffait. Après un certain temps

sans que je réagisse à toutes ses attentions, exténué de vivre avec une dépressive, il est parti. Charles avait de la peine lui aussi, mais il voulait tourner la page, passer à autre chose, réessayer d'avoir un enfant, continuer de vivre quoi... Moi, je ne voulais plus rien. Je ne le voyais plus.

Je ne lui en veux pas de m'avoir abandonnée, j'aurais probablement réagi de la même manière à sa place. Son départ m'a secouée et réanimée. Une fois la douleur de la rupture passée, j'ai repris peu à peu le contrôle de ma vie. En quelque sorte, je m'en suis donc remise grâce à Charles. Cela fait plus de deux ans qu'il n'est plus mon amoureux. On s'appelle de temps en temps. Il a rencontré quelqu'un d'autre. Je ne sais pas si Charles a renoncé à son projet d'avoir des enfants. Sans doute pas. Nous évitons le sujet.

Et moi, comment dire... Je vais mieux. Sincèrement. C'est ma faute si Charles m'a quittée, mais il me manque toujours. Je n'ai pas envie de rencontrer quelqu'un d'autre pour le moment. Mais il le faudrait parce que je veux toujours avoir un enfant. Malgré tout. Avec le temps, la douleur s'estompe. J'ai fini par faire le deuil de celui que j'avais perdu, et par réaliser que ce n'était pas une raison d'abandonner mon rêve. Je l'ai malheureusement compris trop tard. J'ai adopté Gaspard pour me consoler. Pour me sentir moins seule.

Le 11 mars 2004 : Je me rappellerai de cette date comme celle des attentats de Madrid. Pas d'épreuve personnelle aujourd'hui. Un malheur collectif qui me frappe de plein fouet. Quand cela va-t-il cesser ? Est-ce une coïncidence s'il s'agit d'un 11 du mois ? Sans doute. Pour le moment, ces attentats ne sont pas reliés à ceux de New York.

Tous ces gens qui doivent être présentement dévastés d'avoir perdu un être cher. Tant de victimes. Des jeunes. Des vieux. Des personnes épargnées par un heureux hasard. Le hasard existe-t-il vraiment ? Des personnes décédées qui n'auraient pas dû se trouver là. Était-ce leur destin ? La fatalité ? Des survivants. Des morts. Des répercussions dans la vie de milliers de gens. Et si quelqu'un que j'aimais avait été là, à Madrid aujourd'hui ou à New York il y a trois ans et demi ? Et si j'avais été là ?

Pour m'éloigner des images d'horreur, je vérifie la boîte vocale. Un message. Je cesse presque de respirer en entendant sa voix : « Bonjour, c'est Charles. J'espère que tu vas bien. Je voulais savoir si tu avais vu les infos à la télé. Incroyable, non ? Ça n'arrêtera jamais on dirait. J'ai pensé à toi en voyant ça... Ça m'a rappelé le 11

septembre et... En tout cas, j'aimerais ça te parler... Et je voulais te dire aussi... Euh... C'est fini avec Gabrielle. Bonne soirée. Rappelle-moi. »

Son message me fait sourire. Mon esprit s'emballe. Qu'insinue-t-il dans le message ? Que je lui manque ? Non, pas vraiment. Et si c'était possible qu'existe à nouveau un *nous* ? Les tragédies font prendre conscience de l'importance de vivre, de cesser de regarder vers le passé... Est-ce que nous pourrions recommencer à zéro après ce que nous avons traversé ? Est-ce possible de se donner une deuxième chance en amour ? Je réécoute le message. Il veut seulement me parler. C'est tout. Rien d'autre. Je m'invente encore des scénarios. Mon imagination fertile me joue des tours, je prends mes désirs pour la réalité et après, je suis déçue. Quoique... il a pensé à moi et... il a pris le temps de préciser qu'il avait rompu avec Gabrielle... Sa voix était douce et posée. Est-ce que tout cela ne signifierait pas quelque chose ? Non ?

Je prends le téléphone pour le rappeler et, après quelques secondes d'hésitation, je le repose. Je ne dois rien précipiter, ne rien gâcher cette fois-ci. Je me fais vraiment tout un cinéma avec rien.

– Qu'est-ce que tu en penses, Gaspard ? Je l'appelle ?

Pour toute réponse, mon chat me scrute avec ses grands yeux pairs.

Et puis, pourquoi pas ? Il n'y a qu'une manière de le savoir, non ? Je reprends le récepteur et compose le numéro de Charles, ivre d'espoir...



## Seulement en finir

*Je vais mourir.*

Ces trois mots se fracassent dans ma tête, accaparent mon esprit, tout mon être. Je n'ose pas bouger. Des liens me tordent les mains. Des cris de douleur s'éteignent dans mon bâillon. La tête penchée vers mon épaule, le cou tordu et endolori, j'utilise le peu d'énergie qu'il me reste pour ne pas m'affaisser au sol. Je ne leur donnerai pas cette satisfaction. Non, je ne vais pas m'effondrer. Conserver le peu de dignité qui subsiste. Est-ce possible qu'il m'en reste ? Mes vêtements sales et souillés empestent. L'odeur âcre de ma sueur et de mon urine ainsi que les émanations de renfermé m'étouffent ; l'air irrespirable me suscite des haut-le-cœur, mais je prie pour ne pas vomir. Même avec les yeux bandés, je devine mon piètre état. Ma gorge est sèche ; j'ai terriblement soif. Mais j'ai trop peur pour être torturé par la faim. En ce moment, ma survie est mon seul besoin. Le froid transperce ma peau malgré la chaleur et l'humidité suffocante de la pièce. La frayeur paralyse mes membres. Des engourdissements fourmillent dans mes jambes. Tout mon corps souffre.

Ils sont plusieurs. Ils m'ont filmé, forcé à prononcer mon nom et je ne sais plus quoi d'autre. J'ai répété tout ce qu'ils m'ont dicté, comme un automate, d'une voix tremblante qui semblait provenir d'un inconnu.

Ils murmurent. Quel sort me réservent-ils ? Pourquoi suis-je ici ? Je n'ai rien à me reprocher. Je ne suis qu'un journaliste qui a fait son travail. Ai-je posé trop de questions ? À qui n'aurais-je pas dû parler ? Pourquoi avoir accepté de venir dans ce pays en guerre ? Je n'ai pensé qu'à ce défi, à cette expérience enrichissante et stimulante qui m'attendait. Impossible d'imaginer que ma curiosité journalistique ferait de moi un prisonnier. Suis-je une monnaie d'échange pour que mon pays cesse d'envoyer ses troupes ? Quand le journalisme est-il devenu si dangereux ? Pourquoi tant de souffrances ? Quand cette guerre va-t-elle finir ?

Je gis-là, seul avec mes cauchemars depuis... Depuis combien de temps suis-je ici ? Le temps s'éternise.

*Je vais mourir.*

Cette issue est indéniable. Pourquoi prendraient-ils le risque de me laisser en vie ? Qu'attendent-ils pour me tuer ? Peut-être veulent-ils me mutiler davantage ? Ces sadiques vont me torturer jusqu'à ce que mort s'en suive ? Des horreurs défilent dans

mon esprit. Des coups, un couteau écorchant ma chair, des blessures, du sang. Comment ai-je survécu à tous ces supplices ?

Des pas se rapprochent. Est-ce maintenant l'heure ? Celle de la mort ? Comment regarder sa mort en face ? Inutile de tenter de réfléchir. Seule la peur me répond.

*Je vais mourir.*

Pas maintenant. Pas de cette manière. S'il vous plaît. Je vous en supplie. Ne me tuez pas. Libérez-moi. JE NE VEUX PAS MOURIR. JE VEUX VIVRE. Je me répète inlassablement les mêmes mots. Encore et encore. Comme une litanie. Même si je ne prie jamais. Dieu est la seule personne vers qui je peux me tourner. Je n'ai jamais cru en lui autant qu'en ce moment, mais en même temps, je ne me suis jamais autant demandé où il est. Comment un Dieu, quel qu'il soit, pourrait regarder ces atrocités sans intervenir ? C'est inconcevable. Je dois garder la foi. Croire. Espérer. C'est tout ce qu'il me reste. Je vous en conjure mon Dieu, AIDEZ-MOI! SAUVEZ-MOI! Je prie de tout mon être en un Dieu auquel je ne crois pas.

Je veux rentrer chez moi. Retrouver ma femme et mes enfants qui sont tout pour moi. Ma famille doit s'inquiéter. À l'heure qu'il est, elle doit avoir été mise au courant de ma disparition. Peut-être même que les images qu'ils ont filmées apparaissent à la une de tous les médias. J'aurais voulu leur épargner ces visions sordides.

Un coup dans le ventre, puis un autre... NON! Mes cris s'étranglent dans ma gorge. Je n'ai même plus la force de crier. Des pieds s'acharnent sur moi. La douleur... insoutenable... M'évanouir... S'il vous plaît. Ne plus rien sentir. Les coups cessent. Suis-je mort ? Une respiration saccadée... La mienne. Je respire toujours. Je suis encore là. Ma prière a été exaucée. Pour le moment. Mais à quel prix ?

D'un geste brusque, on m'enlève le bandeau qui recouvre mes yeux. Une ampoule nue oscille au-dessus de ma tête et diffuse une faible lueur. J'entrevois un colosse devant moi, un couteau à la main. Il fuit mon regard. Je n'ai même plus assez de force pour le détester. Pourtant, je le hais. Le contraire pourrait-il être possible ? Il soutient mon regard à présent. Comme s'il veut lire en moi, me comprendre. Il peut toujours espérer, mais il n'obtiendra rien de moi. Qu'attend-il ? Que je lui pardonne ? Que je lui donne mon accord ? Tente-t-il de découvrir mes pensées ? Il perd son temps. Je suis un abîme. Plus rien ne m'atteint. Une âme dénuée de tout. Je me suis déserté pour survivre.

La fin approche. J'espère mourir sur le coup. Je ne veux pas palper ma mort. Finissons-en! Allez, achevez-moi, abrégez mes souffrances.

La lame approche comme si elle répondait à mon regard implorant. Je ferme les yeux.

*Je vais mourir.*

Je sens un métal froid contre mon cou. Et puis, plus rien. Que se passe-t-il ? J'ouvre les yeux. L'homme accroupi devant moi recule. Il baisse la tête. Il respire fort. Vais-je être épargné ?

Penser à autre chose. Songer à Kate et aux enfants. À mon mariage avec Kate où je lui ai dit : *Oui je le veux. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.* Je n'avais pas envisagé cette possibilité, encore moins qu'elle arriverait si vite. Me remémorer la naissance de ma fille et de mon garçon. M'imaginer les serrant bientôt dans mes bras. Les voir m'accueillant à l'aéroport et soulignant mon retour en organisant une fête. Rêver que je prends une douche, me débarrassant de toute la saleté qui m'imprègne. Visualiser les mains de Kate qui me caressent et m'apaisent. Grâce à sa tendresse, à son amour, à sa bonté, ce souvenir de détention qui s'efface peu à peu. Non, même si je m'en sors, ce dont je doute, je n'oublierai jamais. J'essaierai de faire comme si... Pour continuer à vivre... Ou plutôt à survivre... Comment réussir à effacer toute cette souffrance ? Ma vie s'est arrêtée au moment où ils m'ont capturé. Une fraction de seconde pour disparaître. Tout s'est passé tellement vite que je n'ai pas eu le temps de réagir, ni de voir mes agresseurs. Je retournais à l'hôtel quand j'ai entendu un vrombissement derrière moi, on m'a attrapé par derrière, et puis, plus rien, je me suis réveillé ici. Aussi bien dire, nulle part, dans le néant.

La mort ne peut qu'être une douceur infinie comparée à cet enfer. Mon seul souhait est que tout cesse, que ce calvaire prenne fin. Pour ne plus rien ressentir. Pour que tout s'arrête. Vivre. Mourir. Peu m'importe. Seulement en finir.

L'homme échappe le couteau. Un autre homme, un barbu, le ramasse et s'approche de moi. Des perles de sueur se faufilent sur son front, ses joues et son cou. Son regard me terrorise. J'y lis le mépris, la violence, le mal. Lui, il ne m'épargnera pas.

*Je vais mourir.*

Maintenant.

Je me dissimule, me recroquevillant encore davantage, me protégeant du mieux que je peux de ce nouvel homme déterminé à en finir. Si seulement je pouvais être davantage replié sur moi-même... Disparaître complètement. Qu'il m'oublie. J'ai l'impression d'être spectateur de ce qui m'arrive. Vivre en étranger dans mon corps pour ne pas affronter ma mort. Cette fois-ci, ça y est vraiment. Je le sens.

*Je vais mourir.*

J'aimerais pouvoir dire une dernière fois à ma femme et à mes enfants que je les aime. *Je t'aime, ma chérie. Je suis désolé, je n'aurais pas dû venir ici. Pardonne-moi. Je vous aime, mes amours.*

Il est là, très près de moi, déterminé à anéantir tout espoir.

*Je vais...*

## Impossible d'en finir

*Éliminez-le !* Il fallait obtempérer à cet ordre irrévocable. Aucun autre choix possible. Allah, aidez-moi à accomplir mon devoir. Comment y parvenir ? Pourquoi suis-je ici ?

Je me déteste. Mes mains paraissent sales, empreintes de vengeance, de sang... Pourquoi commettre ce geste si répréhensible ? Sauver ma famille, mon pays, l'honneur. Vivre. Plutôt que survivre. Je ne veux pas tuer cet homme mutilé, effrayé. Le combat ne se déroule pas d'égal à égal. Et ce n'est pas de sa faute tout ça. Ce n'est pas lui le coupable de tous ces maux. Une victime comme nous tous. Cesser de penser. Agir. C'est tout.

D'un geste de la main, je signale aux autres d'approcher. C'est le moment. On se dirige vers l'otage. Je ne retire aucune satisfaction du coup de pied que je lui assène pour la forme et laisse le soin aux autres d'assouvir leur bas instinct. Ils ne se font pas prier longtemps ; ils s'en donnent à cœur joie après m'avoir lancé un regard acéré. Je dois déjà assumer le plus pénible, alors... Le prisonnier souffre. Je ne supporte plus ses plaintes d'agonie. Mon estomac se noue. Son état semble si lamentable. Comment peut-on en être arrivé là ? Respire-t-il encore après tous ces coups ? Oui, il gémit.

Les autres reculent pour me laisser la place. Je m'avance. L'étranger suscite la pitié. Un homme dans cet état, est-il encore un homme ? Des liens lui serrent les mains derrière le dos. Un bâillon lui entrave la bouche. Ses vêtements se scindent en lambeaux sur son corps. Ne pas penser à son état désolant. Ne songer qu'à ma mission. Agir. Maintenant. Allez. Je peux y arriver.

Je lui enlève son bandeau. Je m'oblige à soutenir son regard. J'aimerais tant y déchiffrer l'improbable, qu'il s'agisse presque d'une libération, d'une délivrance. Soulager ma conscience. À quoi bon ? Agir vite. Pour que tout se termine. Je détourne la tête pour esquiver son regard, pour fuir la détresse dans ses prunelles qui me supplient de l'épargner. Je n'aurais pas dû lui permettre de voir. J'ai l'impression de m'apprêter à égorger un animal sans défense. Je suffoque à proximité du prisonnier ; sa puanteur, un maelström de sueur, de sang et d'urine, imprègne tout. Les miasmes d'un condamné à mort. Son regard affolé, ses gémissements hanteront mes nuits et mes rêves éveillés. Sa fétide odeur me suivra longtemps. J'espérais déceler de la haine chez lui qui

m'aiderait peut-être à commettre l'irréparable. Mais son regard absent ne s'illumine même plus pour haïr. Est-ce un désir d'en finir, cette étrange lueur dans ses yeux ?

Les autres me surveillent. Ils attendent que j'agisse, se demandent pourquoi je prends autant de temps avant de passer à l'acte. J'effleure son cou avec le couteau, hésite. Sait-il qu'il va mourir ? Ou espère-t-il encore un miracle ? À quoi pense-t-il ? Je réfléchis trop. Quelqu'un me bouscule. On m'incite à accomplir l'inéluctable. Maintenant.

Penser à autre chose. Oublier ce que font mes mains. Demain, je jouerai avec mes enfants, ferai l'amour à ma femme. Comme ce matin. Je laisserai ses mains panser mes blessures, mes angoisses. Aidez-moi, Allah, à avoir la force de le tuer. Je tente à nouveau de le...

Incapable. Comment fait-on pour tuer ? Pour ne rien ressentir ? Je prends une grande respiration. Je vais réussir. Il le faut. Faire taire la voix dans ma tête. Enfouir ces souvenirs dans les profondeurs. Effacer ces images qui m'obsèdent déjà. Trop tard pour renoncer. En finir. J'essaie encore, interromps mon mouvement. A-t-il une famille ? Probablement. Il y pense peut-être en ce moment. Il se demande s'il la reverra. Prie-t-il ? Sans doute. Et si c'était moi qui étais là, à sa place ?

Je recule de quelques pas, m'accroupis. Le couteau me glisse des mains et tombe au sol. Je baisse les yeux. Ma respiration s'accélère. Je ne peux pas. Je veux que cette violence cesse. Une guerre en moi fait rage. J'abandonne le combat. Suis-je un lâche aux yeux de mes comparses ? Vont-ils me réserver le même sort qu'à cette victime ? Leur ai-je fait honte ? Ai-je trahi mon pays ? Pardonnez-moi, Allah, de ne pas être digne, de faillir à la tâche, de détester tuer. Je ne suis pas un meurtrier. Je suis un lâche. Ce n'est pas mieux.

Mon collègue Khaled ramasse le couteau à mes pieds, se dirige vers le prisonnier et d'un geste rapide lui tranche la gorge. Il m'est difficile de regarder la scène, me sentant coupable d'être là, d'être complice. Incapable d'agir. Incapable d'observer. Incapable d'oublier. Je suis un incapable. Un incapable de la guerre. Un incapable de la souffrance.

Tout est fini. Il n'a pas hésité. Lui, il est courageux. Mais il ne pourra pas enterrer l'image de cette exécution. Elle le hantera. Comment oublier ? Les images d'horreur, de guerre, de violence, de peur me suivent pas à pas. Jour et nuit. Depuis... Depuis trop longtemps maintenant.

Khaled me foudroie du regard. Il m'en veut. Je hoche imperceptiblement de la tête pour le remercier de l'avoir achevé à ma place, reconnaissant. Je ne croyais pas que ce serait si difficile.

Je me lève, fais quelques pas pour m'éloigner de la masse inerte derrière moi et vomis. Me vider de moi-même. Disparaître pour oublier que moi je suis encore là... et que rien n'est fini... La fin n'a pas de fin en temps de guerre. Impossible d'en finir.





## Tout s'expose

La mort peut-elle être exposée ? Est-elle taboue ?

Le vernissage de mon exposition me plonge dans un état contradictoire d'angoisse et d'exultation. Je savoure le moment tout en songeant à la meilleure méthode pour fuir la galerie, mais me maîtrise en me répétant à quel point je suis chanceuse d'être là.

Tout près de l'entrée, j'accueille les arrivants en prêtant l'oreille aux échos et aux réactions que suscite l'exposition. Est-ce le sujet intrigant qui attire les foules ou la réputation de mes œuvres ?

Une cinquantaine de photographies sombres, mais, étrangement, à la fois lumineuses, ornent les murs. Les invités et les serveurs circulent difficilement, se faufilant entre les gens entassés dans chaque recoin de la salle. L'affluence au bar ne dément pas. Plusieurs journalistes assistent au lancement. Qu'en diront-ils demain ? Parleront-ils d'une réussite ? D'un échec ? J'aimerais être en mesure de deviner leurs pensées.

Adam se matérialise soudain devant moi. Quelques instants auparavant, je l'apercevais à l'autre bout de la salle devant plusieurs personnes, gesticulant, expliquant sans doute avec assurance et ferveur mon processus créatif. Je devrais cesser de payer un agent ; Adam joue ce rôle inconsciemment et, de surcroît, il est doué. Personne ne peut résister à son charme, à son exubérance et surtout, à sa passion pour l'art. Élégant dans son veston noir et sa chemise gris acier, il me semble plus séduisant que jamais.

– Félicitations, ma belle ! Wow ! Tu es ravissante ce soir. Tu rayannes. La mort te va bien, ironise-t-il en me prenant la main pour me faire tourner sur moi-même afin de m'examiner de la tête aux pieds et d'admirer ma tenue.

J'ai choisi cette robe spécialement pour lui en sachant qu'elle lui plairait. Je porte une création d'une jeune styliste, une robe noire avec plusieurs bouts de tissus assemblés très colorés, principalement dans les tons de rouge. Des souliers à talons rouge vif s'agencent parfaitement à l'ensemble. Mes pieds souffrent affreusement et la soirée ne fait que débiter. Je n'ai pas l'habitude d'enfiler de telles chaussures ; je rêve déjà au moment où je les enlèverai.

– Très drôle ! Sois sincère, est-ce que tu aimes ça ?

– Tu parles de ta robe ou de ton expo ?

– Les deux !

– Bien sûr que j’aime ça ! Tu le sais déjà puisque j’expose tes photos, non ? Tu doutes toujours autant de ton travail... Il n’y a rien à faire avec toi ! Tes photos sont incroyables. Magnifiques. Originales. Provocatrices...

Déstabilisée, je l’interromps :

– Provocatrices ? Tu penses à quelles photos au juste ?

Je jette un rapide coup d’œil aux œuvres qui m’entourent, essayant de déceler ce qui aurait pu m’échapper. Perplexe, je me retourne vers Adam qui me sourit avec un air satisfait. Ses yeux noisette brillent de malice. Je n’aurais pas dû relever le mot ; il m’incitait à réagir et j’ai mordu à l’hameçon.

– Je ne sais pas comment dire, mais tu sembles narguer la vie... en figeant la mort. Et ça, je crois que c’est contestataire, présomptueux ou tout simplement audacieux... Ou un peu de tout ça. Ma photographie préférée est celle qui présente l’empreinte d’un corps étendu qui s’enfonce dans la neige. Elle me rappelle les anges que je dessinais dans la neige en bougeant les bras et les jambes quand j’étais enfant... En tout cas, j’adore ! Ta robe aussi !

– Moi aussi je faisais ça quand j’étais petite ; c’est ce souvenir qui m’a donné l’idée de l’absence qui laisse une trace... Ouais, je n’avais pas pensé qu’on puisse y voir tout ça... Je vais le prendre comme un compliment. Merci.

– C’en était un franchement. On sort après pour fêter ça ? Il nous faut du champagne !

Je hoche la tête. Adam effleure furtivement mon bras avant de s’éloigner vers le bar avec un sourire triomphant.

Grâce à lui, mes inquiétudes se sont dissipées. Mon meilleur ami m’encourage dans chacun de mes projets. Peu importe ce qui m’arrive, je sais qu’Adam sera là, à mes côtés.

Je préfère être derrière l’objectif plutôt que devant, mais ce soir, je prends plaisir à jouer le jeu, me soumetts à des séances de photographies et raconte aux journalistes avec entrain et passion comment j’ai tenté d’immortaliser la mort en la photographiant.

La mort m’obsède ; elle m’effraie. Ce travail représente un moyen d’affronter cette peur, de l’étudier, de la dompter. Mon projet peut sembler morbide. J’ai visité des salons funéraires, des morgues, des cimetières, des hôpitaux ; j’ai consulté des avis

nécrologiques ; j'ai interrogé des légistes, des thanatologues. J'ai pris des notes, mais surtout, des photos. Des centaines de photographies de cercueils, de pierres tombales, d'objets qui incarnent la mort, tels que des squelettes, des crânes, des cadavres. J'ai disséqué la mort en plusieurs clichés. L'ensemble des œuvres forme un tout cohérent où l'art éternise la mort, l'apprivoise, voire la rend vivable et admirable. Au final, j'ai conservé les photos sobres qui ne faisaient que l'évoquer ; aucune ne présente des morts ou du sang. J'appuie mes propos en pointant une œuvre avec une longue profondeur de champ qui permet de voir une pierre tombale avec des fleurs ainsi que la rangée de dalles qui s'alignent derrière. Le cimetière revêt des tons de noir, de gris et de blanc qui contrastent avec les couleurs éclatantes des fleurs. La luminosité du cliché reflète la beauté inusitée du lieu.

Les journalistes m'écoutent attentivement, posent des questions. Ils referment leur calepin, rangent leur crayon, me serrent la main tour à tour. L'entrevue terminée, certains quittent l'endroit, d'autres découvrent à nouveau les œuvres en déambulant dans la galerie.

Où est mon père ? Il est toujours présent dans les moments importants de ma vie. Il est mon ami bien avant d'être mon père. Son opinion compte énormément pour moi et j'aurais vraiment apprécié avoir ses commentaires avant la diffusion de mes œuvres. J'aurais été rassurée d'avoir son assentiment. Et si cela ne lui plaisait pas ? Normalement, il est le premier à voir mes photographies, mais cette fois-ci, il ne voulait pas avoir ce privilège. Il trouve mon aventure macabre, appréhende cette soirée, préoccupé par le fait que j'accorde davantage d'importance à la mort qu'à la vie. Il se trompe. Ces photographies s'avèrent être une forme d'exorcisme. Pour une fois, je n'accomplissais pas cette démarche dans le but d'exposer le fruit de mon travail ; j'improvisais pour me guérir d'un mal-être face à la mort. Le résultat est différent de ce à quoi j'aspirais, mais je suis surprise, ravie et emballée d'avoir réussi à confronter ma peur. Mon agent et Adam m'ont par la suite convaincue de présenter mes œuvres au public.

Qu'aurait pensé ma mère de ce projet ? Elle m'appuyait dans tout ; je suppose qu'elle aurait été fière de moi. J'aimerais qu'elle soit ici ce soir. Peut-être n'aurais-je jamais fait une exposition d'une telle envergure si elle avait été là. Sans sa disparition, je n'aurais sans doute pas songé à la mort avant d'être vieille...

Ma mère a vécu ses dernières heures il y a cinq ans. J'étais auprès d'elle à l'hôpital. Mon père aussi. Ma mère n'était plus consciente. Le médecin ne lui accordait que quelques heures à vivre.

Mon père lui tenait la main et posait sur elle un regard tendre et amoureux. Son visage témoignait de son extrême fatigue à la veiller depuis quelques jours. J'avais vingt-cinq ans à l'époque, mais dans la chambre d'hôpital, ces jours-là, j'avais le sentiment d'être une enfant démunie qui refusait de croire qu'elle allait perdre sa mère et qui espérait un miracle. Soixante ans, c'était trop jeune pour mourir. Vingt-cinq ans, c'était trop jeune pour enterrer sa mère.

Mon père est sorti de la chambre pour aller chercher des cafés. Je me suis allongée à côté de ma mère, encerclant son corps avec mon bras, posant ma tête près de la sienne. Sa peau était froide et pâle, ce qui contrastait avec la chaleur réconfortante de mon enfance. Elle était maigre. La chimiothérapie avait causé la perte de ses cheveux et l'avait rendue frêle. La maladie était généralisée. Malgré la morphine, je présumais qu'elle devait souffrir. De corps et d'âme. Elle ne voulait pas mourir. Qui le voudrait ? Elle s'attachait à la vie, se battant sans relâche, jusqu'à la fin.

Je lui parlais pour la réconforter. Pour me consoler aussi.

– Maman, je t'aime. Cesse de t'accrocher. C'est fini maintenant. Tu peux partir.

Je répétais ces mots car je voulais qu'elle cesse de souffrir, mais intérieurement, je la suppliais de ne pas m'abandonner. J'avais posé un baiser sur son front et sur sa joue.

Quand mon père est revenu dans la pièce, sans les cafés, oubliant sans doute en cours de route pourquoi il errait dans les corridors d'un hôpital, je n'ai pas bougé. Il n'avait pas l'air surpris de voir sa grande fille au creux des bras de sa mère comme une fillette. Il a esquissé un mince sourire que je n'étais pas en mesure de lui rendre.

De l'autre côté du lit, mon père serrait à nouveau la main de maman. Comme si elle avait choisi ce moment où ses proches l'entouraient, ma mère a poussé un long soupir, un râlement, puis elle s'est éteinte.

L'évocation de ce souvenir ne m'attriste plus maintenant. Il fait partie de moi. Tout simplement. Je le ressasse comme ça. Pour rien. Pour tout.

Pourquoi le moment de sa mort envahit-il mon esprit plus souvent que les multiples souvenirs des vingt-cinq dernières années de sa vie, dont je faisais partie ? La mort prend-elle plus de place dans une vie ? Est-ce qu'on se rappelle davantage la fin de toute chose ? Est-ce que la conclusion des livres ou des films est plus marquante que les

autres parties de l'œuvre ? Est-ce pour cette raison que ma mère avait tant de difficultés à clore ses scénarios ? Est-ce que la finale primait pour elle ? La plupart de ses films révèle une fin surprenante et inoubliable. Je ne me lasse pas de les réécouter encore et encore. Peut-être ne suis-je pas objective, mais pour moi, ils sont tous à leur manière des trésors, des chefs-d'œuvre. Celui sur la relation entre un père alcoolique et son fils ainsi que celui sur les attentats de Madrid sont mes préférés. Ils me bouleversent chaque fois que je les visionne. Et j'ai l'impression de rendre hommage à ma mère, lui permettant d'exister à travers ses mots et ses images.

Perdue dans mes pensées, je sursaute quand mon père me serre dans ses bras. Il me murmure qu'il m'aime et que l'exposition le surprend et le touche. Surtout la dernière œuvre qui se compose d'un montage de deux photos de ma mère : son portrait riant aux éclats, le visage rayonnant, ainsi que la dernière photo que j'ai prise d'elle peu de temps avant sa mort où elle est méconnaissable avec son teint livide, ses joues creuses, ses cernes profonds, sa maigreur. La vie et la mort se côtoient dans la même image.

Ma mère manque cruellement à mon père. Après une séparation de quelques années, ils formaient un couple amoureux qui, selon leurs dires, s'était solidifié encore davantage avec ma naissance. Ils désiraient tant mettre un enfant au monde. Peut-être est-ce parce que j'ai eu ce modèle que je suis si exigeante dans mes relations amoureuses ? Je souhaite que mon père rencontre à nouveau quelqu'un, qu'il soit heureux, qu'il ne soit pas seul. Il m'assure que je le comble.

Une serveuse passe devant nous avec un plateau garni de coupes de vins. Mon père en saisit deux, m'en tend une. Nous trinquons.

– Ma chérie, je me trompais. C'est la vie qui ressort de ton expo. Tu m'épates. Ta mère serait fière de toi. Les deux artistes de ma vie...

Il se retourne, essayant de me dissimuler le fait qu'il est ému. Je feins de ne pas remarquer son trouble.

Adam se tient près du bar avec une magnifique femme, très chic dans un tailleur de haute couture noir ébène qui met en valeur sa chevelure rousse bouclée. Avec un pincement au cœur, j'admets qu'Adam sait toujours bien s'entourer.

Au début de ma carrière, fascinée par cette galerie réputée pour ses audacieuses expositions et envoutée par les tableaux de mes artistes préférés qui s'étalaient sur les murs, espérant y exposer aussi mes œuvres, je me suis présentée ici pour tenter ma chance. Adam, le propriétaire, m'a accueillie avec enthousiasme. Nous avons bavardé longtemps dans son bureau, la conversation ne tournant pas qu'autour de l'art. À la fin de l'entretien, Adam a sélectionné dix de mes photos pour les exposer. Après l'avoir remercié, je sortais de la galerie en me questionnant à savoir si c'était vraiment la qualité de mon travail qui l'avait intéressé. J'étais tellement emballée par le dénouement de cette rencontre que je n'osais pas pousser plus loin ma réflexion, de peur de découvrir que ce n'était pas mon talent qui m'ouvrait des portes. Plus tard, j'ai compris qu'Adam admirait réellement mon travail. Ce fut donc le début d'une longue collaboration professionnelle qui se transforma rapidement en amitié véritable.

Dernièrement, après ma rupture avec mon copain, un musicien égoïste qui n'aimait que lui-même, Adam et moi avons pris des vacances ensemble à New York pour visiter des musées et des galeries. De son côté, Adam vivait aussi une séparation avec une femme qu'il ne m'avait jamais présentée, c'est tout dire l'importance qu'il lui accordait. Dans ces circonstances, fidèles aux clichés, nous avons noyé nos ruptures dans un bar avec des litres de cocktails. Le lendemain matin en me réveillant avec un mal de tête insupportable, mais plus lucide que jamais, j'ai pris conscience que je ne pouvais pas me passer de la présence d'Adam dans ma vie. Aussi évident et simplement que ça, comme si je l'avais toujours su.

– Tu devrais lui dire, Florence. Je suis certain qu'il ressent la même chose que toi.

Je lance un regard étonné à mon père. L'intérêt que je porte à Adam ne semble pas lui avoir échappé.

– De quoi tu parles ?

– Si tu ignores vraiment de quoi je parle, tu dois être la seule dans cette pièce à ne pas savoir ce qui se passe...

– Pourquoi tu devines toujours à quoi je pense ?

– Parce que je suis ton père. Je te connais mieux que toi-même, je crois. Je n'ai jamais regretté d'être revenu vers ta mère après notre séparation de quelques années. N'attends pas qu'il soit trop tard pour profiter de la vie.

– Je ne veux pas mettre en péril notre amitié. Et je ne suis pas éprise de lui.

– Ma chérie, tu dis n'importe quoi. Tu te mens à toi-même. Cesse de réfléchir et vas-y. Tu n'as rien à perdre.

Il me pousse vers Adam.

– Quoi, maintenant ?

Mon père m'encourage de la tête.

Je me dirige vers Adam d'un pas décidé sans savoir ce que je lui dirai. Et l'autre fille, je fais comme si elle n'était pas là ? Sans le regard soutenu de mon père, je bifurquerais de ma trajectoire. Pourquoi faut-il toujours que mon père ait raison ? Le tumulte de la soirée s'évanouit, je ne distingue que mes talons qui résonnent sur le plancher.

L'expression du visage d'Adam change au moment où il lève les yeux et qu'il me voit avancer vers lui : il s'illumine. Est-ce que j'imagine cela, prenant mes rêves pour la réalité ? Peut-être. Peut-être que non. Je ne suis plus certaine de rien. Comme ma mère, je m'invente des scénarios.

Écoutant mon père, je cesse de réfléchir. J'ignore la femme qui se trouve près de lui et pose mes lèvres sur celles d'Adam. Il répond tendrement à mon baiser. Après, embarrassée, je baisse les yeux et je tourne les talons sans lui laisser le temps de réagir. Il me rattrape par le bras et m'embrasse à son tour.

– Je me demandais quand tu allais te décider...

– QUOI ? Mais qu'est-ce que tu attendais toi alors ?

– Toi, Florence. Je t'attendais toi. J'attendais que tu sois prête. Tu te serais sauvée en courant si j'avais pris les devants. Ne me regarde pas comme ça, avec tes beaux grands yeux étonnés. Tu ne peux pas dire le contraire. Il fallait que ça vienne de toi. Tu fais toujours tout à ta manière. Remarque, je ne m'en plains pas...

Je ne lui laisse pas l'opportunité de finir sa phrase ; je l'embrasse à nouveau. Qu'est-ce qu'ils ont tous à prétendre me connaître si bien ? Suis-je un livre ouvert ?

Adam me serre dans ses bras. Il me tire la main.

– Viens, je veux te présenter quelqu'un.

De loin, j'échange un sourire avec mon père.

Adam me ramène près du bar où il se tenait quelques instants plus tôt. Je le suis même si je n'ai pas vraiment envie qu'il me présente sa conquête.

– Florence, je te présente Gaëlle Saint-Marc. Elle est galeriste. Je l'ai invitée pour qu'elle découvre tes œuvres.

Abasourdie, je serre la main que Gaëlle me tend. Je me sens confuse de l'avoir ignorée quand je me suis jetée sur Adam. Que doit-elle penser de moi ? C'est ce qui arrive quand on écoute son père et qu'on agit sans réfléchir.

J'entraîne Gaëlle pour lui dévoiler l'exposition. Adam se tient à l'écart, nous laissant discuter et m'offrant des regards discrets, charmants. Gaëlle, cette femme de qui j'étais jalouse quelques minutes auparavant, se révèle être une femme ambitieuse et sympathique. L'épisode du baiser ne semble pas l'avoir indisposée ; elle désire présenter mes œuvres dans quelques mois dans sa galerie à New York.

Après avoir salué le dernier invité, je me réfugie dans le bureau d'Adam et je m'écroule dans le sofa en cuir foncé et moelleux. Où se cache Adam ? Je ne l'ai pas aperçu depuis au moins une demi-heure.

J'enlève mes souliers et me frotte les pieds avant de m'étendre sur le divan. La soirée s'est passée comme dans un rêve. Ou comme dans un film aurait dit ma mère. Enivrée, euphorique et épuisée, je ferme les yeux. Le champagne peut attendre à demain...

Le souffle d'Adam trouble mon sommeil. Il murmure à mon oreille qu'il aurait dû me rendre jalouse bien avant. Peut-être ai-je souri à ce moment-là... La vie est mieux qu'un film parfois.



## À la dérive

Je tends la main pour le toucher.

Ma main rencontre le vide.

*Félix n'est plus là. Félix n'est plus là. Félix n'est plus là.*

Ces mots martèlent mon esprit. Comment combler ce néant qui m'habite ?

Il m'attendait souvent là, devant la porte de mon appartement.

Chaque fois que je l'aperçois, une lueur d'espoir me gonfle le cœur. C'est idiot. Il n'est plus là. Ni devant chez moi. Ni ailleurs. Il faut que je cesse de l'imaginer à tout instant et de croire à ces visions si réelles. J'agis comme s'il était encore là. Comme s'il pouvait surgir n'importe quand.

Je me dirige vers ma chambre en tâtonnant les murs du couloir dans l'obscurité. Déambuler me demande un effort surhumain. Je me couche sur mon lit sans me déshabiller, sans prendre la peine de me mettre sous les couvertures. Dos à la porte, je ferme les yeux en espérant me réveiller dans une vie où il serait encore là.

On sonne à la porte. Je sursaute, mais je ne bouge pas. Je ne veux voir personne.

– Maude ? Maude ?

Impossible d'avoir la paix. Même chez moi.

– MAUDE ? MAUDE ?

La voix de Charline devient de plus en plus forte et préoccupée. Je n'arrive pas à lui répondre pour la rassurer. Je ne peux pas non plus me retourner pour lui faire face quand elle arrivera dans la chambre ; je demeure immobile.

Une lumière jaillit dans la pièce. Derrière moi, les pas de Charline s'arrêtent, puis courent vers moi. Elle me prend le bras et me retourne avec force. Son regard paniqué se durcit. Elle me secoue.

– Merde ! Ça ne te tentait pas de me répondre ? Je pensais que... Je croyais que... Tu m'as fait peur. Qu'est-ce qui se passe ?

Je voudrais que ma sœur parte. Mais je n'ai pas la force de le lui signifier. De toute manière, elle ne m'écouterait pas. Charline s'est toujours occupée de moi, même si je suis l'aînée. Je ne suis pas une sœur à sa hauteur. Charline est parfaite. Toujours là. Elle incarne la vie. Elle rayonne. Une battante qui essaie d'insuffler du bonheur autour

d'elle. Félix était comme elle en ce qui a trait à la facilité à vivre dans le bonheur et l'allégresse. Je détonne dans cette famille. Moi, la pessimiste. Comment l'obliger à me laisser tranquille ?

Charline essaie de me tirer hors du lit.

– Aide-toi un peu ! J'en ai assez de te regarder sombrer. Ressaisis-toi. Personne ne peut le faire à ta place. Tu n'es pas la seule à souffrir. Je suis là moi. Tu me repoussais aussi quand Félix était dans le coma, tu ne trouves pas que ça suffit ? Parle-moi !

Peut-être que si j'obtempère à sa demande, elle partira. Je donnerais n'importe quoi pour qu'elle renonce à revenir sur les derniers mois de Félix, ces moments d'espoir qui ont été anéantis en une fraction de seconde, le temps d'un dernier battement de cil.

– Ok. Ok. Tu as gagné. Comme d'habitude. Je vais prendre un bain.

Charline semble satisfaite même si j'ai grommelé ces mots sans enthousiasme.

Échappant à l'emprise des bras de Charline, je me lève et me dirige vers la salle de bain. Elle me suit. Aucune chance de m'éclipser. Elle me fait couler un bain et s'occupe de moi comme si elle prenait soin d'un enfant. Je pénètre dans l'eau. La chaleur m'apaise. Les bras croisés, Charline s'appuie sur le comptoir et m'observe avec un regard maternel. Félix est près d'elle et me regarde en souriant.

– Pourquoi tu n'es plus là ? Tu me manques tellement.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

Félix s'évapore. Encore. Je me rends compte que j'ai murmuré tout haut. Charline n'a pas distingué mes paroles exactes.

– Rien.

Charline soupire. Elle semble désespérée.

– Maude, je crois que tu as besoin d'aide. Il faudrait que tu consultes un médecin. Tu ne veux pas que je t'aide, alors... J'ai l'impression que tu n'arrives pas à surmonter. Tu sombres peut-être dans une dé...

Je ne lui laisse pas le temps de terminer sa phrase.

– Arrête de t'inquiéter. Je vais bien. Tu oublies que Félix est mort. C'est normal que je sois déprimée. Tu sais ce que c'est ? Peut-être que toi tu ne ressens rien, mais moi, oui. Je ne pense qu'à ça. C'est toi qui ne vas pas bien. Tu vis dans le déni ou quoi ?

J'ai sorti les mots l'un après l'autre, très rapidement, sans laisser l'occasion à Charline de m'interrompre. Ma sœur m'observe incrédule et semble soudainement affligée. Je m'en veux d'être si dure avec elle. Je blâme le monde entier pour mes

malheurs ; ma sœur est toujours là ; elle subit mes sautes d'humeur et endure mon incapacité à me ressaisir.

– Tu te trompes. Je souffre moi aussi. Plus que tu ne le penses. Je veux seulement t'aider. Cesse de me repousser. Je n'aime pas ça te voir comme ça. Je ne veux pas te perdre toi aussi.

Charline s'approche du bain.

– Je n'ai pas besoin de ton aide. Je vais bien.

Blessée, Charline encaisse le coup. Sa main tendue vers moi reste en suspens. Elle s'éloigne de moi.

– Ok. Si tu le dis. Mais je suis là, si tu as besoin. Euh... Je vais t'attendre dans le salon. Nous allons souper chez les parents ce soir, tu te rappelles ?

Je hoche la tête même si j'avais complètement oublié. Il ne manquait plus que ça : une autre soirée pénible m'attend. Dans mes souvenirs, nos soupers de famille ont toujours été un plaisir, des soirées conviviales et animées. Maintenant, les silences sont lourds, interminables. Était-ce Félix qui égayait nos rencontres avec son enthousiasme ? Son absence nous empêche de nous amuser. Je perds ma famille. Rien ne sert de s'éloigner les uns des autres. Peut-être aurais-je dû mourir à la place de Félix. Il se débrouillait mieux avec la vie que moi. Sans lui pour m'épauler, j'ai l'impression de m'enfoncer encore plus...

Je n'en peux plus. La vie m'épuise. Je me sens seule parmi tous ces gens qui espèrent tant de moi. Je n'ai même pas le temps de ressentir mon deuil ; il faut que j'aide les autres à vivre le leur. Je m'occupe des patients les uns après les autres, panse les blessures et les maux de chacun au propre comme au figuré, ce qui me permet d'oublier mes malheurs. J'apaise les patients, mais j'ignore comment me consoler. Et pourquoi ne puis-je pas reconforter mes proches ? C'est plus facile avec des inconnus ; c'est moins impliquant.

Charline ne pourrait pas être infirmière ; elle est trop sensible. J'ai appris à réprimer mes émotions. Je côtoie la maladie et la mort tous les jours à l'hôpital, s'il fallait que je pleure chaque fois, je ne pourrais pas accomplir mon travail. Je n'ai pas pu faire autrement que de m'endurcir. Un vrai cœur de pierre.

En marchant d'un pas nonchalant pour entrer chez moi, ma rencontre avec une nouvelle patiente admise pour surdose de drogues me vient à l'esprit. À mon arrivée dans la chambre, je l'ai appréciée tout de suite malgré toute l'animosité qu'elle dégageait. Elle semblait minuscule dans sa jaquette bleue trop grande pour son corps squelettique, rongé par la drogue. Elle tremblait, visiblement dans un état de manque. Elle tentait de dissimuler ses bras couverts de bleus, mais ses pupilles dilatées la trahissaient ; elle songeait sans doute déjà à ce qu'elle consommerait en sortant de l'hôpital.

Nous n'avions pas encore échangé un mot que je savais déjà qu'elle allait me repousser. Impossible d'entretenir une relation avec quelqu'un de si hostile. Envers elle-même. Envers le monde entier. Envers la vie.

Je l'examinais sans parler. Elle fronçait les sourcils, mais tout le reste de son visage était impassible. Elle jouait à l'indifférente. Moi aussi. J'ignore pourquoi, elle m'interpellait, pourquoi je *jouais* avec elle. Je suis sortie de la chambre pendant qu'elle me suivait des yeux d'un regard intrigué.

Elle se tue à petit feu. Pendant que des gens se battent pour leur vie dans cet hôpital, elle s'efforce de s'anéantir. Je voudrais l'en empêcher, lui faire comprendre que ce n'est pas une solution à ses problèmes, lui porter secours. N'est-ce pas pour cette raison que je suis devenue infirmière, pour aider les autres, pour faire une différence ? Elle ne me laissera pas entrer dans sa vie si facilement. De toute manière, suis-je vraiment capable d'épauler quelqu'un en ce moment ? Il faudrait que je commence par me sauver. Me secourir de quoi au juste ? Je vais bien. Est-ce la vérité ou est-ce que j'essaie de m'en convaincre ?

Les jours suivants, je poursuis mon manège ; je la soigne en l'ignorant. Cela semble la déstabiliser ; elle me suit des yeux, ouvre parfois la bouche, s'appête à parler, puis se ravise.

Son médecin ne veut pas la laisser sortir tout de suite ; elle est trop maigre ; elle souffre d'anémie ; elle est faible ; elle donne l'impression de pouvoir s'écrouler à tout moment. Et surtout, le médecin sait qu'elle plongera à nouveau dans la drogue dès qu'elle mettra le pied dehors. Lui aussi a l'instinct de sauveur. Nous perdons notre temps. Nous vivons d'espoir vain.

Quelques jours plus tard, elle m'adresse finalement la parole. Je souris intérieurement.

– Vous ne pourriez pas m'aider à sortir d'ici ? Dire au médecin que je vais beaucoup mieux ?

Je prends mon temps avant de répondre.

– Non. Elsa, vous n'allez pas vraiment mieux... Ce ne serait pas vous rendre service si je disais le contraire...

– Ouais, vous n'êtes pas mieux que les autres...

Contrariée, elle me tourne le dos et regarde par la fenêtre où elle ne peut qu'entrevoir le ciel gris et les toits de quelques édifices tous plus ternes les uns que les autres.

Habitée de manipuler les autres, elle n'apprécie pas quand elle n'obtient pas ce qu'elle désire. Elle échafaude probablement déjà un plan pour parvenir à ses fins.

J'imagine que j'éveille sa curiosité ; contrairement aux autres professionnels de la santé, je n'essaie pas de la dissuader de se droguer. Je n'essaie pas de la comprendre ou de la sermonner. Sans doute est-elle habituée à ce que tout le monde essaie de la sauver.

Je travaille lentement pour lui laisser le temps de me parler à nouveau. Mais elle ne bronche pas ; elle m'ignore ou feint de dormir.

La junkie est repartie avant que je puisse véritablement réussir à communiquer avec elle. Je croyais naïvement parvenir à l'aider. Je n'ai pu que prendre soin d'elle, comme j'agis avec tous les patients.

Elle n'a reçu aucune visite pendant son séjour à l'hôpital. Est-ce qu'elle a fait le vide autour d'elle en consommant ? Ou est-ce qu'elle a commencé à se droguer justement parce qu'elle était seule ? La réalité est sans doute beaucoup plus compliquée que cela, mais sa solitude absolue m'a ébranlée.

Je nommais une patiente par son prénom pour la première fois. Peut-être est-ce pour cette raison que j'avais l'impression qu'une certaine complicité s'était établie entre nous, même si étrangement nous échangeons que peu de mots. Elle avait exigé cela ; elle déteste qu'on l'interpelle en l'appelant madame. Comme si elle refusait de vieillir. Elle ne veut pas être comme tout le monde : se fondre dans la masse, entrer dans un rôle établi par la société, ce n'est pas pour elle.

Je me rappellerai toujours notre dernière conversation. Elsa m'observait tandis que je m'affairais autour d'elle. Elle semblait vouloir discuter, mais elle n'osait pas. Je prenais mon temps. J'allais sortir de la chambre quand sa voix altérée a brisé le silence. Son ton acerbe et désabusé m'a fait sursauter.

– J'ai hâte de sortir d'ici. Ça me tue cet hôpital. Quoique dehors, ça me tue aussi. Tout me tue. Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. Je ne fais confiance à personne, mais... Oubliez ça, d'accord ?

Je ne savais pas quoi dire. Je voulais la serrer dans mes bras, ce qui me semblait inconvenant. Dans d'autres circonstances, Elsa et moi aurions pu être amies. Sa sensibilité et son authenticité me touchaient. Que pouvais-je faire ?

– Depuis que vous êtes ici, j'ai l'impression que vous attendez quelque chose de moi...

Elle me scrutait, prenait son temps avant de me répondre.

– Non, je n'attends rien. Je n'ai besoin de personne. Je peux me fier uniquement à moi-même. J'ai appris ça très tôt dans ma vie. Je suppose qu'il y a quelqu'un qui vous attend à la maison. Vous ne savez pas ce que c'est la solitude. Je n'ai rien à vous dire ; vous ne pouvez pas comprendre. La vie, ce n'est rien... Que de la merde ! Que ça...

Ses propos étaient décousus. Elle ne me laissait pas le temps de répondre. Elle m'avait encore une fois tourné le dos. Pourquoi me disait-elle cela ? Cherchait-elle à me provoquer ? Au moment où j'allais lui mentionner qu'elle se trompait sur mon compte, le médecin était entré pour lui signer son congé.

Je n'oublierai jamais son regard. Ses yeux se sont illuminés pour la première fois depuis son admission. Elle avait déjà oublié notre conversation. Plus rien n'importait, sauf une chose : la dose qui l'attendait. Comment peut-on avoir hâte de se détruire ? De se tuer peu à peu ? Goutte à goutte. Directement dans les veines. Peut-être parce qu'elle est déjà morte.

C'est vrai que je ne peux pas comprendre parce que je n'ai jamais pris de drogues. J'évite ces substances sachant que je suis une proie facile pour une quelconque forme de dépendance, trop intense, trop extrême dans tout ce que je fais. Trop vulnérable et trop seule, trop sombre, je dirais aussi. De même pour Elsa sans doute. Elle va cesser de se droguer le jour où elle mourra. J'espère avoir tort.

Les mots d'Elsa résonnent dans ma tête. Pourquoi suis-je toujours persuadée de n'avoir besoin de personne ? Comme Elsa. Moi aussi, j'ai toujours cru que je ne pouvais compter que sur moi-même dans la vie. Les autres nous déçoivent, nous abandonnent. L'être humain est seul de sa naissance à sa mort. Et si j'ai tort ? Je ne veux pas me retrouver seule comme Elsa. À me battre contre tout. À me consumer un peu plus chaque jour. Je la juge sans véritablement la connaître, mais c'est l'impression qu'elle m'a donnée. Je ne consomme pas de drogues, mais je me comporte presque comme elle. Je me réfugie dans la solitude volontairement pour fuir je ne sais trop quoi, pendant qu'elle s'échappe peut-être dans la drogue pour être moins seule. Et moi, je me plains de la vie que je mène ? Pourquoi m'isoler et m'éloigner des gens que j'aime ? Aucune idée. Qu'est-ce qui m'arrive ? Comment retrouver le goût de rire ? Même sans Félix qui me faisait tant rire... Même sans Félix que j'aperçois de moins en moins... Je ne veux pas qu'il disparaisse totalement. Le voir me donne l'illusion qu'il est encore là.

\*\*\*

Je flâne près du fleuve, essayant de me donner le courage d'aller voir Charline, me rappelant comment Félix aimait contempler l'eau. Comme si les vagues pouvaient reconforter, apporter des réponses ou dévoiler des trésors. Comme si l'immensité pouvait être un baume. Depuis le souper chez mes parents il y a quelques semaines, je n'ai pas eu de nouvelles ma sœur. Comment me faire pardonner ? Charline a le don de me dire mes quatre vérités, de remettre les choses en perspective. Cela est difficile à admettre, mais je devrais l'écouter plus souvent. Bon ça suffit. Fais une femme de toi, m'aurait dit Félix... Je me dirige vers la librairie.

– Bonjour.

Mon grand-père apparaît tout à coup près de moi, comme s'il m'attendait. Quoiqu'il n'est jamais bien loin de Charline et de la librairie. Il ajuste le rythme de son pas au mien qui avance lentement, appréhendant les retrouvailles avec ma sœur.

– Bonjour, Léon.

– Je suis content de te voir. Je n'ai pas souvent cette chance.

– Moi aussi, je suis contente.

Nous marchons côte à côte, gardant le silence. Léon m'observe du coin de l'œil, semble vouloir me dire quelque chose, sans oser. Est-ce que tout le monde a peur de

m'adresser la parole ? Craignent-ils que j'explose d'une minute à l'autre, à la moindre remarque ? Au bout d'un moment, Léon se décide enfin.

– Tu pousses les gens à garder leurs distances. Je me tenais loin, espérant qu'un jour tu me laisses approcher. Je vieillis. Je ne serai pas toujours là. Charline a besoin de toi aussi...

– Suis-je vraiment si ignoble ?

– Non, ce n'est pas ce que j'ai dit. Tu es indépendante et tu n'en fais qu'à ta tête, mais nous t'aimons.

Léon se rapproche de moi, me prend la main. Il me guide jusqu'à la librairie. Sa sagesse et sa tendresse me réconfortent.

Par la vitrine, j'aperçois Charline, assise sur un coussin dans le coin pour les enfants, lisant une histoire à Sara.

Je m'en veux de tenir ma sœur à distance. Est-ce par jalousie ? Est-ce que j'essaie de me venger parce qu'elle rebondit mieux que moi dans la vie ? Parce qu'elle a toujours été plus proche de Félix que moi ? Finalement, je n'arrive qu'à me punir.

Le souvenir d'Elsa ressurgit lorsque je pousse la porte de la librairie sous le regard attentif de Léon. Peut-être qu'Elsa et moi avions tout faux. Il est possible de compter sur certaines personnes, de leur accorder notre confiance. J'aurais souhaité pouvoir lui dire et qu'elle puisse me croire. Sans le savoir, elle m'a sortie de mon cynisme, de ma solitude... Finalement, c'est elle qui m'a aidée. Et non, le contraire. J'aurais tellement aimé la sauver... Mais il s'avère utopique de penser que j'aurais pu la libérer de sa dépendance ; il n'y a qu'elle qui peut prendre sa vie en main.

Charline lève les yeux ; son visage s'illumine. Je lui souris. Sara court vers moi et se précipite dans mes bras.

Elsa n'a peut-être pas la chance d'avoir une sœur qui l'impressionne, de qui elle a tant à apprendre, une nièce à cajoler et un frère qui veille sur elle...

Charline me prend dans ses bras ; j'étouffe tellement elle me serre fort. Je lui rends son étreinte, puis recule d'un pas. Charline prend ma main et la pose sur son ventre. Elle me sourit et hoche de la tête pour répondre à ma question muette. Des larmes coulent sur mes joues. Charline les essuie du bout des doigts. La vie est parfois plus forte que tout.



## Vivre sans toi

Cela ne devait pas se passer ainsi.

Tu aurais dû faire sa connaissance en même temps que moi.

Mais tu n'étais pas là.

Alors me voici dans cet endroit que je déteste. Où j'aurais aimé ne jamais remettre les pieds. Je suis désolée de ne pas être venue te visiter avant. Je n'en avais pas la force. Pour Mia, il fallait que je m'efforce de venir, de mettre un pied devant l'autre jusqu'ici, jusqu'à toi. Pour te la présenter.

Mathias, mon amour, voici Mia, notre fille.

Mia, ma chérie, ton père, Mathias.

Oui, il se trouve ici. Sous cette pierre. Ma puce, je l'admets, ce n'est pas facile à concevoir. Il n'y a rien à comprendre. Personne ne sait pourquoi la vie se termine ici. Personne ne veut cela. Mais c'est ce qui attend tout le monde. Mais cela t'est arrivé trop tôt, Mathias.

Mon amour, notre fille est adorable, non ? Elle a ton air espiègle et elle aime autant rigoler que toi. C'est à elle que tu parlais, elle que tu voyais grandir à travers mon ventre qui grossissait. C'est elle que tu n'as pas vu naître. Rien ne s'est passé comme prévu.

Je m'accroupis au sol et dépose Mia. Une fine couche de neige recouvre le cimetière désert. Comme la journée de ton enterrement. Je me souviens de cette journée-là que par bribes, des morceaux épars d'un casse-tête que j'essaie d'assembler pour reconstituer les événements. J'étais désorientée, absente, l'ombre de moi-même, seule malgré toutes ces personnes qui m'entouraient et me supportaient. Mais la résolution du casse-tête ne change rien. *Tu n'es plus là*. Peut-être qu'un jour ces mots cesseront de me broyer l'âme. Peut-être qu'un jour j'accepterai ces mots... Peut-être... Mais ces mots exprimeront toujours la réalité.

Je tends le bouquet de fleur à Mia et lui dis de le déposer au pied de la pierre tombale. Je lui murmure que tu enterré là. Que pour moi ce n'est pas vraiment à cet endroit précis que tu te trouves, mais plutôt dans mon cœur, mon âme, que tu vis en moi. Comment lui expliquer ? Je ne comprends pas moi-même ce que tu fais là. Je n'accepte pas encore que tu sois ici. Peut-être est-ce trop tôt pour lui parler de tout ça ? Elle comprendra bien assez vite que la vie est parfois cruelle et injuste.

Elle m'écoute sans me regarder ; l'épithète semble attirer son attention. Ses doigts délicats frôlent les lettres gravées dans la pierre qui forment ton nom : Mathias Proulx. Comme si elle récrivait les caractères. Elle se lasse de ce manège et se retourne vers moi en souriant. Son sourire s'efface quand elle voit mes larmes. Elle me tend les bras. Je la prends et lui flatte le dos.

Mon amour, je dois partir pour préparer le premier Noël sans toi. Ce sera une belle journée. Pour Mia. À bientôt, Mathias. Je reviendrai. Est-ce que tu vois ce baiser que je t'envoie de la main ?

Même après plusieurs mois, j'ai l'impression que tu vas réapparaître un jour. Comme si ça ne se pouvait pas que je ne te revoie jamais. Je t'imagine arriver en habit de père Noël ce soir pour amuser les enfants, pour éblouir ta fille surtout. Si tu étais là, c'est sans doute ce que tu ferais. Tu aurais été un père formidable. Et un excellent père Noël le temps d'une soirée.

J'ai pensé ne pas décorer de sapin cette année, mais je dois essayer de transmettre mon amour pour Noël à Mia. Même si cette année, j'aurais relégué les festivités aux oubliettes.

J'ai toujours aimé Noël, tu le sais. D'aussi loin que je me rappelle. L'odeur du sapin. Les décorations colorées. Les chansons de Noël. Se rassembler en famille autour de la nourriture. Des tonnes de bouffe. Des repas festifs où se nourrir est un prétexte pour partager et se réunir, où la gourmandise et l'abondance sont reines. La féerie de Noël m'émerveille. Cette année, je ressens moins la fébrilité de la fête ; j'appréhende cette journée depuis quelques semaines.

C'est toi qui allais acheter le sapin. Je n'ai pas eu la force d'y aller et finalement François m'a offert de m'en ramener un. Je me suis demandée pourquoi la tradition de décorer le sapin le matin du réveillon n'avait pas été perpétuée avec les années. Ma famille l'a toujours fait cette journée-là. D'ailleurs, la première année que nous avons habité ensemble, il a fallu que je te convainque d'orner le sapin plus tard. Si je t'avais écouté, le sapin aurait trôné dans notre salon dès le mois de novembre. Mais finalement, tu avais adoré l'expérience et je n'ai plus eu besoin de te persuader les années suivantes. T'en souviens-tu ?

Ce matin, je poursuis la tradition avec Mia. Je me verse un bol de café au lait et décore le sapin en écoutant de la musique de Noël. Comme avant. Presque.

Mia est sur le sol. Elle joue avec les boules, les lumières, les guirlandes. Elle lève parfois la tête pour m'observer avec ses grands yeux bleus. Elle a tes yeux. Je te vois quand je la regarde. Peut-être que ce sera moins triste dans quelques années, peut-être même l'an prochain quand Mia marchera et qu'elle m'aidera à décorer. En ce moment, tout ce qui occupe mon esprit, c'est ton absence. Tu n'es pas là pour suspendre des décorations dans le sapin avec moi. Tu n'es pas là pour me sourire, pour m'observer d'un regard amoureux. Tu n'es pas là pour fredonner des airs de Noël. Tu n'es pas là pour préparer mon café comme tu en avais l'habitude presque tous les matins. Tu n'es pas là pour le premier Noël de Mia. Tu n'es pas là pour la voir grandir. Tu n'es pas là pour la voir ramper, se traîner à quatre pattes ou se tenir debout en chancelant. Elle va bientôt marcher et tu ne verras pas ses premiers pas. Tu n'étais pas présent à sa naissance. Tu ne seras pas là pour son premier anniversaire. Tu ne seras plus jamais là. Les premières fois, ce sont les pires. Comme aujourd'hui. La première visite au cimetière depuis ton enterrement... Tu n'es pas là. Pour toujours. Tout est différent.

Je ne prends pas autant de plaisir aux préparatifs du réveillon. Peut-être que ce n'était pas une bonne idée de recevoir ma famille cette année. Peut-être aurais-je dû laisser ma sœur nous accueillir comme elle le souhaitait. J'ai proposé que la fête se déroule ici parce que je voulais me changer les idées. Décorer, préparer un souper, ramasser. M'occuper le plus possible. Pour ne penser à rien. Du moins, pas à toi.

Dans quelques heures, tout le monde va être là. J'aurais envie de dormir toute la journée et toute la soirée, me réveiller dans deux jours, quand Noël sera du passé. Est-ce qu'un jour j'aimerai à nouveau Noël ? Autant qu'avant ?

Mon amour, j'ai besoin de toi. Aide-moi à me ressaisir. Je me sens vide.

Marie s'occupe de Mia pendant que je suis à la salle de bain. Je ne peux pas rester ici indéfiniment. Sauf que j'y suis depuis plus de quinze minutes, assise au sol, le dos appuyé sur le comptoir, à pleurer. Tout pourtant semblait aller. Je m'occupais de mes invités, en parfaite hôtesse, m'agitais pour ne pas me rendre compte que la seule personne à qui je ne servais pas de verre de vin, c'était à toi, mon amoureux. J'ai pu m'en servir aussi puisque je n'allait plus Mia. Avant ce soir, je n'avais pas réalisé que le vin m'avait manqué pendant ma grossesse. Quoique l'idée d'ouvrir une bouteille de vin, si tu n'es pas là pour la partager, me semble beaucoup moins intéressante.

Si ma famille n'était pas là, je prendrais un bain pour me calmer. L'eau me console, me permet d'oublier. Je te pleure souvent dans le bain. Mathias, tu te rappelles comment nous aimions prendre des bains ensemble ?

On cogne à la porte. « Oui, j'arrive. J'ai presque fini. », dis-je avec une voix la plus assurée possible.

Je me relève, m'essuie les yeux. Dans le miroir, j'ai un air épouvantable. Mes yeux injectés de rouge présentent une trace ineffaçable de mes pleurs. Je les tamponne un peu ; j'essuie les marques noires sous mes paupières. Je me remets du rouge à lèvres et du mascara, replace mes cheveux blonds bouclés. Allez, chéri, aide-moi à passer à travers la soirée. Je sors comme si tout allait bien. François me sourit et entre dans la salle de bain.

Si quelqu'un remarque mes yeux bouffis, personne n'en dit mot.

J'ai l'impression d'être ici sans y être. De vivre la soirée sans la vivre. Comme si je suis absente de mon corps. Comme si ma vie continue, mais sans moi.

Je remplis les verres sans y porter attention. Ma sœur vient m'enlever la bouteille de vin des mains et je me précipite pour mettre du sel sur la tache rouge qui s'étend sur la nappe blanche. Si seulement le sel avait le pouvoir de tout effacer... Ce serait si simple...

Marie m'observe. Elle s'inquiète pour moi. Quand je lui affirme que je vais bien, elle ne me croit pas. *Je vais bien*. Ces mots que je prononce sonnent faux, comme si j'essaie de me convaincre de leur véracité. Si seulement le fait de les proclamer pouvait faire en sorte qu'ils s'ancrent en moi, que je les ressente, que j'aie mieux.

Je dois admettre que la soirée se déroule plutôt bien jusqu'ici — exception faite peut-être de ma crise de larmes dans la salle de bain. Entre chaque service du repas, nous prenons une pause pour donner les cadeaux, cela étire le plaisir. Mia est aux anges. Elle joue avec les boîtes plutôt que de les déballer. Le papier coloré qui expose des rennes, des pères Noël, des feuilles de gui, des cadeaux et des bonhommes de neige, l'intéresse encore plus que le contenu des boîtes. Elle s'amusera plus tard avec ses jeux, ses toutous et ses poupées. Elle va sans doute dormir avant la fin de la distribution. Cela m'étonne même qu'elle soit encore réveillée à cette heure tardive ; la féerie de Noël doit l'éblouir. La voir sourire me réchauffe le cœur. Elle semble avoir oublié sa rencontre traumatisante avec le père Noël un peu plus tôt. À la vue du père Noël, elle a eu peur et elle s'est accrochée à mon cou en pleurant. Je suis allée m'asseoir sur François avec Mia, pour lui prouver qu'elle n'avait rien à craindre, mais elle s'est mise à hurler plus

fort en se cachant la tête dans le creux de mes bras. Rien à faire pour la rassurer ou la consoler. Elle a cessé de pleurer seulement quand le père Noël est parti. Mia étant la seule enfant de la famille, François a rapidement abandonné son costume. Que peut craindre un enfant à la vue d'un homme à la barbe blanche vêtu d'un costume soyeux blanc et rouge ? Quoique ma mère vient de m'apprendre, même si je ne m'en rappelle pas, que j'ai aussi été effrayée par le père Noël. C'était mon père qui était déguisé cette année-là. Est-ce que Mia aurait eu aussi peur si c'était toi qui avais été déguisé ? Probablement que oui, puisque comme moi, elle n'aurait sans doute pas reconnu son père sous la barbe très fournie.

Je borde Mia, complètement épuisée, dans son lit. Même avec les voix fortes et la musique, elle s'endort rapidement, avant que je puisse entamer la troisième page du récit que je lui lisais, *La plus belle histoire d'amour* de Dominique Demers, qui raconte une naissance. C'est Mia, ma plus belle histoire. Notre plus belle histoire. Mia est encore trop jeune pour apprécier réellement ces pages, mais je l'initie à la beauté des mots. J'aurais souhaité avoir un autre enfant avec toi, une sœur ou un frère pour Mia. Je récite ce livre davantage pour moi que pour elle.

Au salon pendant mon absence, ils ont entamé la bouteille de porto. Je m'en verse un verre et m'installe dans un fauteuil. Tous les gens que j'aime profondément sont ici avec moi : mes parents qui t'adoraient, ma sœur Marie et son amoureux François qui, avec les années, était devenu un ami précieux pour toi, François avec qui tu parlerais de tout et de rien en ce moment si tu étais là.

Même si le sapin rayonne de lumières multicolores, même s'il embaume la pièce d'effluves, il me déprime. J'éprouverai un tel soulagement en le balançant dehors dans quelques jours, dès le jour de l'An passé.

François raconte comment il n'en peut plus d'aller toutes les semaines visiter sa mère qui ne le reconnaît pas la plupart du temps. Je n'écoute que d'une oreille distraite, regarde le bouquet de fleurs sur la table, essaie de penser à autre chose. En ce moment, ce genre d'histoire peut me faire exploser en sanglots. Sa mère, atteinte de l'Alzheimer, s'adresse à François comme si c'était tantôt son mari, tantôt Antoine son frère, tantôt un inconnu, et parfois, pour un court laps de temps, elle le reconnaît. Quand elle prend momentanément conscience de son sort, elle est terrorisée de réaliser qu'elle oublie, qu'elle s'absente d'elle-même peu à peu. La femme qu'elle a été n'existe plus. Mon

beau-frère ne peut pas se consoler en se disant qu'un jour l'état de sa mère s'améliorera ; tout ira de pire en pire. Impuissant, il ne peut que l'accompagner dans cette descente aux enfers. Mathias, toi son grand ami, tu n'es pas là pour le supporter dans cette terrible épreuve.

Je crains de vieillir si c'est le sort qui m'attend. Perdre ses souvenirs, n'est-ce pas ce qui peut advenir de plus terrible ? Oublier, c'est disparaître, c'est mourir. Qui prendra soin de moi s'il m'arrive quelque chose maintenant que tu n'es plus là ? L'avenir est effrayant sans toi. J'espère ne jamais t'oublier. François n'accepte pas que sa mère soit condamnée ; on n'est jamais prêt à perdre quelqu'un qu'on aime. Je n'étais pas préparée à être séparée de toi. Mathias, est-ce que tu m'entends ? Fais-moi un signe. Allez, s'il te plaît. Je fixe la lampe, espérant qu'elle vacille, que la lumière clignote. J'observe les rideaux ; ils ne bougent pas. Rien ne se passe. Je suis ridicule. Les morts ne reviennent pas. Ils ne font pas de signes. Je m'accroche au moindre espoir ; je crois même à l'impossible.

Mes doigts triturant le pied de ma coupe de porto. J'aimerais changer de sujet, mais n'ose pas interrompre François. Qu'est-ce qui lui a pris de parler d'un sujet si sombre pendant le réveillon de Noël ? Je m'en veux de lui reprocher cela. Comme s'il y avait un bon moment pour discuter des choses graves. Je suis injuste. Cette conversation me rend triste, voilà pourquoi elle me dérange. Je ne parviens pas à exprimer ce que je ressens à propos de ton départ. Sauf à toi, ce qui est insensé puisque tu ne m'écoutes pas, que tu ne me réponds pas... Tant que je réussis à refouler mes larmes, tout va bien. Ne rien laisser transparaître.

Après plusieurs minutes, incapable d'en entendre davantage, je me lève pour aller ranger la cuisine. Je dépose les assiettes dans le lave-vaisselle en essayant de chasser les idées noires qui me rongent. J'ai envie de tout détruire autour de moi. Mais cela ne changerait rien. Cela ne te ramènera pas à mes côtés. Penser à autre chose. À celle qui est toute ma vie maintenant. Mia. Mes ailes. Mon bonheur. Grâce à elle, j'ai une raison de me lever le matin, de vivre, de retrouver un équilibre dans ma vie.

Personne ne m'a vue pleurer depuis les funérailles, sauf Mia qui m'a surprise de rares fois, je ne m'y autorise que quand je suis seule. Mes parents et ma sœur ne demandent que d'être présents pour moi, de me consoler, de m'écouter. Je ne veux pas être un fardeau pour eux. Je veux t'oublier. Non, je veux tout, sauf t'oublier.

Je sursaute quand ma sœur me touche l'épaule. Elle fronce les sourcils, m'interroge du regard. Et là, je ne tiens plus. Les larmes coulent sur mes joues sans que

je puisse les interrompre. Marie me serre dans ses bras : « Ça va aller, Élie. Pleure, ça va te faire du bien. Je suis là. Tout va bien aller. » Rien de ce qu'elle peut me dire ne pourrait me reconforter. Elle me caresse le dos, les bras, les cheveux. Je voudrais me débarrasser de ma peine, l'abandonner dans ses bras.

Au bout d'un long moment, je me calme. Qu'est-ce qui m'arrive ce soir ? Je ne pleure pas comme ça d'habitude. La plupart du temps je suis seule avec Mia et me sens alors moins triste que ce soir, entourée de plusieurs personnes. Comment puis-je me sentir esseulée quand je ne le suis pas ? Est-ce que mes sentiments que je refoule depuis quelques mois pour être forte pour Mia refont surface aujourd'hui ? Suis-je susceptible de m'effondrer à tout moment ?

Marie et moi revenons dans le salon, laissant l'épisode larmoyant derrière nous. Mes parents racontent leur projet de voyage pour l'été ; ils vont enfin réaliser un rêve : visiter l'Italie. J'apprécie ce sujet plus léger, participe à la conversation et me réjouis pour mes parents. Le reste de la soirée se déroule sans heurt. Nous passons une agréable soirée de Noël. Malgré tout.

Marie voulait rester pour me tenir compagnie et me reconforter, mais j'ai insisté pour qu'elle rentre avec François. Elle a souvent dormi ici dans les derniers mois. Il faut que j'apprivoise ma solitude.

J'enfile ta chemise noire avec des rayures bleues. Au début, elle avait encore ton odeur, ta fragrance épicée, mais plus maintenant. À présent, je réinvente ton odeur. Je vaporise ton parfum sur tes chemises, sur les draps. Quand ta bouteille sera terminée, j'en achèterai une autre. Comment puis-je faire mon deuil de toi si je ne te laisse pas partir ?

Je t'imagine dans la nuit, près de moi. Pourquoi ne serais-tu pas un fantôme visible à mes yeux ? Comme dans certains livres ou certains films. Je t'entends rire, me demander si je suis sérieuse ou complètement folle. C'est ça, ris de moi. Ce que j'exprime est insensé, mais tout ce que je désire, c'est te voir encore. J'envisage toutes les possibilités. Créer un monde où tu serais là. Tracer le contour de ton être avec mes doigts. Te toucher. T'inventer. Te rêver. Te faire revivre. Je crains d'oublier les traits de ton visage, la douceur de ta peau, de tes mains, les formes de ton corps, ta voix, tes

caresses, ta façon de m'embrasser, de me faire l'amour. Me remémorer tes moindres détails sans cesse.

Je te vois partout. Dans tout. Pourtant, ta chemise n'est pas toi. Ton parfum non plus. Ni les fleurs que j'achète pour avoir l'impression que tu m'en offres toujours. Tu n'es pas caché dans les objets. Sinon, je t'aurais trouvé depuis longtemps puisque je t'ai cherché partout.

Il y a quelques mois, j'ai peint ton portrait sur une toile pour ne pas t'oublier et pour le montrer à Mia. Je recommence sans cesse cette esquisse qui ne pourra jamais te correspondre parfaitement. Tu le sais, je n'ébauche pas de portraits ; mes œuvres sont abstraites. Vais-je réussir à reconstituer chacun de tes traits, à créer un tableau qui te ressemble ?

L'art me permet de m'évader. Les couleurs exultent sur la toile et atténuent l'âpreté. Peut-être que cette fois-ci je ne devrais pas utiliser l'art pour fuir la réalité. Je refuse de te laisser mourir ; j'essaie de te recréer. Sans succès. Et que ferai-je si je réussis ? Cela ne changerait rien. Tu trouves cela ridicule, je le sais. Il faut que je cesse cette obsession. Je refuse ton absence, la ressasse encore. Je détruirai tes portraits. Il le faut. Pour renoncer à nier l'évidence. Pour cesser d'entretenir une illusion.

Ne plus songer au passé. Penser à Mia. À l'avenir. Accepter que cet avenir se vive sans toi. Vivre le moment présent. Tirer un trait. Être consciente de la chance que j'ai d'avoir Mia, ma famille, mes amis, mon travail d'artiste, d'être vivante. Je suis vivante. Contrairement à toi, j'ai survécu à l'accident. J'en suis sortie indemne tout comme Mia que je portais dans mon ventre. Affronter un jour à la fois. Avancer pas à pas. *Tout va bien*. Tout ne peut que mieux aller maintenant, non ? Chéri, aide-moi à reprendre mes esprits.

Demain, comme tous les matins depuis ta mort, je me réveillerai, me retournerai dans notre lit pour te caresser, je murmurerai ton nom, et puis, soudain, comme un coup de massue me frappant en plein cœur, je rencontrerai le vide, serrerai un oreiller où tu ne poses plus la tête, humerai ton parfum qui s'évapore un peu plus chaque jour, me souviendrai que tu n'es plus là.

J'apprends petit à petit à vivre sans toi, Mathias. J'apprivoise la douleur qui m'habite, qui sera là pour toujours. Avec le temps, elle ne va pas disparaître, peut-être qu'elle ne s'atténuera pas non plus, mais je vais de mieux en mieux cohabiter avec elle. Elle fera partie de moi. Je tenterai de rester entière. Malgré ce désert dans mon cœur.



Dans mon âme. Cette âme triste à jamais. Demain, ça ira mieux. Le réveillon sera derrière moi. Le prochain Noël sera moins pénible. Forcément. Du moins, je l'espère.

Étendue dans notre lit depuis quelques instants, j'entends les pleurs de Mia. Elle était profondément endormie quand le condo était bruyant. Maintenant qu'il est silencieux, elle se réveille. Je me dirige vers sa chambre, la prends dans mes bras et reviens dans notre lit. Je devrais cesser de faire ça ; il paraît que ce n'est pas une bonne idée de laisser les enfants dormir avec nous. D'ailleurs, il semblerait aussi que ce n'est pas une bonne idée de s'adresser aux fantômes... Comme tu vois, je m'en contrefiche de ce qui est bien ou pas. Je ne comprends pas ce qui pourrait être néfaste pour Mia de se trouver avec sa mère, dans une chaleur et un amour maternel. Elle pourrait très bien dormir sans moi ; c'est moi qui ne peux plus fermer l'œil sans elle. Quand elle se réveille, je la couche près de moi, parfois je la borde directement dans notre lit. J'avais décidé ces derniers jours d'espacer les nuits où elle dormait avec moi. Pour m'habituer à être seule. Mais ce soir, je n'ai pas pu résister, c'est le réveillon de Noël après tout. Demain il sera encore temps de la laisser dans son lit.

Mia s'est assoupie près de moi. À ta place. Du côté gauche du lit. Je la contemple et m'extasie. Son corps frêle se soulève au rythme de sa respiration. Je caresse le pâle duvet sur sa tête. Mon cœur est moins lourd. Je ne suis pas seule. Mia est là.

Bonne nuit, Mathias. Mon amour, je t'aime.



## Un dernier mot

Il est là. Seul. Confortablement installé sur son divan. Comme tous les jours. À une seule différence près : il ne bougera pas, il ne se réveillera pas. Je m'approche, le secoue en vain.

Il est là. À jamais assoupi.

Pendant que j'attends les secours, je retourne près de lui. Je ne quitte pas Thomas des yeux. Je me demande depuis combien de temps il est là. Son corps est froid et rigide. Sa peau a pris une teinte blafarde. Ses paupières sont closes. Je ne pourrai plus jamais plonger mon regard dans ses yeux verts, rieurs et affligés à la fois. Vais-je un jour oublier les traits de son visage empreint de fines rides ou son air moqueur ? Une couverture recouvre ses jambes. Dans les derniers mois, il avait souvent froid. Sa maigreur ne contribuait sans doute pas à le réchauffer. Je passe ma main dans ses cheveux soyeux parsemés de blanc. J'effleure sa joue et pose un baiser sur son front. Des larmes sillonnent mon visage. Thomas ne pourra plus jamais me consoler, me reconforter. Où est-il ? Veillera-t-il sur moi ? Peut-il me voir ? J'ai toujours pensé qu'il n'y avait rien après la mort. Me voilà en train d'espérer le contraire. Pour qu'il reste près de moi. Pour que je le revoie un jour. Pourquoi suis-je si calme alors que j'aurais envie de hurler ?

Je ramasse le livre sur ses genoux : *Franz et Clara* de Philippe Labro. Il relisait souvent ce court roman. Il adorait cette tendre histoire d'amitié qui se noue sur un banc de parc entre un gamin de douze ans et une violoniste de vingt ans. Franz, le jeune garçon, s'amourache de Clara, la soliste. Amour impossible, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent des années plus tard. Je l'ai lu récemment à la suggestion de Thomas. Je me suis attachée aux personnages, l'histoire m'a plu, mais la fin m'a déçue. Pourquoi les histoires d'amour se terminent-elles souvent douloureusement ? Je n'ai pas eu le temps d'exposer mes impressions de lecture à Thomas ; je pensais en discuter avec lui aujourd'hui... Relisait-il le livre pour l'avoir en mémoire quand je lui en parlerais ? Je ne le saurai jamais. Il relisait souvent des livres, ou du moins certains passages, avant de les étudier avec ses étudiants à l'université. Même s'il n'enseignait plus depuis

longtemps, il continuait de relire ses œuvres préférés. Thomas jouait au professeur avec moi ; il aimait m'apprendre. J'adorais qu'il le fasse.

Dans sa main, Thomas tient une photographie qui lui servait sans doute de signet. Amandine, magnifique, est assise au piano, la tête penchée. Elle ne regarde pas l'objectif, elle semble concentrée. Ses doigts fins pianotent. Un crayon retient sa longue chevelure en chignon. Une mèche rebelle lui tombe sur la nuque. Je replace la photographie dans le livre. J'aurais aimé connaître Amandine, cette femme si précieuse pour mon meilleur ami.

Et si je ne l'avais pas trouvé, Thomas ? Comment est-ce possible de mourir seul ? Personne ne se préoccupait de lui. Personne n'a remarqué son absence. Pas d'enfants, pas de proches qui s'inquiétaient pour lui. Une mort inaperçue. Ou presque. Je me souciais de lui. J'étais sa seule amie. Sa seule amie encore vivante.

Je me suis attachée à cet homme dès notre premier rencontre. Son regard était tellement triste que j'avais envie de le serrer dans mes bras. En passant un moment avec lui, j'avais déjà l'impression de le connaître davantage que mon père. Parfois, pour nous amuser, nous nous appelions « Monsieur Thomas » et « Mademoiselle Léa ». Le « vous » avait rapidement été remplacé par le « tu ». Thomas réussissait toujours à m'apaiser ; il m'aidait à prendre des décisions importantes. Tout le contraire de mon père qui préfère prendre les décisions à ma place, « pour mon bien », dit-il. Comme je ne l'écoute guère, n'en faisant qu'à ma tête, la communication est à sens unique entre nous ; nos rapports se limitent à quelques échanges courtois de temps en temps ou à des querelles dans nos mauvais jours. Nous sommes presque des étrangers l'un pour l'autre. Thomas est le père que j'imaginai dans mes rêves.

Au moment où je m'apprêtais à le visiter, insouciant, j'essayais de me garder une contenance en sonnant à sa porte ; je ne voulais pas que Thomas voie que j'étais triste, encore bouleversée par une dispute avec mon copain, Benjamin. On se querelle constamment ces temps-ci. Pour tout et pour rien. Je reproche à Benjamin de ne pas suffisamment me consacrer de son temps ; il me blâme de passer le mien avec Thomas. Discussions interminables qui tournent en rond. Des récriminations qu'on se lance sans les attraper. Elles rebondissent sur nous comme si nous ne les laissons pas nous atteindre, comme si nous nous plaçons au-dessus d'elles, comme si nous étions les spectateurs de nos vies, à l'abri des mauvais pas. Comment régler nos différends si nous reprochons à l'autre ce que nous faisons nous-mêmes ? J'étais partie en claquant la porte pour me réfugier chez Thomas. J'avais besoin de son épaule. Je savais déjà ce

qu'il allait me dire. Il me répéterait que je méritais mieux que ça. À force de l'entendre, peut-être que je finirai par le croire.

Je sonnais à sa porte sans obtenir de réponse. Il s'isolait de plus en plus ces temps-ci, ne sortait presque plus. J'étais son seul lien avec la réalité. Aussi étrange que cela puisse paraître, Thomas ne vivait que pour mourir. Il ne cuisinait plus, c'est pourquoi je lui apportais souvent des plats que j'avais préparés. J'ai sorti de ma poche la clé qu'il m'avait donnée quelques mois plus tôt. « Au cas où », m'avait-il dit. Au cas où quoi ? avais-je eu envie de lui répondre. Mais je m'étais retenue ; j'appréhendais sa réponse. Il arrivait souvent qu'il ne m'entende pas à cause de la musique qu'il écoutait très fort. De fait, la musique classique m'a happée dès que j'ai ouvert la porte. La possibilité qu'un jour je le découvre inconscient m'angoissait. « Thomas ? Thomas ? » Cette absence de réponse n'augurait rien de bon, m'oppressait. Le salon était dans la pénombre, les rideaux étaient fermés. Je me suis dirigée vers la stéréo pour éteindre la musique et en me retournant, je l'ai vu. La scène, ancrée en moi, me hantera, me rappellera son absence.

Il voulait mourir pour rejoindre enfin son Amandine. Ce désir devrait-il me consoler ? Il n'en est rien. Cela n'atténue pas ma peine. Il aura quand même dû patienter quelques années avant que son souhait soit exaucé. Comme si malgré ce qu'il disait, quelque chose ou quelqu'un le rattachait encore à la vie... Ou était-ce simplement la vie en elle-même ? Il m'en parlait souvent de ce désir de retrouver l'amour de sa vie. Cela me dépassait que quelqu'un rêve tant de disparaître quand tant de personnes prient pour le contraire, pour vivre. Personne ne vaut la peine qu'on meurt pour elle. Pourquoi l'amour devrait-il être si absolu ? Thomas ne voulait pas mourir ; il voulait être avec Amandine. Mais rien ne confirme que la mort lui a rendu son amour. J'espère que oui.

C'était le sujet préféré de Thomas : l'amour. Sa raison de vivre. Sa raison de mourir. La dernière fois que j'ai eu une conversation avec lui, il y a quelques jours, il m'a encore parlé de son Amandine. De leur rencontre dans un bar où elle jouait ; il ne se lassait jamais de relater ce souvenir. Il savait raconter une histoire. Il multipliait les détails ; je pouvais imaginer la scène comme si j'y étais. Sa voix feutrée et son ton théâtral me berçaient ; ses récits me subjuguèrent. Surprenant qu'il n'ait pas essayé d'écrire des romans. Quand je le lui ai mentionné, il a repoussé l'idée du revers de la main, comme si c'était inconcevable. Je me souviens de ses derniers mots : « Aimes-tu ? » Pardon ? avais-je pensé sans le formuler, mais Thomas avait deviné mes pensées : « Tu as bien compris. L'important, c'est d'aimer. Tout le reste n'a aucune importance

sans l'amour. La vie se résume à aimer. Il n'y a d'ailleurs que l'amour qui peut faire accepter la mort. » Pas encore cette histoire d'amour et de mort. Qui aime à ce point ? Suis-je trop déçue par mon couple pour croire en l'amour ? « Bien sûr que j'aime », avais-je articulé sans réfléchir, sans le regarder. Je lui avais souri puis j'étais partie. Si j'avais su que c'était les derniers mots que nous échangeions, je serais restée. J'aurais discuté avec lui jusqu'à ce qu'il me mette à la porte, ce qu'il n'aurait jamais fait. Je l'aurais supplié de tout me dire, de tout m'apprendre encore, de m'enseigner sa vérité sur la vie, sa sagesse. Il me reste tant de questions sans réponses maintenant... Qui me répondra dorénavant ? Comment sait-on si on aime vraiment ? Quand je l'écoutais parler d'Amandine, je me demandais si j'avais déjà éprouvé autant d'amour pour qui que ce soit. Peut-on vraiment aimer quelqu'un davantage que soi-même ? Sur le coup, je n'avais pas saisi, mais l'amour dont il parlait était multiple ; il faisait peut-être allusion à notre relation. Et je ne lui ai pas dit que c'était réciproque...

J'aurais aimé être près de lui pour son dernier souffle. C'est terrible de mourir seul. Je lui aurais tenu la main. Plus personne ne le touchait, à part moi. Je lui massais souvent les mains. Cela l'apaisait, le soulageait un peu de son arthrite. Mais surtout, il aimait la douceur de ma peau contre la sienne, me disait-il. Quand je partais, il me retenait la main ; il ne voulait pas se retrouver seul à nouveau.

\*\*\*

Thomas m'a tout légué. Comme il n'avait que moi, il avait fait changer son testament. J'avais essayé de l'en dissuader, sans succès ; je ne croyais pas être celle à qui tout devait revenir. Et maintenant, cela implique que je vais devoir vider sa maison et la vendre. Que de choses à trier. Le contenu d'une maison, est-ce tout ce qui reste d'une vie ? J'erre dans chaque pièce. Je n'ai pas la force de commencer à trier.

Quelques secondes... et toute une vie s'envole... Comme ça. Tout simplement. La vie ne tient à rien. Je me sens petite tout à coup. Une infime particule dans l'univers qui ne m'appartient pas, que je ne contrôle pas. Un monde dans lequel, un jour, je ne serai plus. Pourquoi vivre pour mourir ?

Dans la chambre de Thomas, son lit est fait alors qu'il n'accomplissait plus cette tâche depuis longtemps. Depuis la mort d'Amandine. Je sursaute en voyant une

enveloppe sur sa commode. Je m'étonne de ne pas l'avoir remarquée avant. Mon prénom y est inscrit en grosses lettres noires. Je m'empresse de l'ouvrir.

*Chère Mademoiselle Léa,*

*Je te remercie d'avoir partagé ma vie ces dernières années. Ton amitié m'a procuré des ultimes moments de joie. De là-haut, Amandine a permis notre rencontre. J'aurais aimé que tu aies la chance de la connaître.*

*Ne sois pas triste de mon départ ; il est temps pour moi. C'est dans l'ordre des choses. Si je suis encore là, malgré toutes mes prières pour rendre l'âme, c'est grâce à ta présence qui me rattachait à la vie...*

*Ne m'oublie pas. Ou plutôt n'oublie pas ce que je t'ai dit. Aime. Aime. Aime. Il n'y a que de cette façon que tu pourras peut-être affronter la mort avec sérénité. Je dis bien peut-être... Ne te presse pas, tu as encore la vie devant toi... Mais ne tarde pas trop parce que la vie est courte.*

*Je te souhaite une vie de bonheur et d'amour. (Je t'entends soupirer... Peu importe. Dans ton cœur, tu me crois. Tu le sais que j'ai raison !) Je te le dis encore... Tu te mens à toi-même en ce qui concerne la relation que tu vis en ce moment. Tu le sais, non ? Offre ton cœur à quelqu'un qui le mérite...*

*Merci pour tes repas. Tes visites. Ton écoute. Ta présence. Tes propos. Merci pour tout. Surtout, merci d'être toi. Tu es une jeune femme magnifique, charmante, généreuse, passionnée et exceptionnelle. Continue d'être curieuse, ne cesse jamais d'apprendre, conserve ton inépuisable gourmandise... Tu es douée pour le bonheur (même si tu l'ignores) alors sois heureuse. Je suis désolé de te l'apprendre, mais tu es une fausse cynique. Malgré ce que tu essaies de dégager pour te protéger, tu es beaucoup plus optimiste que pessimiste. Et tu es beaucoup plus courageuse que tu penses. Je suis fier de toi. Sache qu'avec toi, j'ai su ce que cela aurait été d'être un père. J'espère avoir été pour toi au moins un ami puisqu'un père, tu en as déjà un.*

*Une dernière chose... Il y a une boîte pour toi au grenier. Je t'offre ce qu'elle contient. Des livres dont nous avons discuté, des disques que je désire que tu écoutes, les photographies que tu as prises de mon dernier anniversaire et quelques autres choses que je te laisse le soin de découvrir toi-même... Tout ce que je possédais est*

*maintenant à toi, fais tout ce que tu souhaites avec ce qui m'appartient, mais j'aimerais que tu conserves le contenu de cette boîte...*

*Je t'embrasse, Mademoiselle Léa.*

*Monsieur Thomas*

La lettre est datée de la veille de sa mort, il y a cinq jours. Thomas savait que la fin approchait. Même avec ce ton affligé et funeste, il a réussi à me rendre le sourire. Je relis son message une seconde fois ; les mots dansent dans ma tête. Je fixe les caractères maladroits, écrits d'une main tremblotante.

J'ai déjà un père, mais il ne me connaît pas autant que Thomas qui, lui, m'a devinée dans les moindres détails. Il m'appréciait vraiment pour qui je suis. En lisant la lettre, je me demande même si c'est vraiment de moi qu'il parle. Suis-je vraiment cette fille qu'il décrit ? Comment est-ce possible qu'il me connaisse mieux que moi-même ? Thomas, est-il le seul à m'avoir percée à jour ? Que vais-je devenir sans lui ?

Un escalier étroit et escarpé mène au grenier à partir du deuxième étage. Thomas ne montait plus ici ni au deuxième d'ailleurs ; je l'ai aidé à déménager sa chambre au premier étage il y a déjà plusieurs mois. Il trouvait la maison beaucoup trop grande depuis la mort d'Amandine, mais il ne pouvait se résoudre à la vendre. Trop de souvenirs qu'il disait. Pourquoi s'est-il donné la peine de fournir ce dernier effort pour monter une boîte dans le grenier quand il aurait pu tout simplement la laisser dans sa chambre ? Même mort, il essaie d'attiser ma curiosité. J'avais oublié ce détail, mais il m'avait déjà dit qu'il me réservait une surprise. J'avais insisté pour qu'il me dévoile ce qu'il gardait pour moi, mais sans succès. Ma curiosité le fascinait.

Une pièce mansardée et exiguë constitue le grenier. Plusieurs boîtes couvertes d'une épaisse couche de poussière y sont entreposées. Même le sol est poussiéreux ; mes pieds laissent des traces sur le plancher. Un divan drapé d'une vieille couverture trône dans le fond de la pièce. Des piles de journaux, de livres et d'albums de photos s'empilent et s'éparpillent partout. Au milieu de ce bazar, en plein centre de la pièce, une boîte semble échouée là, seule, bien à sa place. Elle détonne du capharnaüm. Même si mon prénom n'y est pas inscrit cette fois, je sais qu'il s'agit de ma boîte.

En l'ouvrant, je trouve un autre message.



*Mademoiselle Léa,*

*Je fais des mystères avec des riens, mais j'avais le goût de m'amuser un peu...  
Une dernière fois...*

*Après le départ d'Amandine, j'ai craint de l'oublier peu à peu, alors je me suis mis à écrire un journal de mes souvenirs avec elle. J'ai pris goût à l'écriture et finalement, le journal est devenu un roman. Je ne pensais jamais le mener à terme, c'est pourquoi je ne t'en ai jamais parlé... Après tout, ce n'était que des pensées, rien de plus. Tu n'étais pas la première à me conseiller d'écrire, mais quand Amandine était là, je n'en ressentais pas le besoin, j'avais toujours mieux à faire, toutes les excuses sont bonnes pour remettre au lendemain ce qui nous demande des efforts, ce qui nous effraie. Mais voilà, tu m'as donné le courage de transformer ces souvenirs en récit, puis en roman. Hier, j'ai mis un point final à mon manuscrit. Mon premier et mon dernier roman. Je te l'offre.*

*Que penses-tu de ma surprise ? Je regrette de ne pas être là pour voir ta réaction, avoir tes impressions...*

*Bonne lecture !*

*Monsieur Thomas*

Je rentre chez moi avec la boîte, impatiente de débiter la lecture du manuscrit de Thomas.

Benjamin, inquiet, vient à ma rencontre dans l'entrée. Je n'ai pas vu le temps passer, il est tard. Je suis étonnée de le voir. Il n'est jamais là. Si je sortais avec un fantôme, ce serait pareil.

Il m'enlace après m'avoir libérée de ma boîte, embrasse mes joues et mes yeux noyés de larmes, me console, me serre fort, me caresse le dos. Benjamin sait combien j'étais attachée à Thomas, il m'a si souvent reproché notre complicité. Même dans ses bras, je me sens terriblement seule. Thomas me manque. Tout me manque. Nos conversations. Sa sagesse. Ses conseils. Ses suggestions de lecture, de musique. Et même, sa vision de l'amour. Tous les précieux moments que nous avons passés ensemble. Cette amitié qui nous liait. Pourquoi la vie est-elle une succession de deuils ? Pourquoi ma relation avec Benjamin n'est pas aussi simple qu'avec Thomas ? Plus rien ne va entre nous depuis des mois. Je ne suis pas certaine qu'il y ait un *nous* qui existe

encore. Quand nous passons du temps ensemble, nous n'avons rien à nous dire. Nous n'avons pas de projet commun. Notre histoire n'a pas d'avenir. Je ne suis pas certaine qu'elle ait un présent. Pourquoi continuer à espérer un miracle ?

Je m'échappe brusquement de l'étreinte de Benjamin, de cette tendresse qui arrive trop tard. Thomas a raison. Je l'entends me répéter d'aimer. Je n'aime plus Benjamin. J'ose me l'avouer pour la première fois. Cela me semble si clair maintenant. Notre relation s'effrite depuis un bon moment. L'ai-je déjà aimé ? Oui, je l'aimais. Mais ce n'est plus l'amour qui nous lie, mais l'habitude, la peur de la solitude ou je ne sais pas trop quoi d'autre.

Benjamin fronce les sourcils ; il me regarde incrédule. Je tergiverse longtemps avant de prendre une décision, mais quand elle est prise, je ne change plus d'idée et j'agis rapidement. Tout en pesant mes mots — je ne veux pas le blesser — je déballe tout d'un trait à Benjamin : à quel point, je ne suis plus heureuse à ses côtés, je ne veux plus me satisfaire de ce confort, nous étions amoureux jadis, c'est ça que nous devons nous rappeler, et non les derniers mois empreints de disputes et de désillusions. L'amour s'est étioilé, puis il s'est éteint. Tout simplement.

Benjamin m'écoute. Il n'essaie pas de me retenir. Peut-être que je le soulage d'un poids.

Nous discutons jusqu'à tard dans la nuit. Pourquoi est-ce si simple de communiquer après la rupture alors qu'en couple, on ne se parlait plus ?

\*\*\*

Pour le moment, jusqu'à ce que nous ayons pris une décision à propos de notre maison, j'emménage chez Thomas. Je m'y sens déjà chez moi de toute façon. Peut-être ne devrais-je pas vendre sa demeure ? Trop de souvenirs, comme disait Thomas.

Un jour, Thomas m'avait montré à danser la valse. Pendant que nous écoutions une composition d'Amandine, il s'était levé, m'avait tendu la main. Je lui avais assuré que j'étais une exécration danseuse ; fidèle à ses habitudes, il avait insisté et j'avais cédé. J'avais été étonnée de suivre ses pas avec aisance. Je m'étais même surprise à apprécier ce moment, moi qui détestais tant danser. Thomas arrivait à me changer, à m'amadouer, à m'adoucir. À son contact, je suis devenue une meilleure personne. Je suis privilégiée de l'avoir rencontré. Pourquoi ne lui ai-je pas dit ce que je ressentais à son égard ?

Comment vais-je pouvoir le lui dire maintenant ? Savait-il à quel point je l'aimais ? Comment le remercier de toutes ses attentions ?

Son manuscrit dans les mains, je m'installe confortablement dans le lit de la chambre d'amis. Ce serait trop étrange de dormir dans le lit Thomas.

Mon cœur tressaille en voyant la dédicace : « À *Amandine, mon amour, mon souffle, ma vie. À Léa, la fille rêvée que j'ai finalement eu la chance de connaître.* » Bouleversée, je plonge dans la lecture.

Dès les premiers mots, je suis interpellée. Les mots résonnent en moi. Thomas m'apprend et m'accompagne à nouveau. Je devine sa voix, le sens près de moi, comme s'il vivait, comme si le fait de le lire me console de son départ. Son écriture est précise, foisonnante, percutante. Il a toujours su raconter. Les personnages sont attachants. L'histoire originale et intrigante me transporte. Je ne pourrai pas dormir avant d'avoir lu le dernier mot. Son dernier mot.

Je ne connais rien à l'édition, mais je suis persuadée que s'il avait envoyé ce manuscrit à un éditeur, il aurait été publié. Y avait-il songé ? M'en voudrait-il si je m'en occupais à sa place ? Je relis sa lettre. *Fais tout ce que tu souhaites avec ce qui m'appartient...* Réfère-t-il au manuscrit ? Attendait-il de moi que j'aie le courage qu'il n'a pas eu ? Pourtant Thomas me semblait si confiant envers tout. Peut-être a-t-il seulement manqué de temps. Peut-être que son objectif était de terminer la rédaction. Point final.

En lisant son roman, j'ai oublié que j'étais attristée de sa mort et de ma récente séparation. Thomas a écrit pour ne pas oublier et je le lis pour oublier.

Je dois tenter de faire publier le roman de Thomas. Sa mort ne sera alors pas une finalité. Monsieur Thomas continuera de raconter...



**ÉCRIRE POUR L'ÉTERNITÉ**



*Chaque mot est une empreinte*  
Thomas Wharton, *Logogryphe*

*Chaque mot est une demeure*  
Réjean Ducharme, *L'avalée des avalés*

*Les mots sont des épées*  
*Contre les ventres des brouillards*  
Guillevic, *Art poétique*





## Une mer d'étoiles et de mots

*L'écriture n'est pas une fin  
en soi, elle est la nostalgie  
d'un ravissement.*  
Yasmina Reza

La nuit m'enveloppe. La lune et une myriade d'étoiles brillent dans l'obscurité. Je suis seule assise en haut d'un cap sur une chaise en bois, dont la peinture rougeâtre s'écaille, empreinte de l'usure du temps et de la pluie. La brise de la mer me caresse, l'air salin m'enivre. Les vagues qui submergent la grève rompent le silence et me remémorent les vacances de mon enfance. La mer m'apaise, me rend aussi nostalgique, vulnérable. Elle, si grande, moi, si petite. Une infime particule dans un gigantesque univers. La mer tumultueuse, mouvante, impétueuse, vaste, me rappelle que j'existe, exerce un pouvoir sur moi. Malgré mon jeune âge, peut-être est-ce le même que celui que mentionne Jack, le personnage principal dans *Volkswagen Blues*, de Jacques Poulin : « Ce que les vieux contemplant, quand ils rêvent au bord d'un cours d'eau, c'est leur propre mort<sup>1</sup> ». Ou peut-être est-ce tout le contraire ? Devant la mer, je me sens comme devant les mots : silencieuse, admirative, paisible, vivante. Et j'éprouve cette sensation d'embrasser l'infini.

Les yeux perdus dans l'immensité du ciel, je repère la Grande Ourse, rassurante présence. Croire que les étoiles scintillent juste pour moi ce soir, que le firmament, flamboyant loin de la luminosité de la ville, m'adresse des clins d'œil. Je scrute le ciel, espérant y déceler des étoiles filantes, en ce temps des perséides. Rêver au merveilleux, à l'impossible. Le noir opaque s'illumine furtivement. Mon vœu fuse dans ma tête. Prolonger ce moment. J'ose à peine penser : être heureuse. Comme maintenant. Toujours. Un autre étincellement. Un autre souhait. Écrire. Pour l'éternité. Pourquoi pas ? Je suis déjà comblée. J'écris déjà. Il me suffit de continuer. Rien de plus simple, non ?

Un soir d'été comme je les aime : calme et étoilé. Penser à la marée qui monte, qui sera à son point culminant pendant la nuit. Irrépressible envie de demeurer éveillée pour me baigner à la marée haute, pour ne rien manquer, pour tout voir, pour continuer d'être emportée.

---

<sup>1</sup>Jacques POULIN, *Volkswagen Blues*, p. 131.

Me lancer à l'eau, comme l'énonce Robert Lalonde : « Il faut s'immerger, descendre, suivre le courant, lutter contre, sentir, apercevoir avec son corps. C'est ça, la présence : écrire avec son corps<sup>2</sup>. » Écrire quelque chose. N'importe quoi. Mais plonger. Ne pas laisser la page blanche. *S'immerger. Suivre le courant.* Être bercée par les houles. Rester là, sans bouger, attendre le ressac. Nager entre deux eaux. Attendre que mon cœur qui palpite d'allégresse se calme. Espérer que le temps cesse sa course folle.

Je pourrais m'attarder ici, dans ce havre, sur cette chaise, toute la vie. Enfin presque. J'ai l'impression d'être hors du monde et en même temps, entièrement ancrée dans celui-ci. Comment est-ce possible d'être et de ne pas être à la fois ? La lecture et l'écriture me procurent le même effet.

Ce moment tellement pur d'exultation m'effraie. J'ai peur que cela ne dure pas, que le temps altère ce souvenir. Le coucher sur papier. Pour ne pas l'oublier. Pour le revivre. Aussi souvent que je le voudrai. L'art détient le pouvoir d'immortaliser ces moments d'extase, fugaces, précieux, intenses.

Je ressasse souvent le passé. Par nostalgie. Par bonheur. Parfois aussi par morosité : « c'est peut-être de la tristesse, cet énervement sans espoir qui me tient, depuis quelques jours, et que j'endure trop complaisamment. J'écris avec et contre cette tristesse-là, qui est abondante et délicate<sup>3</sup> ». Je suis d'accord avec Robert Lalonde et aussi avec ces mots qu'il cite et qu'on peut lire dans *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy : « le chagrin a des yeux pour mieux voir à quel point ce monde est beau<sup>4</sup> ». Le chagrin peut donc être bénéfique, donner un souffle. Il peut aussi s'alléger grâce à l'écriture. Avec les mots, chasser peu à peu la désespérance qui peut m'envahir, m'en délester. Les mots se posent, mes peines s'envolent : « tout à coup l'idée me vint que, désormais, je ne serais plus vraiment malheureu[se], car il me serait toujours possible de mettre mes chagrins dans une histoire et de les attribuer à un personnage<sup>5</sup>. » Encore ce Jack de Jacques Poulin qui se révèle, cette fois dans *Les Yeux bleus de Mistassini*.

L'écriture atténue le vague à l'âme, me console, me berce, me fascine. Comme la mer.

<sup>2</sup>Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 32.

<sup>3</sup>Robert LALONDE, *Le monde sur le flanc de la truite*, p. 85-86.

<sup>4</sup>Gabrielle ROY, *Rue Deschambault*, p. 39.

<sup>5</sup>Jacques POULIN, *Les Yeux bleus de Mistassini*, p. 187.

## Rêver, lire et écrire

*Le temps passé à lire n'est pas  
vraiment du temps.*  
Christian Bobin

Je lis *Je suis fatigué* de Dany Laferrière. Je savoure le rythme, le ton, j'admire la beauté, erre sur certains passages en les relisant encore et encore. Parfois je les note tant je suis touchée, émue. Je jubile, souris, ris, m'attriste. Tout ça. À la fois, ou non. Un peu, beaucoup, passionnément. À la folie. La vie est belle, inspirante. C'est par la littérature que j'en prends pleinement conscience.

Les livres, c'est ma vie, mon monde. Je nage, avance et m'abandonne en lui, les yeux grands ouverts, le cœur allègre. Un monde infini qui sera toujours là, avec lequel je suis en symbiose, en osmose. Mon rêve, ma bulle, mon île, mon paradis, mon *pays des merveilles*.

Les livres m'entourent, partout, dans ma bibliothèque, sur mon lit, sur mon bureau, j'en ouvre un, le lève, lis un passage, le referme, en ouvre un autre. Les mots des autres font écho à mes pensées, se chevauchent, s'immiscent, se répercutent, me guident, m'inspirent. En ce moment, ce sont surtout ceux de Dany Laferrière, de Robert Lalonde et de Jacques Poulin qui m'accompagnent. Avant. Pendant. Après l'écriture.

Pourquoi leurs mots à eux ? Parce que j'admire leur écriture. Leur façon de raconter m'émeut. Dany Laferrière relate son enfance avec tant d'images, de sensibilité et d'intelligence que tous mes sens sont charmés. Robert Lalonde décrit merveilleusement bien la nature, le quotidien, la vie foisonnante. Jacques Poulin dépeint des histoires où on décèle une touchante tendresse entre les personnages. L'amalgame de récits et de réflexions sur l'écriture dans leurs œuvres constitue une célébration de la littérature qui me ravit et qui me captive. Sans doute aussi pour d'autres raisons inconnues que je ne saurais expliquer. Ce n'est parfois qu'une question d'affinités. Difficile de savoir pourquoi l'on aime.

Je suis une lectrice. Avant tout. J'écris parce qu'un jour j'ai découvert le plaisir de la lecture. Comme la lecture me permettait de me sentir vivante, et qu'elle m'ouvrait sur des horizons insoupçonnés et illimités, j'ai réalisé que grâce à elle, je ne serais jamais seule et que je ne connaîtrais jamais l'ennui, j'ai éprouvé à un certain moment le

besoin et le désir de faire vivre à d'autres la même chose. Je me suis imaginée écrire moi aussi comme ces auteurs que je lisais. Je rêvais de devenir écrivaine. *Pour pouvoir écrire, il faut avoir longtemps rêvé*<sup>6</sup>, disait Anne Hébert. L'irréel m'habite, tel un rêve éveillé : « Lire, écrire, c'est rêver les yeux ouverts, accéder à une autre existence, la vraie, qui permet à notre conscience d'aller au bout des désirs d'être qui la porte et qui nous porte<sup>7</sup> » (Jean-Noël Pontbriand, *Les mots à découvert*). Ce personnage de Jack encore : « Le rêve est très utile, c'est même la meilleure façon d'appivoiser la réalité<sup>8</sup>. » Ce que corrobore Robert Lalonde : « Je suis de la même étoffe que mes rêves, je suis le réceptacle de l'inconcevable, je suis vivant<sup>9</sup>. » Rêver, c'est donc un bon début.

Mais qu'est-ce qu'un écrivain ? Est-ce que le seul fait d'écrire fait de moi une écrivaine ? Est-ce la publication qui consacre l'écrivain ? Peut-être. Sans la publication, pas de lecteurs. Être lu, c'est tout de même le but de l'écrivain. À quoi bon écrire, sinon ? Pour soi ? Il s'agit alors davantage de pensées ou de journaux personnels, ce que tous peuvent écrire, rien qu'on ne peut qualifier de littéraire, rien qui ne fait de l'auteur, un écrivain.

Publier, avoir un lectorat, plus ou moins important, mais tout de même, des lecteurs, constitue peut-être la distinction entre un écrivain ou quelqu'un qui aime écrire. La publication fait aussi en sorte que le livre soit achevé, qu'il existe.

Difficile de définir ce qu'est un écrivain, peut-être parce que les contours de la littérature sont flous. Mais ce n'est pas nécessaire de le savoir pour écrire. Peu importe, je continue d'écrire. De toute manière, plusieurs écrivains le disent, *c'est en écrivant que l'on devient écrivain*, ce que réitère Nancy Huston : « C'est le faire qui fait l'être. En effet, je "suis" écrivaine parce que j'écris<sup>10</sup>. »

J'écris avec un souffle qui me semble inépuisable. Comme si chaque mot pouvait être le dernier. Comme s'il était ma dernière chance de laisser une trace. Je plonge dans l'imaginaire, vivant la vie de quelqu'un d'autre. La vie qui se déroule sous mes yeux ou plutôt, les mots qui défilent sous mes yeux, s'inscrivent dans ma tête et forment une vie qui devient plus importante que la mienne, à moins que ce soit

<sup>6</sup> Ces mots sont gravés à l'entrée du Jardin Saint-Roch à Québec.

<sup>7</sup> Jean-Noël PONTBRIAND, *Les mots à découvert*, p. 76.

<sup>8</sup> Jacques POULIN, *op. cit.*, p. 32.

<sup>9</sup> Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 21.

<sup>10</sup> Nancy HUSTON, *L'espèce fabulatrice*, p. 49.

justement qu'elle devient mienne. Une vie inconnue, précieuse une fois découverte. Une vie qui ne disparaîtra jamais. Elle est là. Écrivez.

Le temps n'existe plus quand je lis. Ou plutôt j'en ai l'illusion. Quand je referme un livre, je suis toujours étonnée d'avoir lu si longtemps, de voir l'horloge et de me dire que les heures filent même si j'ai l'impression du contraire. Les mots figent des moments d'éternité, des parcelles d'instant qui subsistent. À jamais. Quand j'écris, ou quand je lis, je ne suis plus consciente de ce qui m'entoure. Un moment privilégié que je me réserve. Où je m'arrête enfin. Où je me repose du rythme effréné. Je suis seule au monde avec les mots et leur silence. Eux seuls comptent. Eux seuls existent. Les mots peuvent avoir le dernier mot. Et celui-ci peut durer éternellement. Les mots inventent d'autres mondes. Où les étoiles ne meurent pas. Où le rideau ne se referme jamais. Les mots resteront gravés. Toujours.

En ce moment, je cherche un sens à ce besoin d'écrire. Parce que comme l'exprime Nancy Huston, « [n]ous sommes incapables, nous autres humains, de ne pas chercher du Sens. C'est plus fort que nous<sup>11</sup>. »

L'auteur Rainer Maria Rilke m'a rassurée dans mon désir fou de savoir pourquoi j'écris. Dans *Lettres à un jeune poète*, il somme l'écrivain de se demander si l'écriture est une nécessité, un besoin viscéral.

[P]longez en vous-même, recherchez la raison qui vous enjoint d'écrire ; examinez si cette raison étend ses racines jusqu'aux plus extrêmes profondeurs de votre cœur ; répondez franchement à la question de savoir si vous seriez condamné à mourir au cas où il vous serait refusé d'écrire. Avant toute chose, demandez-vous, à l'heure la plus tranquille de votre nuit : est-il nécessaire que j'écrive ? Creusez en vous-même en quête d'une réponse profonde<sup>12</sup>.

*Est-il nécessaire que j'écrive ?* Oui. Sans aucun doute. J'en ressens chaque jour le besoin, celui de m'évader, de sortir de moi-même, de m'effacer, tout en faisant le contraire, m'enraciner.

De plus en plus de personnes désirent écrire. Pourquoi écrire ? La réponse à cette question peut être multiple ; il y a presque autant de réponses qu'il y a d'écrivains ! Chacun écrit pour une raison. Sa raison. Ou ses raisons. Je ne suis d'ailleurs pas la seule à me poser la question, puisque les essais sur l'écriture pullulent. Ces récits d'écrivains chevronnés me nourrissent. Et moi, pourquoi j'écris ? Le milieu littéraire est incertain et

<sup>11</sup>*Ibid.*, p. 67.

<sup>12</sup>Rainer Maria RILKE, *Lettres à un jeune poète*, p. 12-13.

peu lucratif dans la plupart des cas pour l'auteur. Alors pourquoi s'entêter et persévérer ? Pourquoi écrire contre vents et marées ? Pour étirer le temps ? Pour fuir la réalité ? Pour la liberté que cela procure ? Pour mettre de l'ordre dans le chaos ? Pour communiquer ? Pour raconter des histoires qui suscitent des émotions ? Par exutoire ? Par quête identitaire ? Par urgence ? Par besoin ? Sans doute par passion et par plaisir. Mais quoi d'autre ? Pourrait-il y avoir une autre raison ?

[P]ourquoi écrire sinon alors qu'il y a tant et tant de choses intéressantes à faire, tant de pays à découvrir, de personnes à rencontrer, d'aventures à tenter avec vaillance et activisme. Quoi, sinon une foi obscure et assurément irraisonnable, peut donc faire renoncer à vivre, à vivre avec et dans le monde, à se frotter à la vie comme on peut le faire de son vivant seulement, alors que les livres n'appartiennent qu'à l'éternité, et ne nous apportent d'autre réelle grandeur que celle de nous rendre un peu immortels<sup>13</sup> ? (Aline Apostolska, *Zinc*)

Rejeter la mort. S'y opposer. La repousser. Tenter de la vaincre. Survivre. Serait-ce une explication du désir d'écrire ? Tous les humains sont voués à mourir un jour, à disparaître. Mais les écrits, eux, restent. Écrire pour laisser une trace. Écrire pour vivre. Encore. Même après notre mort. Défier la mort un mot à la fois. Réinventer le monde. Modifier le passé. Deviner l'avenir. Étirer le moment présent, l'éphémère, saisir l'évanescent. Comme ce moment féérique à la mer, immortalisé dans l'écriture.

Rêver. Imaginer. Multiplier les vies. Déjouer le temps. Se hasarder à démystifier l'inexplicable, l'insaisissable, l'innommable, l'indicible, l'inaudible.

*la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans,  
il faut investir ailleurs<sup>14</sup>.*  
Réjean Ducharme, *Va savoir*

*La vie n'a pas d'avenir. Alors, j'investis ailleurs en écrivant.*

L'écriture ne meurt pas ; elle existe. Écrire pour fuir la mort en s'inscrivant dans la pérennité, en touchant un peu à l'éternité. Et alors, la fatalité s'effrite, s'évapore et la vie ne s'épuise pas. Peut-être est-ce pour cela que l'écriture attire autant.

<sup>13</sup> Aline APOSTOLSKA, « Cher Vincent... », dans *Zinc. Revue de la relève*, (Spécial lettres à un jeune poète), p. 48.

<sup>14</sup> Réjean DUCHARME, *Va savoir*, p. 9.

## Défier la mort

*Écrire, c'est tuer du vide, tuer de la mort.*

Jean Cocteau

Chacun a ses obsessions. La mienne, c'est la mort. Banal, vous direz. Presque tous, voire tous, ont peur de la mort. Je ne fais pas exception à la règle. Je redoute la mienne évidemment, mais aussi celle des autres, de ceux que j'aime. Écrire pour éclipser ces pensées sur la mort. Jamais très loin dans mon esprit. Toujours là en filigrane, omniprésentes. Si j'écris, c'est pour vaincre ces peurs, « c'est peut-être aussi [pour] décider d'en finir avec une histoire obsédante<sup>15</sup> » (Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*). Écrire pour taire les angoisses qui me taraudent.

Je déambule dans la vie comme une funambule, sur la pointe des pieds, de peur de tomber ou de perdre l'équilibre. J'écris parce que je ne sais jamais ce qui m'attend au détour. J'ignore la suite des choses, de la même manière que j'ignore la fin de l'histoire lorsque je lis ou j'écris. J'espère étreindre cette vie qui m'échappe, plus grande que moi, que je sens au creux de mon ventre, dans mon cœur. Cette vie que je veux tenir dans la paume de ma main pour qu'elle ne me glisse jamais entre les doigts. Écrire pour repousser les incertitudes. Ou du moins, pour les balayer un peu, du revers de la main, comme si je pouvais réussir à les oublier, comme si je ne les voyais pas constamment du coin de l'œil, comme si elles ne surgissaient pas sans s'annoncer.

Écrire... Pour quoi faire ? Pour passer les orages, justement. Pour empêcher la déroute des espérances. Je ne sais pas, je n'ai jamais su. J'écris, il le faut. [...] Écrire, le cœur battant, comme en épouvante. Parce que, peut-être, on va voir. [...] J'écris parce qu'autrement, comme l'écrit Flaubert, « le diable, en ce monde, a le dessus » [...] J'écris pour célébrer l'orage, celui du ciel de ce soir, celui qui grandit en moi, tous les orages du monde dont on espère qu'ils nous délivreront de nos tensions, qu'on dit insoutenables<sup>16</sup>. (Robert Lalonde, *Le monde sur le flanc de la truite*)

Écrire pour affronter l'imprévisible, pour se réfugier et se mettre à l'abri. Des orages, des houles, du vent qui déferle, des bourrasques, des tempêtes, des hécatombes, des entraves, des gouffres, de la mort.

<sup>15</sup>Suzanne JACOB, *Histoires de s'entendre*, p. 104.

<sup>16</sup>Robert LALONDE, *Le monde sur le flanc de la truite*, p. 85-86.

La littérature est le seul lieu où on peut insuffler de la vie aux morts et où on peut rêver à l'immortalité, celle que nous essayons d'atteindre en écrivant et celle des personnages. Je peux écrire et réécrire la vie des personnages, les faire vivre et aussi leur donner la mort. Je peux me tromper. Essayer à nouveau. Recommencer. Revenir en arrière. Ce qui s'avère impossible d'accomplir dans la vie. Tirer toutes les ficelles, détenir un pouvoir de vie et de mort, c'est jubilatoire. Tous les rêves et les fantasmes peuvent se réaliser.

Au sens propre, on ne peut évidemment pas vivre la mort. À moins de l'imaginer et de l'écrire. Exorciser sa mort en imaginant celle des autres comme Frédéric Beigbeder tente l'expérience dans *Windows on the World* : « Le seul moyen de savoir ce qui s'est passé dans le restaurant situé au 107<sup>e</sup> étage de la tour nord du World Trade Center, le 11 septembre 2001, entre 8 h 30 et 10 h 29, c'est de l'inventer<sup>17</sup>. » Cet événement majeur du 21<sup>e</sup> siècle a bouleversé le monde entier. Plusieurs auteurs ont écrit sur le sujet pour essayer de comprendre l'horreur. Pour tenter de savoir ce qui s'est passé. Pour mettre des mots sur toutes ces morts. Une phrase de Thierry Beinstingel que j'ai lue récemment me revient en mémoire : « entre le mot et la mort, juste un "r" de différence, celui qu'il me faut pour respirer<sup>18</sup>. » Aligner les mots, les uns après les autres, pour écarter la mort, pour respirer, pour prendre une revanche de la mort en engendrant la vie.

Rescapé d'un camp de concentration, de Buchenwald, l'écrivain Jorge Semprun dans son livre *L'écriture ou la vie* ressent le besoin d'écrire, mais cela le plonge inévitablement dans ses affreux souvenirs et signifie alors presque mourir encore une fois.

Je ne possède rien d'autre que ma mort, mon expérience de la mort, pour dire ma vie, l'exprimer, la porter en avant. Il faut que je fabrique de la vie avec toute cette mort. Et la meilleure façon d'y parvenir, c'est l'écriture. Or celle-ci me ramène à la mort, m'y enferme, m'y asphyxie. Voilà où j'en suis : je ne puis vivre qu'en assumant cette mort par l'écriture, mais l'écriture m'interdit littéralement de vivre<sup>19</sup>.

<sup>17</sup>Frédéric BEIGBEDER, *Windows on the World*, quatrième de couverture.

<sup>18</sup>Thierry BEINSTINGEL, « Barthes et moi », dans *Écrire, pourquoi ?*, p. 13.

<sup>19</sup>Jorge SEMPRUN, *L'écriture ou la vie*, p. 215.



Malgré que Jorge Semprun affirme devoir choisir entre l'écriture et la vie, pendant qu'il se pose cette question, il écrit. Tout de même. Sans s'en rendre compte, il dissipe cette mort vécue. Il n'oublie pas, mais les écrits apaisent ses souvenirs.

Choisir entre l'écriture et la vie. Choix déchirant. L'écriture et la vie, étant intimement liées, indissociables l'une de l'autre. Écrire pour vivre. Vivre pour écrire. L'écriture s'unit à la vie, donc aussi à la mort. Écrire pour comprendre la vie qui peut sembler si insensée parfois : naître et vivre pour mourir. N'est-ce pas là déjà une raison suffisante pour écrire ? Chercher un sens à la vie, qui n'en a pas toujours un. *Ce qui donne un sens à la vie donne aussi un sens à la mort*<sup>20</sup>, a écrit Antoine de Saint-Exupéry, ce qui rejoint ces mots de Dany Laferrière :

— *Et pourquoi la mort nous intéresse ?*  
 — *C'est le secret de la vie*<sup>21</sup>.  
 Dany Laferrière, *L'odeur du café*

Écrire : espérer découvrir le secret de la vie. Je ne crois pas que ce soit possible de le trouver. C'est pourquoi je continue d'écrire.

\*\*\*

*La littérature : un coup de hache  
 dans la mer gelée qui est en nous.*  
 Franz Kafka

« Écrire, c'est l'activité qui ressemble le plus à ce voyage en monoplace qu'est notre départ vers la mort<sup>22</sup> » (Suzanne Jacob, *La Bulle d'encre*). L'écriture procure des moments de solitude rares et indispensables. Seul pour vivre. Seul pour mourir. Seul pour écrire : « Écrire est un ouvrage d'orphelin, d'abandonné ou de délinquant, comme vous voudrez, mais un ouvrage de tout seul au monde. Il le faut, c'est comme ça. On ne fait pas des livres pour clamer la vision commune : on s'incarne en faisant des phrases,

<sup>20</sup> Antoine de SAINT-EXUPÉRY, *Terre des hommes*, p. 206.

<sup>21</sup> Dany LAFERRIÈRE, *L'odeur du café*, p. 62.

<sup>22</sup> Suzanne JACOB, *La Bulle d'encre*, p. 95.

on se découvre, on s'invente<sup>23</sup> » (Robert Lalonde, *Le Vacarmeur*). Écrire pour se révéler à soi, pour être soi-même, aussi pour inventer un autre soi, être autre, libre. Atténuer la solitude. Cesser l'immobilité. Être seule, mais aussi ne pas l'être, puisque paradoxalement, la littérature fait en sorte que nous ne soyons plus jamais seuls. Avec la présence des personnages, impossible de s'ennuyer. Écrire, comme lire, c'est un voyage, une rencontre. Avec l'autre. Avec soi. Avec un ailleurs. Avec la vie. Avec tout.

Après avoir fermé un livre, il arrive que les personnages vivent encore dans ma tête, m'habitent. Parfois pour un temps. Parfois pour longtemps. Parfois pour toujours. Ils deviennent comme des amis qui m'accompagnent comme ils l'étaient sans doute pour leur auteur. Alors, la fin n'a pas de fin en littérature. Elle n'existe pas réellement puisque l'histoire ne se termine pas avec le dernier mot : « une histoire n'est jamais finie, ne se termine surtout pas avec sa conclusion. Autrement nous n'écouterions pas deux fois le même conte, ne relirions pas deux fois le même livre, ne chanterions en répétition les mêmes chansons<sup>24</sup> » (Antonine Maillet, *Fais confiance à la mer, elle te portera*). Une infinité d'histoires, de personnages, de vies, qui continue de vivre. N'est-ce pas un moyen de se rendre éternel ?

Un livre n'est jamais vraiment fini pour l'auteur. Parfois, mettre un terme à un projet s'avère même éprouvant. L'auteur y met un point final à un certain moment, parce qu'il le faut bien, mais il pourrait réécrire, peaufiner indéfiniment. Une autre façon d'effleurer l'infini.

\*\*\*

*La littérature est la preuve  
que la vie ne suffit pas.*  
Fernando Pessoa

J'ignore où chaque pas me mène. J'ignore même s'il y aura un pas suivant : *Chaque instant de la vie est un pas vers la mort*<sup>25</sup> (Pierre Corneille, *Tite et Bérénice*). Comme l'exprime Yves Bonnefoy : « ce que nous reprochons à la vie, c'est uniquement

<sup>23</sup>Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 23-24.

<sup>24</sup>Antonine MAILLET, *Fais confiance à la mer, elle te portera*, p. 103.

<sup>25</sup>Pierre CORNEILLE, « Tite et Bérénice », dans *Théâtre III*, p. 400.

la finitude<sup>26</sup> ». Il s'agit de la seule certitude de la vie : un jour, on va mourir. Chaque instant de la vie est donc un pas vers l'acceptation de la fatalité.

*Chaque mot écrit est une victoire contre la mort*<sup>27</sup>, a énoncé Michel Butor. Le refus de mourir pousse alors à écrire : « La poésie c'est d'abord pour moi un homme condamné à mourir et qui dit NON<sup>28</sup>. » Ces mots de Gatién Lapointe dans *Ode au Saint-Laurent* résonnent en moi : *un homme condamné à mourir et qui dit non*. Comme si la vie ne convenait pas à cause de sa finalité impossible à oublier : « Chaque instant nous répète que toute existence est un échec<sup>29</sup>. » Puisqu'elle se termine inévitablement par notre disparition. Par notre fin.

Et si j'écrivais parce que la vie ne suffisait pas ?

L'écriture serait-elle une compensation pour les limites de mon existence ? *l'avant* que je n'ai pas connu, *l'après* que je ne connaîtrai pas, les ailleurs que je n'aurai pas le temps de visiter, les êtres que je ne rencontrerai pas ou que j'aurais pu fréquenter s'ils avaient abouti à la vie, le temps qui finira par me trahir<sup>30</sup> ? (Antonine Maillet, *Fais confiance à la mer, elle te portera*)

Le temps galope tellement loin devant moi. Il s'enfuit. Impossible de le rattraper, de le saisir. Il se dérobe. Le temps m'opprime, il « n'a pas cessé de m'étourdir et de m'effrayer<sup>31</sup> » (Antonine Maillet, *Fais confiance à la mer, elle te portera*). Le seul moment où j'ai l'impression de l'effleurer, de jouer avec lui, c'est lorsque j'écris. Je ressens alors « ce sentiment exaltant de planer au-dessus du temps et de la mort<sup>32</sup> » (Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*). Écrire pour gagner du temps, pour être hors du temps, « dans ce temps échappé du temps<sup>33</sup> » (Robert Lalonde, *Iotékha'*) pour ne pas se consumer à force d'essayer de le retenir : « On écrit pour repousser les frontières d'un univers trop étroit, fixer le temps qui file trop vite<sup>34</sup> » (Antonine Maillet, *Fais confiance à la mer, elle te portera*). Écrire pour abolir le temps, le flou, et l'incertain, créer un espace où présent, passé, et avenir se confondent et où seul l'imaginaire perdure.

<sup>26</sup> Yves BONNEFOY, *Entretiens sur la poésie*, p. 43.

<sup>27</sup> Georges CHARBONNIER, *Entretiens avec Michel Butor*, p. 56.

<sup>28</sup> Gatién LAPOINTE, *Ode au Saint-Laurent*, p. 97.

<sup>29</sup> *Id.*

<sup>30</sup> Antonine MAILLET, *op. cit.*, p. 202-203.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>32</sup> Virginia WOOLF, *Journal d'un écrivain*, p. 362.

<sup>33</sup> Robert LALONDE, *Iotékha'*, p. 105.

<sup>34</sup> Antonine MAILLET, *op. cit.*, p. 62-63.

Écrire pour être à la recherche du temps perdu, pour s'évertuer à le « récupérer [c]e temps<sup>35</sup> » (Madeleine Chapsal, *Oser écrire*) et s'octroyer du temps retrouvé afin d'avoir l'impression d'un sursis : « le temps presse, le danger grandit, la mort frappe. [...] Ainsi, repoussant à chaque pas sa propre mort, justifiant à chaque souffle sa propre vie, l'homme est-il amené parfois à se dépasser. Et c'est ainsi qu'il recule le mystère de la destinée humaine<sup>36</sup> » (Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*). Écrire pour « [s]auver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais<sup>37</sup> », comme le tente Annie Ernaux dans *Les années*. Je complèterais : s'emparer du temps qu'on n'a pas. Du temps qu'on n'aura jamais : « Il n'y a apparemment rien de plus évident, de plus tangible et palpable que le moment présent. Et pourtant, il nous échappe complètement. Toute la tristesse de la vie est là. [...] Chaque instant représente un petit univers, irrémédiablement oublié à l'instant suivant<sup>38</sup> » (Milan Kundera, *L'art du roman*).

*C'est peut-être ça, être vivant :  
traquer des instants qui meurent<sup>39</sup>.*  
Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*

Écrire pour *traquer des instants qui meurent*. Écrire pour que rien ne s'écroule, ne s'effondre, ne s'émiette, ne s'étiolle ou ne disparaisse : « Tant que j'écris, rien ne bouge. L'écriture empêche les choses de se briser<sup>40</sup> », a déclaré Dany Laferrière à la suite des tremblements de terre à Haïti. Éviter le désordre, l'éclatement, le séisme : « Écrire est une façon de réagir contre la fragilité qui nous enserre<sup>41</sup> » (Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*). Les mots solidifient, unissent, lient.

Je respire, souffle, savoure chaque jour le fait d'être encore là, m'accorde du temps, du temps précieux. Écrire me rend plus sereine.

\*\*\*

<sup>35</sup>Madeleine CHAPSAL, *Oser écrire*, p. 84.

<sup>36</sup>Gatien LAPOINTE, *op. cit.*, p. 98.

<sup>37</sup>Annie ERNAUX, *Les années*, p. 242.

<sup>38</sup>Milan KUNDERA, *L'art du roman*, p. 37.

<sup>39</sup>Muriel BARBERY, *L'élégance du hérisson*, p. 343.

<sup>40</sup>Dany LAFERRIÈRE, *Tout bouge autour de moi*, p. 12.

<sup>41</sup>Hélène DORION, *Sous l'arche du temps*, p. 26.

*Ce qui touche le cœur se grave  
dans la mémoire.  
Voltaire*

Je présume que tous ont déjà entendu parler, un jour ou l'autre, de Molière, de Racine ou de Shakespeare. Pourtant ils sont morts depuis belle lurette. Leurs œuvres ont transcendé les époques, leur permettant de vivre pour toujours. Jusqu'à la nuit des temps. Loin de moi l'idée de prétendre être la future Balzac ou autres écrivains célèbres, encore bien vivants dans la littérature malgré les siècles passés depuis leur mort. Sans être célèbres, tous peuvent exister à travers les mots qu'ils écrivent. Une lettre envoyée à un ami ou une carte d'anniversaire peuvent suffire à survivre; les écrits restent.

Anne Frank. Nul ne peut ignorer ce nom. Tous connaissent cette fillette juive de treize ans. Ou presque. Du moins, j'imagine. Peut-on en dire autant des six millions de juifs morts pendant la Deuxième Guerre mondiale ? Non, tous des inconnus pour la plupart. Des morts anonymes. Ce n'est pas le cas d'Anne Frank, nommée, connue. Elle a écrit un journal<sup>42</sup>, décrivant son expérience avant d'être déportée dans un camp de concentration où elle est morte. Son écriture a fait en sorte que le monde entier découvre son histoire, qu'elle survive encore aujourd'hui. Elle n'écrivait pas pour ça évidemment. Seulement pour elle, c'était nécessaire, pour se confier, se connaître et vivre. Son journal était son amie, à qui elle donna le nom de Kitty. L'écriture la tenait peut-être en vie, lui donnait du courage. Écrire pour ne pas mourir. Écrire pour survivre. Écrire pour résister. Exemple probant du pouvoir incommensurable de l'écriture. Il y en a d'autres. Innombrables.

Morte il y a maintenant plus de soixante-dix ans, en 1941, Virginia Woolf est encore lue aujourd'hui. Ses œuvres lui ont survécu. À travers son journal, ses écrits, ses critiques littéraires, ses articles, ses romans, l'écrivaine vit encore. Dans *Journal d'un écrivain*, elle parle, entre autres, de l'écriture, de ses tourments et de ses angoisses. D'ailleurs, cela m'a rassurée de savoir que malgré les éloges, elle doutait. Je doute aussi constamment. Est-ce le propre de chaque auteur de douter ? « Le doute, c'est écrire. Donc c'est l'écrivain, aussi<sup>43</sup> » (Marguerite Duras, *Écrire*). D'ailleurs, « [l]'écriture ne cesse de m'apprendre à aller vers le doute<sup>44</sup> » (Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*).

<sup>42</sup>Anne FRANK, *Journal de Anne Frank*.

<sup>43</sup>Marguerite DURAS, *Écrire*, p. 26.

<sup>44</sup>Hélène DORION, *op. cit.*, p. 9.

Encore les mots de Robert Lalonde qui s'insinuent dans mes pensées : « Après, bien assez vite, viendront les tourments : celui de ne pas savoir dire avec exactitude, celui de ne pas savoir mieux dire, celui de ne savoir que murmurer, quand on voudrait réveiller tous les endormis du monde, avec nos phrases urgentes et tapageuses<sup>45</sup>. »

Écrire parce que je ne sais pas, que je ne sais rien, comme l'exprimait Jorge Luis Borges : « Que voulez-vous que je vous dise de moi, je ne sais rien de moi ? Je ne connais même pas la date de ma mort<sup>46</sup>. »

En me faisant croire que je vaincs la mort, est-ce que je ne me mens pas ? La mort demeure tout de même mon destin. Je n'y échapperai pas malgré tous les mots que j'écrirai : « Le risque n'est évidemment pas de mourir : à la mort, individus et communautés, nous sommes tous promis. Le risque, c'est de n'avoir pas vécu, de s'être manqué, de mourir sans avoir la moindre idée et de ce qui nous a fait et de ce que nous en avons fait, de mourir sans s'être raconté<sup>47</sup>. » Ou encore : « Le récit est lui-même la forme classique que prend dans presque toutes les cultures le désir de se continuer. Se raconter, c'est ne pas mourir. [...] Raconter et mourir. Mourir apaisé d'avoir vécu et transmis<sup>48</sup> » (Thierry Hentsch, *Raconter et mourir*). Voilà. Un besoin de raconter, l'urgence d'écrire avant de mourir afin de ne pas tomber dans l'oubli.

Quoique l'oubli s'avère un sort possible pour tous les écrivains, même pour ceux qui reçoivent des prix importants. Un Nobel n'assure en aucun cas à l'auteur des lecteurs. La publication d'un ouvrage ne signifie pas nécessairement qu'il sera lu. Des œuvres magnifiques peuvent ramasser la poussière dans les bibliothèques, être reléguées aux oubliettes. Malgré cette épée de Damoclès, il faut prendre le risque et écrire en nourrissant l'espoir d'être lu.

\*\*\*

---

<sup>45</sup>Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 77.

<sup>46</sup>Dany LAFERRIÈRE, *Je suis fatigué*, p. 101.

<sup>47</sup>Thierry HENTSCH, *Raconter et mourir*, p. 39.

<sup>48</sup>*Ibid.*, p. 478.

*Écrire suspend l'arrêt de mort.*  
Maurice Blanchot

Écrire pour parier avec la vie, en essayant de gagner sur elle pour que le dénouement ne soit pas fatal. C'est donc aussi prendre le pari de vivre, plutôt que celui de mourir.

« L'écrivain est alors celui qui écrit pour pouvoir mourir et il est celui qui tient son pouvoir d'écrire d'une relation anticipée avec la mort<sup>49</sup>. » *Écrire pour pouvoir mourir. Mourir pour pouvoir écrire.* Ces derniers mots de Kafka que cite Maurice Blanchot dans *L'espace littéraire* me troublent : « Kafka sent [...] profondément que l'art est relation avec la mort. Pourquoi la mort ? C'est qu'elle est extrême. Qui dispose d'elle, dispose extrêmement de soi, est lié à tout ce qu'il peut, est intégralement pouvoir. L'art est maîtrise du moment suprême, suprême maîtrise<sup>50</sup>. » L'auteur ajoute plus loin que Kafka « se retranche du monde pour écrire, et il écrit pour mourir dans la paix. Maintenant, la mort, la mort contente, est le salaire de l'art, elle est la visée et la justification de l'écriture. Écrire pour périr paisiblement<sup>51</sup>. »

*Écrire pour périr paisiblement.* Si seulement c'était possible... Peut-on mourir en paix ? Peut-on accepter de ne plus être ? Peut-être est-ce possible d'accepter de mourir, mais il est impossible d'accepter de ne plus exister, de disparaître. Un jour, la vie continuera sans moi. Cette évidence creuse un abîme. La pensée de la finalité assombrit la vie. Mais c'est indéniable : elle en fait partie. L'écriture m'aide à admettre l'inconcevable.

Quand je ne serai plus de ce monde, je ne me rendrai pas compte d'être absente, effacée des mémoires. Alors pourquoi est-ce si important de laisser une trace ? Demeurer dans le cœur des gens s'avère peut-être une façon de ne pas mourir. Exister pour quelqu'un, ne serait-ce qu'en souvenir, c'est être vivant quelque part. Alors peut-être qu'en ce sens, il sera possible de *périr paisiblement*... Peut-être.

Peut-être est-ce donc pour tenter de mourir en paix que j'écris. Les mots de Gatien Lapointe me rappellent que j'ose croire à l'invraisemblable et que je prononce un désir insensé : « Créer, crier, et le cœur un instant bat mieux. Le tragique cependant demeure, et l'homme sait. Perdant, perdu, il fait comme s'il pouvait gagner malgré tout ; croyant, incroyant, il parie de vivre à tout prix. Un homme tente littéralement

<sup>49</sup> Maurice BLANCHOT, *L'espace littéraire*, p. 114.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 113-114.

l'impossible<sup>52</sup> ». Même si « [r]ien ne nous assure que la littérature soit immortelle<sup>53</sup> » (Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*), on le présume. Parce qu'on veut plus que tout que ce soit le cas, on refuse de se résigner. Écrire m'aide à croire que tout est possible.

Il s'agit de tout risquer pour Robert Lalonde aussi : « Il y a une certaine folie dans mon obsession de vouloir tout dire en sachant que c'est impossible. Et si, justement, c'était l'impossibilité de dire qui fondait les conditions *sine qua non* de l'écriture<sup>54</sup> ? » Oui, la richesse de l'écriture et de la vie réside peut-être dans cette impossibilité.

J'écris donc inconsciemment — comme d'autres peignent, sculptent, photographient — pour défier la mort. Puisqu' « [é]crire c'est encore espérer<sup>55</sup> », affirme Gatién Lapointe. Espérer vivre. Vraiment. Mieux. Longtemps. Toujours. Écrire signifie se battre pour sa survie, combattre la fatalité, retarder le moment ultime, essayer de trouver une issue, achever l'inachevé, atténuer l'âpreté et l'effroi, cultiver l'espoir.

---

<sup>52</sup> Gatién LAPOINTE, *op. cit.*, p. 97-98.

<sup>53</sup> Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?*, p. 356.

<sup>54</sup> Robert LALONDE, *Le seul instant*, p. 107.

<sup>55</sup> Gatién LAPOINTE, *op. cit.*, p. 108.



## Vivre

*L'artiste véritable ne se tient jamais pour arrivé,  
il cherche constamment.*

Marc-Aurèle Fortin

Tout est là pour me distraire. Écrire quand je pourrais faire autre chose. Tant d'autres choses. Mais c'est la seule chose qui s'impose à moi, comme une évidence. Une folie plus forte que tout. Une belle folie. Une exaltante aventure dans laquelle je plonge avec excitation et patauge avec bonheur et ravissement.

Rien n'égale cette liberté totale que procure l'écriture. On ne cesse jamais d'écrire après avoir commencé. Impossible d'y renoncer puisque c'est grisant, poignant, envoûtant. La drogue s'empare de chaque pore de votre corps, vous saisit. Vous ne voulez qu'une chose : écrire. Ressentir encore cet irrésistible vertige, ce frisson, cette transe, cette euphorie. Avoir encore le souffle coupé d'ivresse, de béatitude. Impossible d'abandonner l'infini. Une paix intérieure m'envahit quand j'écris. Moment de grâce, de magie, d'enchantement, que seule l'écriture procure. Je suis une *junkie* de la littérature à la recherche de cette fulgurance, de ce foudroiement. Inlassablement.

Écrire ne se fait qu'entièrement. Impossible de se cacher. Impossible de se censurer. Impossible de s'oublier. Pourtant, je m'efface en écrivant, laisse la place aux personnages ; j'entends leur voix, leurs gestes me guident. Être et ne pas être à la fois. Écrire est souvent paradoxal.

Aujourd'hui, j'écris dans un café. Parfois, je m'arrête quelques instants pour regarder la pluie qui tombe à l'extérieur, les gens qui déambulent dans la rue. La vie défile sous mes yeux, prend forme, s'inscrit quelque part dans ma tête. La vie se bouscule dehors. Je la contemple. Je me retire du monde effervescent, parfois effrayant, afin de le comprendre. Une scène apparaît. Ou encore, j'entends des conversations des gens près de moi, un mot m'interpelle, une idée jaillit : « c'est ça, écrire : voir, écouter, transcrire<sup>56</sup>. » Robert Lalonde ajoute : « C'est tout l'art de voir et d'écrire : un étonnement profond, où même le sommeil est un regard<sup>57</sup>. »

<sup>56</sup> Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 44.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 43.

Les mots de Robert Lalonde témoignent si bien de ce que représente l'écriture pour moi : « La présence ardente, inexplicable et nécessaire de ce désir de beauté, de mots, d'images, désir de connaître, de savoir, désirs inassouvissables, bien sûr. Un enthousiasme, une fièvre, une vénération pour les mystères, de quoi donner sa vie, la perdre avec une terrible joie, presque insouciant<sup>58</sup>. » La fièvre de l'écriture me tient toujours à l'affût du moindre mouvement, du moindre tressaillement. De l'imperceptible à l'éclatant. S'emplit de tout.

L'écriture s'imbrique à ma vie, en fait partie intégrante. J'écris même quand je n'écris pas. Des scènes, des personnages, des émotions naissent de tout et de rien.

Écrire permet d'apprendre à me connaître, m'aide à comprendre l'être humain et les affres de la vie. Une manière d'apprendre, de s'approprier sa vie, de l'appivoiser, d'appréhender le monde, de voir autrement, de vivre. Littéralement.

[S]avoir que je vis ! [...] Quelquefois, j'en ai le souffle coupé, la beauté m'essouffle vraiment, et je dure un bon moment dans une extase bien simple et bien compliquée, sûrement totalement inapparente. [...] Je suis pourtant tout entier peuplé alors d'une merveilleuse espérance, d'une tranquillité insensée, plongé dans une sorte de coma de consentement à vivre illimité, éternel. Je prends mon temps en le perdant, comme de raison. Voir nécessite une liberté, un ballotement, une vacance<sup>59</sup>. (Robert Lalonde, *Lemonde sur le flanc de la truite*)

J'ajouterais aussi une errance. Un bouillonnement. Une fureur. Un désir. Une disponibilité, une écoute, une curiosité pour voir :

Ce n'est qu'à force de bien regarder, qu'à force de voir, qu'on s'apaise, qu'on appartient à nouveau au monde, qu'on comprend, qu'on trouve un peu sa place, étrange et précise, dans l'univers enchaîné. [...] Être humain, c'est être à l'affût et chassant, aux aguets. [...] Se savoir vivant c'est se savoir, non pas protégé et spectateur, mais marchant, cherchant, fouillant, à la fois téméraire et incertain, inquiet, espérant, n'ayant qu'une semaine, qu'un jour pour voir, connaître, comprendre<sup>60</sup>. (Robert Lalonde, *Le monde sur le flanc de la truite*)

La meilleure façon de ne pas être spectateur de sa vie, c'est de la vivre pleinement en la célébrant avec les mots, en la façonnant, en *fouillant*, en écrivant.

<sup>58</sup> Robert LALONDE, *Le monde sur le flanc de la truite*, p. 122-123.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 153-154.

Robert Lalonde, qui m'interpelle encore une fois, compare l'écriture à la chasse : « Écrire, c'est cela : faire lever le gibier, écouter tirer les autres, dans un lointain très proche. [...] On fait ce qu'on a toujours fait, phrase après phrase : on épie, on traque. [...] Un écrivain donne à voir et à tirer, il n'épaule pas, ne vise pas, ne discerne même pas la proie<sup>61</sup>. » Écrire, c'est partir à la chasse, débusquant les joies et les peines de l'être.

Exister nous oblige à de multiples errements, volte-face et contorsions, à des aller-retour incessants sur nous-mêmes, à de rapides explorations périlleuses. [...] Nous sommes remués par dix passions à la fois. Nos instincts se réveillent au moindre coup de vent, des idées qui fulminent après nous avoir tant attendus [...]<sup>62</sup>. (Robert Lalonde, *Le Vacarmeur*)

J'écris à tâtons, comme j'avance à tâtons dans la vie, découvrant peu à peu cet art de vivre qu'est l'écriture. J'écris pour trouver. Encore plus pour chercher : « Chacun, chacune est aussi étranger à lui-même, aussi mystérieuse à elle-même que l'est pour soi-même son propre cœur<sup>63</sup> » (Robert Lalonde, *Iotékha'*). La vie est une recherche.

\*\*\*

*Aimer lire est une passion, un espoir de  
vivre davantage, autrement, mais  
davantage que prévu.*  
Georges Perros

Cette semaine, j'ai admiré l'exposition *L'expérience de la couleur* au Musée des beaux-arts du Québec sur les œuvres de Marc-Aurèle Fortin. Je n'ai jamais vu du vert aussi magnifique, aussi vert. Une citation du peintre sur un mur m'a subjuguée pendant ma visite : *Pouvoir fixer sur une toile une poésie muette, c'est une possession céleste*. Une poésie muette. La peinture. L'art. L'écriture. Voir ces arbres majestueux, d'une telle beauté, si lumineux, si éclatants, si vivants, c'est ressentir ce qu'est la poésie muette effectivement. La vie est une poésie muette que je découvre en observant, en

<sup>61</sup>Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 31.

<sup>62</sup>*Ibid.*, p. 20-21.

<sup>63</sup>Robert LALONDE, *Iotékha'*, p. 106.

écrivain. Tout prend un sens, m'inspire, m'éblouit, m'étonne, m'émerveille. Écrire permet d'être plus sensible à ce qui m'entoure. Une expérience presque inexplicable, mythique, mystérieuse. Et alors, effectivement, la vie devient poétique.

Ces jours-ci, je suis plongée dans *Le seul instant*, le dernier livre de Robert Lalonde. Étrange hasard puisque ce récit traite justement beaucoup de peintures. L'auteur cite d'ailleurs le peintre Riopelle : « Il faut donner à voir de telle sorte que celui qui regarde comprenne qu'il est malaisé et illusoire de définir les choses<sup>64</sup>. » Les œuvres *donnent à voir*, accentuent la beauté, subliment la vie. Elles imposent parfois le silence ; devant certaines œuvres, les mots manquent.

J'écris souvent avec de la musique. Les notes épousent les mots à mon insu, me mettent dans une atmosphère particulière pour créer. Mais il y a toujours un moment dans la journée, vers la fin de l'après-midi, où j'éteins la musique, où le silence m'appelle. Où les mots exigent toute la place. Où les mots sont la musique : « écrire, c'est comme si je fredonnais une chanson<sup>65</sup> » (Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*). Une façon d'enjoliver la vie, de l'agrémenter. Peut-être aussi une façon de créer de la musique, comme l'exprime Dany Laferrière dans *J'écris comme je vis* : « Je fais danser les mots sur la piste de la page blanche. C'est vrai que je joue de la musique en écrivant. Je souris. Je bouge. J'écris. Je suis chez moi. Je mène la danse. » Écrire, c'est entrer dans la danse, cadencer les pas, valser, virevolter.

Les mots permettent de « [t]raversonner l'opacité du silence<sup>66</sup> », a écrit Marie Uguay. Les mots vibrent, font échos, forment une symphonie, s'expriment avec un rythme, une voix, respirent, prennent une pause. Les mots parlent, chantent, dansent, peignent, dessinent, hurlent, se taisent.

*Écrire, c'est aussi ne pas parler.  
C'est se taire. C'est hurler sans bruit<sup>67</sup>.*  
Marguerite Duras, *Écrire*

Voilà pourquoi il faut parfois écrire dans le silence et parfois dans la clameur. L'écrivain entretient une relation particulière avec le silence :

<sup>64</sup>Robert LALONDE, *Le seul instant*, p. 49.

<sup>65</sup>Virginia WOOLF, *op. cit.*, p. 388.

<sup>66</sup>Marie UGUAY, *Poèmes*, p. 39.

<sup>67</sup>Marguerite DURAS, *op. cit.*, p. 34.

La fascination imparable du silence dans le grand brouhaha du monde. Silence que s'approprie l'auteur, d'où l'œuvre provient. Moment magique. [...] Pour que les tensions se bousculent dans le récit, pour que cela surgisse au texte, il a fallu faire taire l'univers. Le grand calme obligé de l'écriture est ainsi ressourcement. [...] La voix d'une œuvre origine du silence, des pensées, du rêve et de la déraison<sup>68</sup>. (Hugues Corriveau, *Écrire pour et parce que*)

*Les livres sont un contre-bruit au bruit du monde*<sup>69</sup>, a écrit Christian Bobin. Ou encore : *L'écriture c'est le cœur qui éclate en silence*<sup>70</sup>. Sombrier dans le silence pour qu'émerge le vacarme de la vie dans les mots. Ou au contraire. Une rumeur peut devenir une cacophonie, un maelström où il fait bon se perdre. J'apprécie les moments où je me perds dans l'écriture. Robert Lalonde écrit justement « pour [s]e perdre et [s]e retrouver<sup>71</sup> ». Henry Miller réitérait cette idée : « Fuyez le monde et vous êtes perdu. Perdez-vous en lui et vous êtes libre<sup>72</sup>. » C'est exactement ça écrire pour moi : *me perdre dans le monde*. Et alors, être. Vraiment. J'écris, je suis. C'est justement Henry Miller qui disait : *Vivre signifie être conscient, joyeusement, jusqu'à l'ébriété*. Même chose pour l'écriture. Être consciente de tout. Jusqu'à satiété. Écrire de tout mon soûl. C'est comme si la vie devenait plus réelle, plus existante, parce que je tâchais de la décrire : « Je ne suis pas le personnage, le personnage n'est pas moi, mais je suis là<sup>73</sup> » (Robert Lalonde, *Iotékha'*). *Je suis là*. Ici et nulle part ailleurs. Exactement. Quand j'écris, c'est le seul moment, où je ressens vraiment le fait d'être là, de vivre puisque « l'écriture [est un moyen] de renforcer le sentiment de sa propre existence<sup>74</sup> » (Nancy Huston, *Journal de la création*). « Écrire pour « s'inscrire dans le monde<sup>75</sup> » (Guillevic, *Vivre en poésie*) puisqu' « un poème est déjà un acte de présence<sup>76</sup> » (Gatien Lapointe, *Ode au Saint-Laurent*).

Écrire pour exister, pour être : « rien en moi ne forme un tout, à moins que je n'écrive<sup>77</sup> » (Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*). Pour l'écrivain, « écrire et vivre ne font qu'un<sup>78</sup> ». Ces mots de Dany Laferrière rejoignent ceux de Robert Lalonde : « J'ai écrit et j'ai lu, alors que je voulais vivre. Mais c'est que je vis et que j'écris en

<sup>68</sup>Hugues CORRIVEAU, *Écrire pour et parce que*, p. 58.

<sup>69</sup>Christian BOBIN, *Mozart et la pluie*, p. 23.

<sup>70</sup>Christian BOBIN, *L'épuisement*, p. 63.

<sup>71</sup>Robert LALONDE, *Le monde sur le flanc de la truite*, p. 11.

<sup>72</sup>Robert LALONDE, *Iotékha'*, p. 69.

<sup>73</sup>*Ibid.*, p. 107.

<sup>74</sup>Nancy HUSTON, *Journal de la création*, p. 306.

<sup>75</sup>Eugène GUILLEVIC, *Vivre en poésie*, p. 176.

<sup>76</sup>Gatien LAPOINTE, *op. cit.*, p. 103.

<sup>77</sup>Virginia WOOLF, *op. cit.*, p. 337.

<sup>78</sup>Dany LAFERRIÈRE, *J'écris comme je vis*, p. 13.

même temps. Je vis comme ça. C'est ça ma vie<sup>79</sup>. » Peut-être est-ce aussi pour cela que ces auteurs m'attirent autant en ce moment : *ils écrivent comme ils vivent. Ils vivent comme ils écrivent*. Écrire et vivre sont des synonymes. Écrire préserve mon équilibre : « [p]as de paix possible sans l'écriture<sup>80</sup> » (Robert Lalonde, *Iotékha'*). Parce qu'« en dehors de l'écriture, l'écrivain ne vit pas, il erre<sup>81</sup> » (Jean-Noël Pontbriand, *Les mots à découvert*).

Écrire pour créer une cohérence dans ce monde qui m'entoure. Pour rendre ma vie vivable et *le monde habitable*. Mots qu'utilise Suzanne Jacob dans *La Bulle d'encre* pour exprimer le pouvoir de la lecture qui, à mon sens, s'applique de la même manière à l'écriture : « Nous habitons le monde par l'activité ininterrompue de lecture que nous en faisons et c'est cette activité même qui rend le monde habitable<sup>82</sup>. » Ce sont ces diverses lectures du monde qui permettent d'ailleurs à l'écrivain d'écrire. Il est à l'écoute de la vie, du moindre soubresaut, l'observe, l'examine, la palpe, dans tous les sens, sous toutes ses formes, en extirpe l'essence, et ensuite, l'exprime en mots à travers une histoire, des personnages, des émotions. Encore une fois, les pensées de Jack, l'alter-ego de l'auteur Jacques Poulin, s'immiscent dans mon esprit : « Les romanciers ne sont pas des créateurs! Ils s'inspirent de la réalité, ils la transforment, ils ajoutent des choses vécues, des choses imaginées, et même des choses empruntées ou volées : c'est plutôt du bricolage<sup>83</sup>! » Bricoler avec des bribes, des fragments, des murmures et des éclats afin qu'émerge un miroir de l'âme humaine définit bien l'écriture.

*Habiter le monde*. Entièrement. Autrement. M'y imprégner, m'y ancrer, y prendre part, par le biais de l'écriture : « la raison d'être du roman est de tenir le " monde de la vie " sous un éclairage perpétuel et de nous protéger contre " l'oubli de l'être "<sup>84</sup> » (Milan Kundera, *L'art du roman*). Écrire pour comprendre l'existence humaine, pour tenter de résoudre l'énigme, d'élucider les mystères, pour sortir de sa torpeur, pour que tout exulte, devienne limpide, illuminé, exacerbé.

Dostoïevski disait que *pour écrire, il faut sentir profondément*<sup>85</sup>. J'écris pour vivre profondément. Une réflexion de Virginia Woolf dans son journal attire mon attention : « Ce sont nos efforts pour saisir au passage tous les aspects de la vie qui la

<sup>79</sup>Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 40.

<sup>80</sup>Robert LALONDE, *Iotékha'*, p. 57.

<sup>81</sup>Jean-Noël PONTBRIAND, *op. cit.*, p. 99.

<sup>82</sup>Suzanne JACOB, *La Bulle d'encre*, p. 20.

<sup>83</sup>Jacques POULIN, *Les Yeux bleus de Mistassini*, p. 49.

<sup>84</sup>Milan KUNDERA, *op. cit.*, p. 29.

<sup>85</sup>Virginia WOOLF, *op.cit.*, p. 106.

rendent si passionnément intéressante<sup>86</sup>. » Pour moi, et sans doute pour elle aussi, j'écris *pour saisir au passage tous les aspects de la vie*. Peut-être que l'art est le seul moyen, du moins le meilleur moyen à mon avis, de rendre la vie palpable, tangible, de *saisir au passage tous les aspects de la vie*, puisque *la vérité suprême de la vie est dans l'art*, peut-on lire dans *Le Temps retrouvé* de Marcel Proust.

Écrire pour ressentir tout, chaque infime détail de la vie. Pour se sentir vivant. Un jour à la fois. Vivre pas à pas. Comme on écrit mot à mot.

Je veux être celle qui vit dans l'excès, la volupté, la frénésie, celle « qui voi[t] tout, entend tout, touche à tout, goûte à tout<sup>87</sup> » (Robert Lalonde, *Iotékha'*). L'écriture permet tout ; je peux tout vivre si je le veux : « ce désir de tout être et de tout avoir<sup>88</sup> » (Robert Lalonde, *Le monde sur le flanc de la truite*). Oui, c'est ça. L'écriture, c'est un *désir de tout être et de tout avoir*. J'écris parce que je suis gourmande, avide, affamée, assoiffée. Je veux « exister à foison<sup>89</sup> », comme l'exprime Robert Lalonde. Vivre mieux, sans limites, sans frontières.

Je brûle d'écrire, parce que je brûle de vivre. L'écriture me permet de toucher à ce *tout* si inaccessible. J'oserais même dire que l'écriture est plus forte que tout, et qu'en écrivant, je tente de débusquer « ce qui n'existe pas encore<sup>90</sup> » (Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*), le vrai plus que vrai, « la vie-plus-que-vie<sup>91</sup> » (Antonine Maillet, *Fais confiance à la mer, elle te portera*).

À ce propos, un titre de livre a accroché mon attention dernièrement pour ce qu'il évoque, ce *tout* dont je parle : *La vie est brève et le désir sans fin*<sup>92</sup>. Exactement. Le désir est sans fin : « Une vie consacrée aux sensations est une vie de gourmandise ; elle exige toujours plus<sup>93</sup> » (Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*).

Vivre dans cet état de totale liberté, seul avec son imaginaire, engendre peut-être un sentiment d'individualité, d'égoïsme, voire de prétention chez l'écrivain. Ce qui n'est pas étonnant dans la mesure où cet être insatiable se targue de détenir tous les pouvoirs et de jouir d'un privilège que seuls les auteurs possèdent.

Voilà une bonne raison d'écrire. Pour avoir plus. L'absolu. L'infini. *La vie-plus-que-vie*.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>87</sup> Robert LALONDE, *Iotékha'*, p. 78.

<sup>88</sup> Robert LALONDE, *Le monde sur le flanc de la truite*, p. 11.

<sup>89</sup> Robert LALONDE, *Le Vacarmeur*, p. 91.

<sup>90</sup> Hélène DORION, *op. cit.*, p. 37.

<sup>91</sup> Antonine MAILLET, *op. cit.*, p. 51.

<sup>92</sup> Titre d'un roman de Patrick Lapeyre, pour lequel il a remporté le prix Fémina en 2010.

<sup>93</sup> Annie DILLARD, *En vivant, en écrivant*, p. 47.

\*\*\*

*La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie,  
la seule vie par conséquent vraiment vécue,  
c'est la littérature.*

Marcel Proust

Je viens de terminer à l'instant *L'espèce fabulatrice* de Nancy Huston. Il s'agissait de ma troisième lecture de cet essai fascinant, brillant, que je pourrais résumer simplement par ce passage : « Chaque personne est un personnage. La spécificité de notre espèce, c'est qu'elle passe sa vie à jouer sa vie<sup>94</sup>. » Voilà pourquoi ce n'est pas étonnant que des personnages deviennent des personnes à part entière pour les lecteurs qui se reconnaissent en eux. D'ailleurs, dans le cadre du dernier Salon international du livre de Québec, l'écrivain Alain Mabanckou a défini un bon livre, comme « un livre qui nous fait oublier que c'est un livre et nous fait croire que c'est la vie<sup>95</sup> ». Magnifiquement dit.

La fiction devient parfois plus réelle et souvent plus attrayante que la réalité : « la seule vie qui soit passionnante est la vie imaginaire<sup>96</sup> », révélait Virginia Woolf. « Plus rien n'est ordinaire pour l'écrivain de fiction, la banalité même s'enfle et s'amplifie et finit par devenir attirante<sup>97</sup> » (Antonine Maillet, *Fais confiance à la mer, elle te portera*). L'imaginaire s'avère essentiel, indispensable, pensait Romain Gary : *Rien n'est humain qui n'aspire à l'imaginaire<sup>98</sup>*. D'abord, l'écriture nous survit. Ensuite, comme l'explique Nancy Huston dans *L'espèce fabulatrice*, l'être humain existe grâce à son imagination.

C'est ainsi que nous, humains, voyons le monde : en l'interprétant, c'est-à-dire en l'inventant, car nous sommes fragiles, nettement plus fragiles que les autres grands primates. Notre imagination supplée à notre fragilité. Sans elle – sans l'imagination qui confère au réel un Sens qu'il ne possède pas en lui-même – nous aurions déjà disparu, comme ont disparu les dinosaures<sup>99</sup>.

---

<sup>94</sup>Nancy HUSTON, *L'espèce fabulatrice*, p. 158.

<sup>95</sup>Didier FESSOU, « Alain Mabanckou : "J'aurais voulu écrire *Le Petit Prince*" », dans *Le Soleil*, 16 avril 2011.

<sup>96</sup>Virginia WOOLF, *op. cit.*, p. 214.

<sup>97</sup>Antonine MAILLET, *op. cit.*, p. 66.

<sup>98</sup>Nancy HUSTON, *op. cit.*, p.9.

<sup>99</sup>*Ibid.*, p. 98.



La fiction empêche donc notre disparition. Dans *Histoires de s'entendre*, Suzanne Jacob abonde dans le même sens. Nous vivons grâce à la fiction, dans celle constante qu'est la vie.

La littérature, on ne la lit jamais qu'avec l'histoire qu'on est en train d'inventer pour soi-même, qu'avec l'histoire en perpétuelle gestation de sa propre vie. Je dis histoire ou récit comme je dirais souffle. Jusqu'au dernier souffle et à chaque souffle, il y a de l'histoire qui coule en nous comme l'oxygène dans le sang. Sans ce souffle qui nous crée et nous écrit, nos vies seraient dénuées de sens, de lien, d'espace, de temps. [...] nous ne pouvons vivre, ni comme individu, ni comme groupe, sans les fictions qui nous fondent<sup>100</sup>.

Pour Suzanne Jacob, « [ê]tre est une activité de fiction<sup>101</sup> ». La fiction, c'est la vie donc. Et la vie, de la fiction.

« La littérature ne bégaie pas l'existence, elle l'invente, elle la provoque, elle la dépasse<sup>102</sup> ». J'ai entendu ces mots au théâtre cette semaine d'un personnage de la pièce *Variations énigmatiques* d'Éric-Emmanuel Schmitt. Oui, vraiment, mon écriture s'entremêle à ma vie. Partout. Sans que je le sache. Elle surgit n'importe quand. N'importe où. Toujours.

---

<sup>100</sup>Suzanne JACOB, *Histoires de s'entendre*, p. 18-19.

<sup>101</sup>*Ibid.*, p. 16.

<sup>102</sup>Éric-Emmanuel SCHMITT, *Variations énigmatiques*, p. 27.



## Écrire, écrire et encore écrire, toujours

*Fais de ta vie un rêve,  
et d'un rêve, une réalité.*  
Antoine de Saint-Exupéry

Pourquoi écrire ? Pourquoi faudrait-il absolument avoir une réponse ? N'est-ce pas comme si je me demandais pourquoi je vis ? Robert Lalonde énonce une réponse qui me convient : « Et puis à quoi bon tâcher d'apprendre pourquoi nous écrivons comme nous respirons, puisqu'il nous faut bien respirer<sup>103</sup> ? » J'écris. Pour rien. Pour tout. Comme ça. Tout simplement. *Comme je vis* : « La poésie ne s'explique pas, elle se vit<sup>104</sup> » (Anne Hébert, *Œuvre poétique*). Exactement, il faut vivre l'écriture.

Écrire. Parce que. Écrire constitue mon ultime réponse.

La littérature sauve, réinvente, change des vies, désennuie, apprend, montre le chemin, transcende le temps, rompt la solitude, s'insinue toujours, partout. Pour mon plus grand bonheur. Une source intarissable. Un baume pour le cœur et l'âme.

La littérature embellit la vie, m'émeut, m'apaise, m'extrait de la vie réelle, me donne des ailes, du souffle, de la passion, et surtout, une envie dévorante de vivre.

La littérature : une parole nécessaire, vitale, viscérale, émouvante, qu'il faut écrire avec tout son être, sa sensibilité, ses sens, son cœur, son âme, son corps, avec des mots qui sèment leur présence dans le monde, luttent pour rester en vie et éloigner la mort.

Tout et son contraire. Voilà ma définition de l'écriture. S'approcher et s'éloigner. Parler et se taire. S'illuminer et s'assombrir. Sommeiller et s'éveiller. Vouloir et refuser. S'effacer et se révéler. Oublier et se souvenir. Vivre et mourir.

Le poète « ne sait pas s'il est poète, mais il ne sait non plus ce qu'est la poésie<sup>105</sup> » (Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*). L'écriture est *un voyage abracadabrant* pour reprendre les mots de Gaston Miron. J'ignore où ce voyage me mènera. Peu importe. J'écris. De toute manière, le chemin s'avère plus important que la

<sup>103</sup> Robert LALONDE, *Iotékha'*, p. 37.

<sup>104</sup> Anne HÉBERT, *Œuvre poétique*, p. 60.

<sup>105</sup> Maurice BLANCHOT, *op. cit.*, p. 106.

destination proclamait Anne Hébert : *Je ne me demande pas où mènent les routes ; c'est pour le trajet que je pars*<sup>106</sup>.

En lisant les derniers mots d'Antonine Maillet qui font référence au titre *Fais confiance à la mer, elle te portera*, je m'avoue un peu vaincue : « Plus vaste que l'océan, il n'y a que la vie<sup>107</sup>. » C'est exactement cela que je voudrais exprimer. Cet essai sur l'écriture s'avère envoûtant, stimulant, magnifique. Comme la mer. Comme l'écriture. Comme la vie.

J'écris et je vis *en faisant confiance à la mer qui me porte*. J'ignore si je serai publiée. Je l'espère. Je verrai bien. Seul le temps me le dira. Mais peut-être n'est-ce pas le plus important puisque je rêverai toujours et continuerai d'écrire. Lire et écrire, c'est ma vie. Celle que j'ai choisie. Celle qui me comble. L'écriture ne me quittera jamais. Je ne peux pas faire autrement.

Peut-être devrais-je attendre d'avoir l'âge vénérable d'Antonine Maillet avant de poursuivre cette réflexion amorcée ? Au moins, toutes ces lectures me permettent d'appivoiser, de tâtonner, d'échafauder un début de réponse, de définir ce que signifie réellement écrire pour moi, à l'aube de mon parcours d'auteure. Dans plusieurs années, peut-être certaines perspectives m'apparaîtront différemment. Après tous les mots parcourus, l'expérience acquise, les échecs et les réussites, ma réflexion mûrira sans doute. Après tout, l'écriture est un cheminement. Mais une chose sera toujours la même. Là. Intacte. Immuable.

Le désir de lire et d'écrire.

Le plaisir de lire et d'écrire.

Jusqu'au dernier souffle.

Lire et écrire.

Maintenant.

Toujours.

Pour l'éternité.

Voilà mon dernier mot.

La fin.

À moins que ce ne soit que le début.

<sup>106</sup> Anne HÉBERT, « L'Ange de Dominique », dans *Le Torrent*, p. 59.

<sup>107</sup> Antonine MAILLET, *op. cit.*, p. 230.

## BIBLIOGRAPHIE

(\*ouvrages ou articles cités)

- ADLER, Laure et Stefan BOLLMANN, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Paris, Flammarion, 2007, 153 p.
- ARGAND, Catherine, « Yasmina Reza », dans *Lire*, septembre 1999, [en ligne].  
[http://www.lexpress.fr/culture/livre/yasmina-reza\\_801460.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/yasmina-reza_801460.html) [Texte consulté le 1<sup>er</sup> septembre 2010].
- AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, Québec Amérique, 1990, 199 p.
- AUSTER, Paul, *Le diable par la queue suivi de Pourquoi écrire ?*, Arles, Actes Sud / Leméac (Babel n° 379), 1999, 174 p.
- \*BARBERY, Muriel, *L'élégance du hérisson*, Paris, Gallimard (Folio n° 4939), 2009, 414 p.
- \*BEIGBEDER, Frédéric, *Windows on the World*, Paris, Gallimard (Folio n° 4131), 2009, 372 p.
- \*BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard (Folio Essais n° 89), 2005, 376 p.
- BOBIN, Christian, *La part manquante*, Paris, Gallimard (Folio n° 2554), 1994, 99 p.
- BOBIN, Christian, *La plus que vive*, Paris, Gallimard (Folio n° 3108), 1998, 110 p.
- \*BOBIN, Christian, *L'épuisement. Un orage*, France, Le temps qu'il fait, 2002, 117 p.
- \*BOBIN, Christian, *Mozart et la pluie suivi par Un désordre de pétales rouges*, Paris, Éditions Lettres Vives (Entre 4 Yeux), 1997, 57 p.
- \*BONNEFOY, Yves, *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*, Paris, Mercure de France, 1990, 382 p.
- BORGES, Jorge Luis, *Entretiens sur la poésie et la littérature suivi de Quatre essais sur Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard (nrf essais), 1990, 190 p.
- BORGES, Jorge Luis, *L'art de poésie*, Paris, Gallimard (Arcades), 2002, 127 p.
- BRAULT, Jacques, *Chemin faisant*, Montréal, Boréal, 1994, 202 p.
- \*CHAPSAL, Madeleine, *Oser écrire*, Paris, Fayard, 1993, 267 p.

- \*CHARBONNIER, Georges, *Entretiens avec Michel Butor*, Paris, Gallimard (nrf), 1967, 246 p.
- \*COLLECTIF, *Écrire, pourquoi ?*, Paris, Argol, 2005, 188 p.
- \*COLLECTIF, *Zinc. Revue de la relève*, Montréal, Marchand de feuilles, numéro 10 (Spécial lettres à un jeune poète), 2007, 97 p.
- \*CORNEILLE, Pierre, *Théâtre III. Rodogune. Héraclius. Nicomède. Œdipe. Tite et Bérénice. Suréna*, Paris, GF Flammarion, 2006, 511 p.
- \*CORRIVEAU, Hugues, *Écrire pour et parce que*, Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Québec, Éditions Trois-Pistoles (Collection Écrire), 2001, 75 p.
- \*DILLARD, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1996, 147 p.
- DORION, Hélène, *L'étreinte des vents*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2009, 140 p.
- \*DORION, Hélène, *Sous l'arche du temps*, Montréal, Leméac (L'écritoire), 2003, 86 p.
- \*DUCHARME, Réjean, *Va savoir*, Paris, Gallimard, 1994, 267 p.
- DUHAMEL, Jérôme, *La passion des livres. Quand les écrivains parlent de la littérature, de l'art d'écrire et de la lecture*, Paris, Albin Michel, 2003, 648 p.
- \*DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 147 p.
- ERNAUX, Annie, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Éditions Stock, 2003, 156 p.
- \*ERNAUX, Annie, *Les années*, Paris, Gallimard, 2008, 242 p.
- \*FESSOU, Didier, « Alain Mabanckou : "J'aurais voulu écrire *Le Petit Prince*" », dans *Le Soleil*, 16 avril 2011, [en ligne]. <http://www.cyberpresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/livres/201104/15/01-4390341-alain-mabanckou-jaurais-voulu-ecrire-le-petit-prince.php> [Texte consulté le 17 avril 2011].
- \*FRANK, Anne, *Journal de Anne Frank*, Paris, Le livre de poche, 1969, 275 p.
- GRANDBOIS, Michèle [dir.], *Marc-Aurèle Fortin. L'expérience de la couleur*, Montréal / Québec, Éditions de l'Homme / Musée national des beaux-arts du Québec, 2011, 303 p.
- \*GUILLEVIC, Eugène, *Vivre en poésie. Entretien avec Lucie Albertini et Alain Vircondelet*, Paris, Stock, 1980, 258 p.
- \*HÉBERT, Anne, *Le Torrent*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2005, 175 p.

- \*HÉBERT, Anne, *Œuvre poétique 1950-1990*, Montréal, Boréal (Compact), 2005, 166 p.
- \*HENTSCH, Thierry, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, 490 p.
- \*HUSTON, Nancy, *Journal de la création*, Arles, Actes Sud / Leméac (Babel n° 470), 2001, 353 p.
- \*HUSTON, Nancy, *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes Sud / Leméac (Babel n° 1009), 2010, 197 p.
- JACOB, Suzanne, *Comment pourquoi*, Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Québec, Éditions Trois-Pistoles (Collection Écrire), 2002, 85 p.
- \*JACOB, Suzanne, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, 146 p.
- \*JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal (Compact), 2005, 148 p.
- KING, Stephen, *Écriture. Mémoires d'un métier*, Paris, Albin Michel, 2001, 378 p.
- \*KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard (Folio n° 2702), 2006, 194 p.
- \*LAFERRIÈRE, Dany, *J'écris comme je vis. Entretien avec Bernard Magnier*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 2000, 247 p.
- \*LAFERRIÈRE, Dany, *Je suis fatigué*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 2001, 143 p.
- \*LAFERRIÈRE, Dany, *L'odeur du café*, Montréal, TYPO, 2009, 216 p.
- \*LAFERRIÈRE, Dany, *Tout bouge autour de moi*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010, 159 p.
- \*LALONDE, Robert, *Iotékha'*, Montréal, Boréal (Compact), 2009, 165 p.
- \*LALONDE, Robert, *Le monde sur le flanc de la truite. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*, Montréal, Boréal, 1999, 194 p.
- \*LALONDE, Robert, *Le seul instant*, Montréal, Boréal, 2011, 114 p.
- \*LALONDE, Robert, *Le Vacarmeur*, Montréal, Boréal, 1999, 170 p.
- \*LAPEYRE, Patrick, *La vie est brève et le désir sans fin*, Paris, P.O.L., 2010, 345 p.
- \*LAPOINTE, Gatien, *Ode au Saint-Laurent*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2000, 187 p.
- \*MAILLET, Antonine, *Fais confiance à la mer, elle te portera*, Montréal, Leméac (L'écritoire), 2010, 230 p.

- MAJOR André, dir., *L'écriture en question. Entretiens radiophoniques avec André Brochu, Mavis Gallant, Philippe Jaccottet, Gilles Marcotte, Pierre Mertens, Gaston Miron, Jacques Poulin, Yvon Rivard, Claude Roy, Nathalie Sarraute, Philippe Sollers*, Leméac (L'écritoire), 1997, 298 p.
- MANGUEL, Alberto, *Chez Borges*, Arles, Actes Sud / Leméac (Babel n° 683), 2005, 81 p.
- MENEY, Florence, *Montréal, à l'encre de tes lieux*, Montréal, Québec Amérique, 2008, 317 p.
- \*MIRON, Gaston, *L'homme rapaillé. Les poèmes*, Paris, Gallimard (nrf), 2005, 203 p.
- PAQUET, Claudine, « Éclats de voix : suivi de L'écriture d'un temps fragmenté », mémoire de maîtrise en études littéraires (création littéraire), Québec, Université Laval, 1998, 136 f.
- PENNAC, Daniel, *Comme un roman*, Paris, Gallimard (Folio n° 2724), 2006, 198 p.
- \*PONTBRIAND, Jean-Noël, *Les mots à découvert*, Québec, Les Éditions de la Huit, 2004, 227 p.
- PORTAL, Louise, *Les mots de mon père. Correspondances entre Marcel et Louise Portal*, Montréal, Hurtubise, 2005, 248 p.
- \*POULIN, Jacques, *Les Yeux bleus de Mistassini*, Montréal, Leméac, Actes Sud, 2002, 187 p.
- \*POULIN, Jacques, *Volkswagen Blues*, Montréal, Leméac, Actes Sud, (Babel n° 331), 2002, 320 p.
- \*PROUST, Marcel, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard (Folio classique n° 2203), 2007, 447 p.
- \*RILKE, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Gallimard (Folioplus classiques n° 59), 2006, 155 p.
- \*ROY, Gabrielle, *Rue Deschambault*, Montréal, Stanké, 1980, 303 p.
- \*SAINT-EXUPÉRY, Antoine de, *Terre des hommes*, Paris, Gallimard (nrf), 1980, 213 p.
- \*SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard (Collection Idées), 1970, 374 p.
- \*SCHMITT, Éric-Emmanuel, *Variations énigmatiques*, Paris, Albin Michel, 2006, 135 p.
- \*SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard (Folio n° 2870), 2005, 397 p.



TCHEKHOV, Anton, *Conseils à un écrivain*, Monaco, Éditions du Rocher (Collection Anatolia), 2004, 240 p.

UGUAY, Marie, *Journal*, Montréal, Boréal, 2005, 332 p.

\*UGUAY, Marie, *Poèmes*, Montréal, Boréal (Compact), 2005, 213 p.

\*WOOLF, Virginia, *Journal d'un écrivain*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1984, 587 p.

